This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08232992 5

LE GUIDE DE L'HISTOIRE.

TOME PREMIER.

AVIS.

Le même Libraire se chargera de procurer aux Amateurs, et au meilleur marché possible, les Livres indiqués dans la Bibliothèque qui termine le troisième volume du Guide de l'Histoire.

Il se charge également de toutes commissions et demandes relatives à la Librairie, tant pour les départemens que pour l'étranger, et sans aucune rétribution.

Deperthes, Jean Louis Hubert Simon

LE GUIDE
DE L'HISTOIRE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

ET DES PERSONNES QUI VEULENT LA LIRE AVEC FRUIT OU L'ÉCRIRE AVEC SUCCÈS :

RECUEIL ÉLÉMENTAIRE,

CONTENANT 1°. Les Traités les plus courts et les meilleurs *sur l'Etude* et l'Utilité de L'HISTOIRE, sur la CHRONOLOGIE, sur les Devoirs et les Qualités de L'HISTORIEN, et sur le Mérite des principaux HISTORIOGRAPHES ;

2°. Le Tableau de L'HISTOIRE UNIVERSELLE Ancienne et Moderne, jusqu'à la Paix d'Amiens, en 1802, et l'Avènement de BONAPARTE au Consulat à vie ;

3°. Une BIBLIOTHÈQUE CHOISIE des meilleurs Livres de GÉOGRAPHIE, de CHRONOLOGIE, D'HISTOIRE et de DROIT PUBLIC, composés ou traduits en français ;

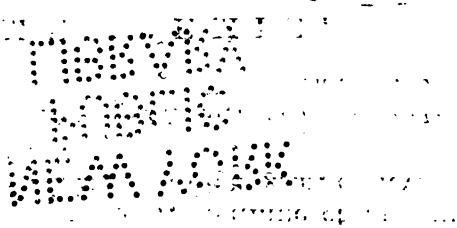
Commencé par M. D....., Avocat, Auteur de *l'Histoire* des Naufrages, continué et mis au jour par J. F. NÉE DE LA ROCHELLE, ci-devant Libraire à Paris.

Aut scripta legere, aut scribere legenda.
D'Aguesseau, Instr. 3.

TOME PREMIER.

STOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,
Chez BIDAULT, Libraire, rue Serpente, No. 14.
AN XI. — 1803.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

La carrière des Sciences et des Arts est si vaste et si étendue, elle présente à l'homme tant de parties d'études et d'instruction, que celui qui s'y lance d'abord sans réflexion et sans choix, est bientôt obligé de se replier et de choisir, par l'impossibilité presque physique où il est de tout embrasser. Quelques hommes privilégiés, doués d'une capacité supérieure, d'une curiosité sans cesse renaissante, et d'une mémoire infatigable, passent rapidement d'une étude à l'autre, parcourent avec une activité et une peine incalculables le cercle encyclopédique, et arrivés au bout de la carrière, s'élèvent par la force de l'imagination au dessus de tous leurs travaux pour les comparer et en tirer les analyses et les conceptions les plus utiles pour eux-mêmes et pour

la Société. Mais que ces hommes sont rares ! combien peu se rencontrent dans un même siècle, et combien, en comparaison, est grand le nombre de ceux qui après avoir fait un choix dans leurs études, sont obligés de s'y fixer invariablement.

Mais l'homme qui s'attache à une partie quelconque du cercle des Sciences, en l'étudiant sans distraction, parvient à la connaître dans tous ses détails, en remarque et le fort et le faible, discerne promptement ce qui a reçu sa perfection et ce qui a besoin d'être perfectionné, et par l'orgueil naturel attaché à toute création, cherche à améliorer ce qui en est susceptible, à reculer les bornes de la partie qui peut être étendue et à mériter l'estime et la reconnaissance du Public, en contribuant à la plus parfaite instruction de ses semblables.

C'est ainsi que les Arts et les Sciences parviennent peu-à-peu à tous leurs développemens, et s'applanissent pour les

siècles futurs, après avoir offert de grandes difficultés à vaincre aux siècles présens ou passés.

Parmi les Sciences, il en est de positives et de spéculatives; cependant il a fallu poser des bases et des principes pour toutes. La Philosophie, la Physique, la Métaphysique, la Littérature ont leurs règles fixes; leurs principes sont analysés et réduits à des axiômes courts et faciles à retenir : en tenant ce fil, on peut les parcourir, mais quelques-unes présentent encore des points si subtils, qu'en les étudiant l'opinion s'égare quelquefois.

Il n'en est pas de même de L'Histoire; mais la carrière en est si vaste qu'elle embrasse tous les Siècles, depuis la création, et tous les pays de l'Univers connu. Comme il a fallu que l'homme se traçât des routes pour courir le Monde, de même il a dû se tracer des règles pour étudier l'Histoire, en débrouiller le chaos, en réduire les époques à des tems certains, et les faits aux plus célèbres, les plus

étonnans et les plus avérés. Ces bases données, on peut aussi parcourir tous les vastes champs de l'Histoire, avec espoir d'y moissonner quelques fruits et moins de crainte de s'y égarer.

Les GUIDES existent, mais sont-ils tous également instruits et parfaitement sûrs ? Il y a des hommes présomptueux, qui, se croyant nés pour instruire les autres, ne craignent pas de s'annoncer comme les précepteurs de leurs concitoyens; d'autres plus modestes, étudient dans le silence, y acquièrent le sentiment profond de ce qui est bon, de ce qui est beau, de ce qui est juste, la connaissance de ce qui est certain et prouvé. Ces hommes estimables craignant le rôle difficile de précepteurs, aspirent simplement au grade modeste de conseillers de leurs contemporains. On peut les consulter, ils ne donneront que des avis sages et utiles à suivre : ils indiquent la route d'après les autres et selon leur expérience particulière, mais ils n'ont

pas l'audace ou la patience de vous y précéder sans cesse, quoiqu'eux-mêmes ils l'aient parcourue.

Le Recueil de Traités et de Préceptes Historiques que je présente au Public, est le résultat des recherches d'un homme également instruit et modeste. Il a toujours craint de paraître Auteur, et sans cesse il a travaillé pour l'instruction et le plaisir de ses semblables. Sa fortune ou plutôt son goût lui avait procuré la jouissance d'une Bibliothèque bien composée en livres de Voyages, de Géographie et d'histoire : c'était le délassement naturel de ses études de Jurisprudence. Homme de loi, il mettait dans ses consultations et ses conseils la même circonspection et la même modestie ; on pouvait cependant les suivre sans crainte, car ils étaient le fruit d'une étude active et profonde, des observations et de l'expérience. Ses compatriotes lui ont à cet égard des obligations que je ne dois ni

ne puis révéler, mais que leur reconnaissance ne désavouera jamais.

Le Public a reçu de cette main inconnue une Collection bien difficile à rassembler et que je mis au jour en 1792, peu de tems après sa mort : je veux parler de l'*Histoire des Naufrages, en* 3 *vol.* in-8°. *avec figures*, dont il a paru qu'on avait goûté le plan et l'exécution, puisque le débit a été la preuve de l'empressement qu'on a mis à l'acheter : à la vérité, c'était un Ouvrage qui intéressait à-la-fois et la curiosité et le sentiment. On ne pouvoit pas lire une relation sans s'attendrir sur le sort de tant de victimes de la mer en courroux ; sans éprouver l'impatience de savoir si ces malheureux égarés et presque perdus dans des mers si vastes, si lointaines, dans des pays inconnus, étaient enfin arrivés d'écueils en écueils jusqu'à un port quelconque, et de-là dans leur patrie ; car l'homme n'est consolé de tant de fatigues

et de tourmens qu'en revoyant le pays qui l'a vu naître ou dont il est sorti.

Ici, l'intérêt n'est pas moindre, car tout homme qui se livre sans guide à l'étude de l'Histoire, doit craindre aussi le naufrage : le corps s'en sauve, mais l'esprit y périt. « Pendant plusieurs années, dit le célèbre Mably (de l'Étude de l'Histoire, pag. 23), j'ai étudié l'Histoire sans méthode et sans guide, et ce n'est qu'en échouant contre plusieurs écueils que j'ai appris à les connaître : j'ai perdu beaucoup de tems, mais il n'appartenait à personne, et mes erreurs n'ont fait aucun mal dans le monde. Qui n'est rien, peut se tromper sans péril ; il n'en est pas de même de vous, Monseigneur, ajouté-t-il, en adressant la parole au Prince de Parme, on est en droit de vous demander compte de tous vos momens : les Princes ont tant de devoirs à remplir, qu'ils n'ont pas un instant à perdre ».

Ainsi, l'on saura gré à l'Auteur de

ce Recueil d'avoir cherché tous les moyens de guider la jeunesse et même les hommes faits, dans l'étude de l'Histoire et de la Chronologie, en rassemblant les Ouvrages les plus courts et les mieux faits sur ces Sciences également difficiles et étendues.

Il suffit de nommer les hommes célèbres dont on va retrouver ici les Ouvrages, pour comprendre aussitôt ce qui a déterminé mon ami à réunir leurs écrits plutôt que d'en composer un lui-même d'après leurs idées. Il a craint d'être au-dessous de ses modèles; car qui pourrait égaler Lucien dans l'ironie, Court de Gébelin pour les recherches d'érudition et la profondeur des idées, La Mothe Le Vayer pour l'instruction, d'Argenson et Mably pour les grandes conceptions politiques, Saint-Réal, Anselme, Voltaire, Tressan, Palissot et Tresséol pour la beauté du style, la clarté, la force, le coloris et la pensée ? La table des Traités compris dans la collection dont

il s'agit, prouvera que je n'en impose pas. Le Public saura gré à cet homme de lettres de l'avoir ramené à la lecture de ces petits Ouvrages élémentaires dont les Auteurs depuis long-tems avaient mérité son estime. Il était difficile de retrouver chacun de ces divers Traités, car on a bientôt oublié un petit écrit dans de grandes collections; mais leur réunion, faite à l'imitation de beaucoup d'autres, ne peut que plaire et donner à ces Opuscules plus d'importance qu'ils n'en avaient isolément.

Ici, les *Notions* exactes et bien faites de M. Buy de Mornas, servant d'introduction à l'étude de la Chronologie et de l'Histoire, seront d'autant mieux placées, qu'on ne peut rassembler plus d'instruction en un plus petit espace : ce diamant était enfoui et presque perdu dans les bibliothèques, il brillera dans cette collection de tout son éclat.

Notre modeste Auteur ne s'est pas borné à recueillir des conseils et des pré-

ceptes pour lire et étudier l'Histoire avec fruit, pour la composer avec sagesse, et y répandre de l'intérêt. Il offre encore à la jeunesse deux Tableaux de l'Histoire Universelle ancienne et moderne, les plus courts, les plus exacts et les mieux faits que nous ayons. Celui de l'Histoire ancienne est extrait de la Méthode pour étudier l'Histoire, par Lenglet Dufresnoy, et de l'excellent Discours de Bossuet. Le Tableau de l'Histoire depuis la venue de Jésus-Christ jusqu'à la mort de Louis XV, est tiré de la seconde édition du Précis de l'Histoire Universelle par M. Bérardier de Bataut, ancien professeur d'éloquence en l'Université de Paris. S'il n'a pas les grandes vues du célèbre Bossuet, néanmoins il décrit les faits les plus remarquables de l'Histoire, avec une netteté, une précision et une rapidité de style qui auront peu d'imitateurs. Ce Tableau de l'Histoire moderne a été conduit par l'éditeur jusqu'au traité d'Amiens, qui a achevé la pacification

de l'Europe au commencement du 19e. siècle, et jusqu'à l'avènement de Bonaparte au Consulat à vie, deux époques également remarquables, et dignes de terminer cet important Recueil.

Ainsi, l'on trouvera dans la présente collection les meilleurs conseils pour lire et pour étudier l'Histoire en grand, et les Tableaux les plus précis de l'Histoire pour la jeunesse et les personnes qui ne peuvent consacrer que quelques momens à cette étude : réunion précieuse à laquelle on n'avait point songé, et dont toute la gloire doit être attribuée au modeste Auteur de l'Histoire des Naufrages.

Il m'a semblé qu'il manquait un seul objet à sa collection, c'est la BIBLIOTHÈQUE CHOISIE *des meilleures Histoires de tous les Pays et de toutes les Nations, écrites en français ou traduites dans cette langue* : je me suis chargé de ce travail, afin que le Public n'eût rien à desirer. Il a été aussi peu amu-

sant pour son Auteur qu'il sera utile à toute personne qui recherche les bons livres dans le genre Historique, et c'est pour cela que je m'y suis livré. Je préviens que c'est seulement une *Bibliothèque choisie* que j'offre au Public et non pas la Bibliothèque générale de tous les Ouvrages Historiques en français; ce grand travail est au-dessus de ma patience et de mes forces; il m'aurait fallu faire des *in-folio*, quand je n'ai voulu donner qu'un Ouvrage élémentaire et portatif : c'est pourquoi je me borne aux honneurs de l'*in*-8°, et dans ce petit espace, je crois avoir rassemblé tout ce qu'un homme peut raisonnablement posséder en livres d'Histoire bien faits et bien écrits.

La Mothe Le Vayer, dont on trouve ici des jugemens sur les Historiens grecs et romains, prétendait en son tems réduire la Bibliothèque de l'homme du monde à deux cents volumes au plus, mais depuis sa mort combien d'excellens

livres ont vu le jour ! Le grand Mufti est d'un autre avis, et nous assure que tout ce qu'on doit apprendre est dans l'Alcoran. On me permettra de ne penser ni comme le grand Mufti, ni comme La Mothe Le Vayer, car en réduisant les hommes au simple nécessaire dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, les idées se rétrecissent, l'argent se resserre, les Manufactures, le Commerce, les Sciences et les Arts doivent tomber. Ne soyons donc ni Mahométans ni Sceptiques, et prenons un juste milieu, en indiquant au Public ce qui doit l'intéresser et lui plaire, en rejettant tout ce qui ne mérite pas ses regards. Ainsi, je serai discret, car c'est l'estime que je recherche et non l'honneur d'être comparé en Bibliographie au Révérend Père Lelong. Puissent mes efforts être agréables à mes concitoyens, et la nouvelle collection que je publie être aussi utile que je l'ai pensé !

Réflexions sur l'Histoire, sur la manière la plus utile de l'écrire et sur quelques Historiens, par le Président Hénault ; *tirées d'un Ouvrage inédit trouvé dans ses manuscrits.* page 292

Principes sur la manière d'écrire l'Histoire, par l'Abbé de Mably. 307

Nouvelle méthode de traiter l'Histoire à la moderne, traduite de l'anglais et tirée du Conservateur, année 1787. 362

Essai sur la Chronologie, tiré du livre intitulé le Monde, son Origine et son Antiquité. 372

TOME SECOND.

Notions préliminaires à l'Etude de la Chronologie et de l'Histoire, par M. Buy de Mornas ; *tirées de son Introduction à l'Atlas Elémentaire de Géographie et d'Histoire.* page 1

Tableau de l'Histoire Universelle avant la venue de J. C. par l'Abbé Lenglet Dufresnoy ; *tiré en partie de sa Méthode pour étudier l'Histoire, et du Discours sur l'Histoire Universelle de Bossuet.* 50

Migrations des Peuples du Nord ; Décadence de l'Empire Romain, et Formation des

nouvelles Monarchies, par Lenglet Dufresnoy. page 118

Tableau de l'Histoire Universelle, depuis la venue de J. C. jusqu'à la mort de Louis XV; tiré du Précis de l'Histoire Universelle, par M. l'Abbé Bérardier de Bataut. 154

Supplément au Tableau de l'Histoire Universelle moderne, depuis le Règne de Louis XVI jusqu'à la Paix d'Amiens, en 1802, et jusqu'à l'Avènement de Bonaparte au Consulat à vie. 397

TOME TROISIÈME.

Des principaux Historiens qui ont écrit en langues grecque et latine jusqu'au VIIe. siècle, par La Mothe Le Vayer; *tiré de la Collection de ses Œuvres.* page 1

Jugemens sur quelques Historiens anciens et modernes, par l'Abbé de Mably; *extrait de* la manière d'écrire l'Histoire, *avec des Notes par l'Editeur.* 51

Réflexions sur les Historiens Français et sur les qualités nécessaires pour composer l'Histoire, par M. d'Argenson; *avec les Jugemens du Président Hénault, extraits de son Mémoire sur les Abrégés Chronologiques.* 112

Bibliothèque Choisie des meilleurs Livres d'Histoire, de Géographie, de Chronologie, de Politique et de Droit Public, écrits en français ou traduits dans cette langue; par Jean-François Née de la Rochelle. page 148

LE GUIDE DE L'HISTOIRE.

DES SEULES HISTOIRES DIGNES D'OCCUPER LES HOMMES (1).

A N'EXAMINER que l'intérêt de la curiosité, il semble d'abord que l'Histoire physique du Globe est la seule qui mérite de fixer les regards de l'esprit humain. Il est beau de se faire une idée du théâtre mobile sur lequel s'opèrent les révolutions qui changent la face des Empires; de s'instruire, sans l'enthousiasme des systêmes, si la Terre ne fut primitivement qu'un torrent enflammé, auquel son mouvement de rotation imprima la figure d'un sphéroïde applati vers les pôles; d'étudier ensuite les causes qui ont pu amener le séjour de la Mer au-dessus de la

(1) Extrait de l'excellente Introduction à l'Histoire des Hommes, par M. COURT DE GEBELIN, auteur du Monde Primitif.

nouvelle Planète ; de parcourir l'architecture générale de ce Globe, dont la charpente est soutenue par deux chaînes de Montagnes ; de descendre dans le sein de l'Océan, pour y observer la correspondance du mouvement des corps célestes avec les oscillations régulières du flux et du reflux ; et de chercher à expliquer, soit par la théorie des vents, soit par le mouvement de la masse des Mers, soit par l'effervescence intérieure du Globe, les tremblemens de terre, la formation des volcans, la séparation des îles du continent, et toutes ces irrégularités apparentes, qui font croire à l'homme timide qu'il ne marche que sur des ruines : ces connaissances conduiraient à l'organisation des Êtres, à leur développement successif et à leurs métamorphoses ; et l'ouvrage qui en résulterait, serait, à certains égards, l'Histoire de la Nature.

L'Histoire des Hommes, moins étendue, moins variée, demande peut-être moins le coup-d'œil et la main du Génie que celle de la Nature ; cependant elle nous est beaucoup plus utile ; le spectacle des chaînes imposées aux peuples sous le nom de loix, le tableau de la dégradation morale de l'espèce humaine, et le contraste de nos siècles de lumière et de barbarie, sont bien plus dignes d'occuper notre

intelligence, que des conjectures sur le séjour de l'Océan au-dessus du *Caucase*, et de vains calculs sur la précession des équinoxes.

Au reste, quelque vrais que soient ces principes sur l'intérêt que nous avons de devenir les contemporains des grands hommes de tous les âges, pour ne point voir dégénérer le nôtre, on en a singuliérement abusé : on s'est imaginé que malgré l'obscurité de la Société dont on était membre, il suffisait de vivre dans son sein pour en faire l'objet des regards de l'Univers ; nos Modernes ont compilé sur les ruines d'un hameau, des recherches que *Sanchoniaton* n'aurait pas faites pour Babylone, et *Tacite* n'est pas si volumineux sur les Annales de l'Empire Romain, que les Bénédictins sur celles de l'ordre de *Cîteaux*.

Il faut, dire la vérité, quoiqu'elle humilie les hommes à qui elle parvient : depuis *Belus* jusqu'à *Louis XIV*, il n'y a pas dix Peuples dont il convienne d'écrire l'Histoire ; et encore dans ce petit nombre d'Empires, qui ont fait époque dans les Annales de la Terre, il faudrait ordinairement retrancher le tems de leur formation et celui de leur décadence ; car les hommes ne sont bons à examiner, ni quand la stupidité en fait des Sauvages, ni quand le luxe en fait des Barbares.

A l'aspect seul du climat qu'un peuple habite,

on pourrait juger, s'il mérite des Historiens ; sans doute que dans ces sables brûlans de la zône torride, où l'abondance prématurée des principes de la vie, ne met aucun intervalle entre la jeunesse des hommes et leur décrépitude, l'Histoire de quelques Nègres isolés est peu faite pour arrêter nos regards ; il en est de même de ces malheureux habitans des régions voisines du pôle, où on ne voit végéter que des plantes parasites, où la nature semble anéantie neuf mois de l'année, et qui sont moins la patrie que le tombeau des êtres dégénérés qui ont le malheur d'y naître.

C'est en *Asie* qu'il faut chercher le berceau des grandes sociétés ; c'est là que la nature se montre dans toute sa vigueur et toute sa maturité ; les végétaux nécessaires à la vie, y croissent sans culture, et renaissent jusques sous le fer des conquérans qui les dévastent ; une chaleur douce, en multipliant les sucs générateurs, fait, de ces climats fortunés, la pépinière des hommes ; et les peuples qui l'habitent, tranquilles sur leurs besoins, n'ont à s'occuper que de leurs jouissances.

L'Histoire de l'*Asie* mérite d'autant plus notre attention, que c'est le théâtre du Monde le plus fécond en révolutions ; peu d'états ont changé de maîtres aussi souvent que *Babylone* et *Ecbatane ;* encore aujourd'hui, les trônes

mobiles de la *Perse* et de l'*Indostan* appartiennent au premier brigand qui ose les usurper; le seul empire de la *Chine* a conservé quatre mille ans ses propres souverains, et les considérations sur les causes politiques qui ont maintenu son indépendance, n'en sont que plus dignes d'occuper la plume d'un Philosophe.

L'Histoire du reste de la Terre ne présente en général qu'une matière aride, et l'imagination de l'homme de goût aime peu à s'y reposer.

L'*Afrique* n'a jamais eu que deux Empires policés, celui d'*Egypte* et celui de *Carthage*: aujourd'hui elle n'en a point; le peu de ses contrées, que les feux du soleil n'embrasent pas, est dévasté par le fléau destructeur du despotisme.

Le Nouveau-Monde n'offre qu'un moment brillant pour la plume d'un Tacite: c'est l'époque de sa conquête.

Notre Europe elle-même n'a été, pendant un grand nombre de siècles, qu'une chaîne immense de forêts, où quelques sauvages isolés mangeaient du gland, se battaient avec les loups, et sacrifiaient des hommes.

La lumière a dû venir du côté de l'*Asie*; aussi la *Grèce*, qui sert de frontière à cette partie du Monde, semble-t-elle la première contrée de l'Europe qui ait eu des mœurs et des lois.

Des héros Grecs vinrent fonder des colonies en *Italie ;* alors la barbarie y disparut, et grace à ces nouveaux *Deucalions*, les pierres s'y changèrent en hommes.

Bientôt se forma en silence cette République destinée à subjuguer le Monde connu, et à se faire admirer des Peuples mêmes, à qui elle ravit leur patrie.

Une Nation civilisée adoucit les mœurs d'une Nation barbare en la subjuguant ; aussi l'*Europe*, en recevant des chaînes, cessa d'être sauvage ; et la postérité des Gaulois et des Germains se sentant heureuse, fut tentée de pardonner aux Romains d'avoir égorgé ses pères.

Cependant, ce n'est qu'avec une lenteur extrême que les gouvernemens acquièrent cette sorte de maturité, qui fixe les regards des siècles à venir : qu'étaient la plupart des Royaumes de l'*Europe*, il y a trois cents ans ? On a écrit les Annales de la *France* depuis *Pharamond ;* mais pour tout homme qui n'est pas Français, c'est à *Louis XI* que commence son Histoire.

Il faut lire l'Histoire dans le même esprit qu'on doit l'écrire. Une nation n'a pas toujours été la première de l'*Europe*, parce qu'elle l'est devenue ; on ne doit pas louer d'anciennes lois adoptées par le despotisme, parce que ces ignorans ont été nos pères, et ces despotes nos sou-

verains ; on ne doit pas aussi mettre le patriotisme à dégrader la raison et la vertu.

Quoiqu'en dise le troupeau servile des imitateurs et des adulateurs, l'Histoire Ancienne est en général plus faite que la nôtre pour plaire et pour instruire ; les institutions de la *Grèce* et de *Rome* étaient moins versatiles que celles de l'*Europe* moderne ; leurs héros avaient un caractère plus marqué, leurs tyrans même imprimaient à leurs crimes une sorte de grandeur, qu'accompagne toujours la célébrité.

Tout a conspiré à augmenter le charme de cette Histoire : l'étendue de la scène, où ont joué les principaux acteurs, le climat qu'ils habitaient, si favorable au développement du génie, et l'avantage inestimable d'avoir produit de grands écrivains pour peindre leurs grands hommes.

DU SCEPTICISME RAISONNÉ DE L'HISTOIRE (1).

UNE seule considération pourrait affaiblir l'idée qu'on doit se former des anciennes Annales de *Babylone*, d'*Athènes* et du peuple Romain, c'est que dans le prodigieux éloignement où nous sommes, de ces siècles fertiles en merveilles, il nous est presqu'impossible d'écarter les nuages qui nous cachent la vérité : le flambeau de la critique s'éteint à une distance de trois mille ans, comme au-delà de notre système solaire, la parallaxe des étoiles fixes manque aux astronomes, pour calculer leurs distances.

L'unique ressource qui semble alors rester à la raison, est de supposer que l'homme qui vivait, il y a quarante siècles, n'est qu'une machine modifiée par les événemens, et qui ressemble en tout à l'homme du siècle où nous vivons : sous ce point de vue, un écrivain, tel que *Montagne* ou *Molière*, qui connoîtrait parfaitement le cœur humain, composerait

(1) Extrait de l'Introduction à l'Histoire des Hommes, par M. COURT DE GEBELIN.

sans livres toute l'Histoire de l'Antiquité, et la vérité se péserait alors au poids de la vraisemblance.

Fontenelle, en partant d'un autre principe, était parvenu au même résultat; il s'imaginait que la nature humaine étant par-tout composée d'une dose égale d'ignorance, de crédulité, d'orgueil, de probité et de bon sens, en tirant les fils qui font mouvoir les principaux acteurs qui jouent sur la scène du Monde, on calculerait toujours, sans se tromper, leurs opérations, et qu'ainsi le Philosophe qui n'aurait entendu parler d'aucun événement, devinerait toute l'Histoire passée et toute l'Histoire à venir, ce qui réduirait à un petit volume, les collections immenses qui composent nos bibliothèques.

Mais ce raisonnement est plus brillant que solide; partir d'une cause générale pour deviner tous les résultats possibles, n'est pas la marche d'une intelligence aussi bornée que la nôtre; le procédé de la synthèse peut convenir à ce visionnaire sublime de *Descartes*, qui créait les Mondes avec sa matière subtile et sa matière cannelée, mais non au Philosophe éclairé, qui fait parler les générations qui ne sont plus, pour l'instruction des générations qui sont à naître.

L'Histoire n'est point un roman moral, et les Annales de *Rome*, de *Pekin* et d'*Ecbatane*, ne doivent pas être confondues avec *Télémaque* ou la *Cyropédie*.

Où en serions-nous, si les despotes se persuadaient que tout ce que nous savons des anciennes révolutions qui ont changé la face du Globe, n'est que le fruit de l'imagination exaltée des Philosophes ? Tous ces dangers, qui environnent le trône d'un *Cambyse* ou d'un *Néron*, leur paraîtraient de frivoles épouvantails ; et devenus scélérats par théorie, ils ajouteraient un sixième sens aux cinq instrumens de tyrannie que leur a donnés la nature.

La base de l'Histoire, comme celle de la Philosophie, est l'étude des faits ; c'est à les discerner que consiste la saine critique ; c'est à les peindre que doit être employée la vraie éloquence.

Examinons, suivant ces principes, une des époques les plus mémorables de l'Histoire de ce Globe.

Alexandre a existé sans doute ; les traces de ses conquêtes sont empreintes sur tous les monumens de l'Univers ; ainsi, l'opinion de quelques Bramines, qu'il n'y a jamais eu de héros de ce nom, ne mérite pas même d'être réfutée.

Il n'y a rien de plus authentique que ses victoires d'*Issus* et d'*Arbelles*, sa conquête de *Tyr*, et les chaînes qu'il imposa à la *Grèce*, sous prétexte de la venger : tous ces événemens se passaient dans un siècle éclairé par les arts, et sous les yeux des Peuples jaloux de sa grandeur, et intéressés à l'affaiblir : on en faisait mention dans les Annales d'*Athènes*, à sa tribune aux harangues, et jusques sur son théâtre : il était difficile au Pyrronien le plus audacieux de détruire la conviction qui résultait de ce concert unanime des *Thucydide* de sa patrie, de ses *Demosthène*, et de ses *Aristophane*.

Alexandre porte ses conquêtes dans cet *Indostan*, qui n'était encore connu de notre *Europe*, que par les visites de quelques Sages de la *Grèce* à des Gymnosophistes ; et ici l'Histoire du Héros commence à se couvrir de nuages.

J'ouvre les livres de *Quinte-Curce* et d'*Arrien*, qui parlent de cette expédition mémorable, et leur récit ne fait qu'ajouter une nouvelle force à mon Scepticisme.

Je reconnais que les noms qu'ils donnent aux villes de l'*Indostan* et à ses Rajahs, n'ont pas la moindre analogie avec la langue des Gentoux.

Je les vois partageant l'*Inde* entre une foule

de Princes indépendans, et il est démontré que dans la période de la conquête d'*Alexandre*, toute cette partie de l'*Asie* était soumise à un Souverain de la maison de *Succadit*; on ne peut même fixer aucune époque depuis l'obscur *Brama* jusqu'au trop célèbre *Koulikan*, où l'*Inde* ait secoué le joug de ses despotes.

Les Historiens d'*Alexandre* ont prêté à *Porus* une armée formidable et des mots sublimes; mais le sage *Holwel*, le seul des Européens qui ait vu l'*Inde* en philosophe, déclare que le nom de *Porus* est parfaitement inconnu dans l'*Asie* (1). Sa défaite par les Macédoniens, semble à cet égard un drame d'imagination, dont le poète a inventé jusqu'aux noms des personnages.

Au reste, il n'en est pas d'*Alexandre* comme de *Porus*; son nom est cité sur les bords de l'*Indus* ou du *Gange*, et les Brames y appellent ce Héros *Kooneah*, mot indien, qui signifie un brigand; ainsi, malgré tous les mensonges des Historiens, ou ne peut révoquer

(1) Voyez les Evénemens Historiques du *Bengale*, traduction française, *tom. II*, *ch. 4*. *Holwel* avait passé trente ans dans l'*Inde*, et c'était des Brames de *Benarès*, qu'il avait appris à rectifier nos idées sur l'Histoire des Gentoux et sur leur théologie.

en doute que le vainqueur de Darius n'ait traversé une partie de l'*Inde* en conquérant, dans l'intervalle de la bataille d'*Arbelles* et de son entrée triomphante à *Babylone*.

C'est avec ce Scepticisme raisonné qu'il faut étudier l'Histoire d'*Alexandre*.

Nos principes sur les Héros de l'Antiquité doivent être les mêmes par rapport à ses Historiens.

Il est dangereux de tout expliquer et de tout infirmer dans le fameux fragment qui nous reste de *Sanchoniaton*.

Hérodote, véridique sur la *Grèce*, a pu se tromper sur la *Perse*, et *Ctesias*, véridique sur la *Perse*, a pu se tromper sur la *Grèce*.

Depuis deux siècles, les Savans se partagent sur l'idée que nous devons avoir des Historiens de l'Antiquité ; l'enthousiaste se fonde sur leur génie, pour s'aveugler sur leurs erreurs : le critique calcule leurs erreurs, pour rabaisser leur génie ; l'homme juste rend hommage à leur génie, reconnaît leurs erreurs, et pèse leur autorité.

Quand même il serait vrai qu'*Accurse* ait corrigé cinq mille fautes dans *Amnien Marcellin* (1), et que *Luc de Holstein* ait pu mon-

(1) Voyez Nicolo Toppi, *Bibliotheca Napoletana*, page 206.

trer huit mille faussetés dans les Annales de *Baronius* (1), on n'en doit pas conclure qu'il faut mettre les ouvrages de l'Historien de *Rome* et de son Cardinal, au rang de l'Odyssée d'*Homère* et de l'Histoire des *Sevarambes*.

Un savant du siècle dernier, pour montrer son érudition, avait imputé à *Valère Maxime* de confondre sans cesse dans sa compilation historique, les tems, les personnes et les lieux : *Perizonius*, persuadé qu'un Ancien ne pouvait avoir tort contre un Critique du dix-septième siècle, se chargea de défendre sa mémoire; mais n'osant accuser son adversaire d'imposture, il se contenta de justifier *Valère Maxime*, en lui cherchant d'illustres complices; dans cette vue il exposa au public une foule d'erreurs, qu'il avait puisées dans les ouvrages de *Polybe*, de *Tite-Live* et de *Plutarque* (2). Il s'éleva alors un grand scandale dans la république des lettres; on ne put pardonner au défenseur des Anciens d'avoir, sans y penser, renversé leurs autels; le siècle de Louis XIV se crut un moment le premier des siècles, et

(1) Voyez la préface de l'Histoire de Grégoire le Grand, par *Maimbourg*.

(2) Voyez *Animadversiones Historicae*, édition d'*Amsterdam*, de 1685.

Boileau irrité alla faire une nouvelle épigramme contre *Fontenelle*.

Il n'y a point d'Histoire, soit ancienne, soit moderne, qui ne prête à-la-fois à l'éloge et à la critique; il faut y chercher la vérité, n'en point adopter les erreurs, et sur-tout ne faire d'épigramme contre personne.

Le Pyrrhonisme absolu, ni l'enthousiasme dans la recherche des Faits Historiques ne sont bons à rien, il ne faut ni tout rejeter, ni tout croire; mais il faut examiner.

DES NUAGES

Répandus sur les plus célèbres Époques de l'Antiquité ; et des Prodiges (1).

De ce que les Annales des premiers siècles sont enveloppées de nuages, il ne s'ensuit pas que l'Histoire n'est qu'une fable convenue. *Sanchoniaton*, *Bérose*, *Hérodote* même peuvent être des conteurs puérils, sans qu'on soit obligé de flétrir la mémoire des *Thucydide*, des *Tacite*, et des *De Thou*.

Après ce correctif, il doit être permis, sans doute, de dire la vérité sur les grandes époques de l'Histoire primitive des Hommes.

Pour qu'un grand événement arrivé dans les premiers âges, mérite notre croyance, il ne suffit pas qu'une chaîne non interrompue d'écrivains, l'ait rendu célèbre, il faut qu'il traverse encore tous les âges jusqu'à nous, sans être altéré ; il faut que la tradition qui en est dépositaire, soit constante et uniforme ; il faut, si les mémoires originaux sont perdus, que des

(1) Extrait de l'Introduction à l'Histoire des Hommes, par M. Court de Gebelin.

Historiens

Historiens Philosophes nous le fassent parvenir dans toute l'intégrité de son origine.

Or, quelle est la grande Epoque de l'Antiquité profane, qui pourrait soutenir une pareille épreuve?

On connaît les disputes qu'a fait naître la fondation de *Ninive*, l'arrivée de *Didon* sur le sol de *Carthage*, et le déluge de *Deucalion*.

Il n'y a point d'ère plus célèbre dans l'Antiquité, que celle de la prise de *Troie*; et *Dion Chrysostôme* a prétendu que cette Capitale de l'*Asie* ne fut jamais prise par l'armée d'*Agamemnon* (1).

Dans le siècle même le plus éclairé de la *Grèce*, on a vu des écrivains disputer sur les circonstances d'un événement mémorable, dont ils avaient pu être les témoins : les contemporains de *Miltiade* et de *Léonidas*, ne savaient si la bataille de *Platée* avait précédé ou suivi celle de *Salamine* (2).

Il ne faut quelquefois qu'un désastre particulier à un état, qui vient de sortir des fanges

(1) Orat. II. pag. 19.

(2) Dion Chrysost. ibid.

Quelques-uns de nos écrivains modernes, même les plus estimés, ne sont point, ainsi que les anciens, à l'abri de la critique. Combien de dates fausses *Pagi* ne trouve-t-il pas dans *Baronius*, les *Bollandistes* dans *Tillemont*, et *Bayle* dans notre immortel *De Thou*.

de la barbarie, pour l'y faire rentrer : tel fut l'effet de la victoire de *Brennus ; Plutarque* avoue qu'elle anéantit tellement tous les Monumens historiques, que l'incertitude naquit jusques dans la date des faits qui venaient de se passer (1). Aussi, la *Rome* des *Fabricius* et des *Camille* nous est, à quelques égards, aussi inconnue que la *Rome* de *Romulus*.

Strabon renverse tout d'un coup les plus beaux Monumens de l'Histoire Grecque, quand il dit qu'*Hellanicus*, *Ctésias* et *Hérodote*, n'ont pas plus d'autorité, quand ils parlent de leurs Héros, qu'*Hésiode* et *Homère*, quand ils parlent de leurs Dieux.

Varron est plus hardi encore, parce que son scepticisme embrasse les grandes époques de toutes les nations ; ce savant célèbre, après avoir blanchi sur les antiquités de sa patrie et sur celles du Monde connu, avouait que tout l'intervalle qui s'était écoulé entre la naissance du Globe et le déluge d'Ogygès, était parfaitement inconnu (2), et que les fables historiques n'avaient cessé qu'à la première des Olympiades (3).

---

(1) *Vita Numæ Pompilii.*

(2) Varron. *de die natali 15.*

(3) C'est l'ère la plus importante de l'Histoire ancienne. Elle commença 776 ans avant notre ère vulgaire,

Les batailles sont rarement des Monumens authentiques; pour peu que la victoire ait été disputée, chaque parti se l'attribue, et les deux Généraux érigent des trophées.

Si un des deux Souverains devient une Puissance dominante, le mensonge historique est confirmé. *Quand un roi heureux accuse ses ennemis*, disait le célèbre Horace Walpoole, *tous les historiens s'empressent à lui servir de témoins*; mot admirable, dont l'histoire de tous les conquérans est la preuve, depuis *Sésostris* jusqu'à *Louis XIV*.

Le nuage devient bien plus épais, quand la vanité nationale se trouve intéressée à falsifier ces Monumens des erreurs de la politique; il a été un tems à la *Chine*, où il n'était pas permis de supposer que les victoires des conquérans Tartares avaient été disputées.

On parle des Monumens qui attestent certaines époques de l'Antiquité; mais quand on lit les anciens sans préjugés, on est tout étonné que les faits les plus absurdes sont toujours ceux auxquels les Monumens publics ont donné le plus d'authenticité : on voyait près de *Thèbes*, du tems de *Pausanias*, le sol où les dents

et tombe à-peu-près à la naissance de *Romulus*. Dès-lors commença à disparaître la nuit profonde où les premiers Annalistes avaient enseveli l'Histoire.

d'un Dragon, semées en terre, avaient produit des hommes (1); on a montré pendant plusieurs siècles aux curieux, dans le temple de *Delphes*, la pierre que *Saturne* avait avalée, croyant dévorer *Jupiter* (2); des fêtes solemnelles de l'ancienne *Egypte*, annonçaient l'apothéose du bœuf *Apis*; et plus d'un temple à *Mexico* et à *Siam*, ont attesté les prodiges du Dieu *Vitziliputzli*, et les métamorphoses de *Sammonocodom*.

Quand on veut pénétrer dans cet Océan de fables, où surnage avec peine l'Histoire ancienne, il faut toujours naviguer la sonde du Scepticisme à la main; il faut sur-tout qu'un Historien ait le courage de refuser d'être merveilleux, afin d'être vrai. Cette réflexion nous conduit naturellement à examiner les Prodiges attestés par la plus grande partie des Historiens de l'Antiquité.

DES PRODIGES.

Tout est merveille dans l'Histoire primitive des Anciens; les choses les plus naturelles ne s'y opèrent que par enchantement; les Héros triomphent par leur baguette bien plus que par

(1) Pausanias, lib. 9.

(2) Ibid. lib. 10.

leur courage, et l'Histoire y est celle des Dieux plutôt que celle des Hommes.

S'agit-il de la fondation des Etats ? c'est le poisson *Oannes* qui donne des lois à la *Chaldée ;* c'est *Amphion* qui bâtit *Thèbes* en jouant de la lyre ; c'est *Partholan*, qui, trois siècles après le déluge, vient combattre les géans de l'*Irlande* et laisse son trône à *Ruan*, qui vit plus de trente siècles, afin de se faire baptiser par Saint Patrice (1).

Les Rois ne font rien dans l'Antiquité comme les autres hommes : ils créent des soldats avec des dents de Dragon, ils combattent des monstres qui n'ont jamais existé ; ils font des enfans aux Déesses, ou laissent corrompre leurs filles par les Dieux.

Les hommes attachés au culte des Autels, étendent à leur gré le bandeau de la superstition avec le règne des Prodiges ; les Prêtres font parler les chênes de *Dodone ;* les Augures coupent des cailloux avec le tranchant d'un rasoir ; les Vestales puisent de l'eau dans un crible, et amènent un vaisseau à bord en le tirant avec la frange de leur ceinture.

Les faits même consacrés par la Religion, sont défigurés par l'enthousiasme stupide des peuples ; ne montre-t-on pas dans l'île de

(1) Topog. Hybern. pag. 735 et 736.

Ceylan, un lac salé, formé par les larmes qu'Eve répandit cent ans entiers sur la mort d'Abel (1).

Tous ces prodiges qui environnent d'ordinaire le berceau des anciennes Monarchies, arrêtent à chaque pas le philosophe qui se condamne à débrouiller le chaos de leurs annales : il voudrait écrire une Histoire avec *Tacite*, et il n'écrit qu'une Théogonie avec *Hésiode*.

Il est au reste plus utile de raisonner sur ces Prodiges, que de se borner à en faire le récit.

Les premiers hommes rassemblés en société étaient très-ignorans : ainsi ils ont dû voir bien des Prodiges ; le merveilleux cesse d'ordinaire quand il est permis de l'examiner, et la raison à cet égard ramène souvent les peuples à la nature.

Les premiers législateurs avaient rarement assez de génie pour gouverner les hommes sans baguette ; dans les circonstances difficiles, ils faisaient comme les dramatiques ignorans, qui, ne pouvant dénouer une intrigue théâtrale avec les règles de l'art, la dénouent avec des machines.

Au siècle de la stupidité, succède un siècle

(1) *Histoire du Monde*, de Chevreau, tome IV, page 255.

de demi-lumières, et l'arbre de la crédulité acquiert encore de nouvelles racines.

L'homme curieux (et la curiosité est le génie des siècles à demi-éclairés), l'homme curieux recherche avec avidité les causes de ce qu'il voit; mais trop peu instruit pour expliquer tout par la physique, il l'explique par les Prodiges : il est bien moins pénible pour son intelligence d'admettre le vol réel d'*Icare* sur le théâtre d'*Athènes*, que de monter derrière la scène pour observer, en artiste, le mécanisme des ressorts et le jeu des contrepoids.

C'est à cette époque que l'Histoire naturelle est écrite par les poëtes. Un Dieu verse sans cesse de son urne les ondes du *Tibre* et de l'*Eurotas*; le Soleil va tous les soirs se coucher dans le sein de l'*Océan*; ce n'est point l'électricité de l'atmosphère qui produit la foudre, ce sont les flèches de feu qui partent de la main de *Jupiter*.

On s'était apperçu que le *Caméléon* tenait de son organisation la propriété singulière de changer de couleur (1); dès-lors le *Caméléon*, comme le *Protée* d'*Ovide*, ne fit rien sans

(1) *Camélion*, animal commun en *Egypte*, et qui a beaucoup de conformité avec les lézards. Il se nourrit de mouches, de sauterelles et de fourmis : sa longueur est de dix à douze pouces. Le *Caméléon* est hideux et très-lent dans sa marche; mais la singulière

Prodiges ; on écrivit qu'on excitait des orages avec sa tête, qu'on gagnait des procès avec sa langue, et que le mouvement de sa queue suffisait pour arrêter le cours des rivières.

Le *Vésuve* et l'*Ethna* ont vomi quelquefois à de prodigieuses distances des cendres et des pierres calcinées. Les Historiens, qui ne pouvaient calculer les effets de ce feu central qui agite les entrailles d'un volcan, ont mieux aimé supposer une pluie de pierres envoyées du ciel, pour prévenir les crimes des hommes ou pour les punir. Cette pieuse extravagance s'accréditait d'autant plus, qu'il y avait plus de danger à la réfuter.

Anaxagore partit, dit-on, de ce fait, pour fabriquer un nouveau système céleste ; il prétendit que le Ciel, ainsi que le ceintre d'un pont, était composé de gros rochers, qui s'en détachaient, dès que le mouvement circulaire qui les tenait éloignés du centre venait à ces-

---

propriété de sa peau, qui change de couleur, en bleu, en jaune, ou en verd, l'a rendu célèbre dans l'histoire naturelle. Les Anciens ont débité beaucoup de fables sur ce changement de couleurs ; plus circonspects, les naturalistes modernes restent indécis sur la cause qui l'opère. Les Historiens et les Moralistes ont rendu le *Caméléon* le symbole le plus usité, pour représenter la lâche et trop ordinaire complaisance des courtisans et des flatteurs.

ser (1). Ce Philosophe était même si sûr de son principe, qu'il prédit la chûte d'un fameux rocher qui tomba dans la *Thrace*, au rapport de *Pline*, la seconde année de la soixante-dix-huitième olympiade (2); il calculait ces éboulemens de la voûte céleste, avec autant d'assurance que nos *Cassini* et nos *Halley* calculaient le retour des éclipses.

Ce délire, tantôt philosophique, tantôt religieux, se reproduisit mille fois chez les Anciens avec de nouvelles variétés. On connaît les pluies de fer, de sang, de briques, de chair humaine, dont parlent sans cesse *Pline* et *Tite-Live*. Il n'y a point de petit événement, dans l'Histoire de *Rome*, qui ne soit annoncé par ces prétendus prodiges. On suppose toujours que l'Etre Suprême intervertit les lois éternelles de la Nature, parce qu'une Vestale a fait un enfant, ou qu'un Chef de brigands a pillé un humain.

Il faut se défier de l'Ecrivain qui ne fait mouvoir ses Héros qu'au milieu des enchantemens : il ne faut cependant pas se défier de l'ouvrage même ; car alors il faudrait anéantir toutes les anciennes Histoires.

---

(1) Voyez un Fragment de l'Historien *Silenos*, que *Diogène Laërce* nous a conservé. *In vit. Anaxag.*

(2) Le texte est expressif : *Prædixisse* (*Anaxagoram*) *cœlestium litterarum scientiâ, quibus diebus saxum casurum esset è sole, idque factum interdiù.*

DU PETIT NOMBRE DE MONUMENS AUTHENTIQUES (1).

Dès que les Anciens eurent imaginé de rendre leurs idées sensibles en les écrivant, ils songèrent à les rendre plus durables, en les gravant sur l'airain. Les Portiques, les Colonnes, les Bases des Statues furent destinés à cet usage; ils y écrivirent leurs Lois, leurs Cérémonies, et même leurs Annales : ainsi, le Sculpteur, chez un Peuple neuf, fut son premier Historien.

On sait que *Moyse* grava sur des tables de pierre son Pentateuque; *Hermès* écrivit sur des Colonnes les élémens des Sciences; *Lycurgue* seul, qui avait pour système de ne rien faire comme les autres Législateurs, fit apprendre par cœur ses institutions aux Spartiates.

C'est sur-tout chez les Grecs que l'airain,

(1) Extrait de l'Introduction à l'Histoire des Hommes, par M. COURT DE GEBELIN.

le marbre et les métaux furent façonnés pour transmettre à la Postérité les événemens dignes de mémoire. Les Artistes, parmi ces Républicains, servaient la Patrie qui les honorait, avant d'être employés par le luxe qui ne savait que les payer. Les Palais, les Temples, lss Places publiques, tout rappelait à la Génération présente les exploits des Générations passées, leurs vertus et leurs crimes; ainsi la *Grèce* entière semblait un livre ouvert, où chaque Citoyen pouvait lire son Histoire.

Il nous reste un petit nombre de ces Monumens qui servent de Phare aux écrivains pour les guider dans la nuit de l'Antiquité. On ne peut s'empêcher de les regarder comme très-authentiques, quand la vanité nationale n'a pas eu intérêt de les altérer, et principalement quand on y fait l'Histoire des Hommes et non celle des Dieux.

Parmi ces débris des Annales primitives du Monde, il faut distinguer sur-tout les Traités d'alliance faits entre les Souverains. On les retrouve presque tous dans le Recueil de *Barbeyrac*, et l'ouvrage de ce Savant est la base de l'Histoire politique de l'Antiquité.

Les Modernes ont au reste, par rapport à ces pieces originales, un grand avantage sur les Anciens. Depuis l'invention de l'imprimerie, on s'est plu dans *l'Europe* à rassembler les traités

de paix, les manifestes, les testamens des Souverains, les lettres des Ministres et les négociations des Ambassadeurs. On connait les travaux de ce genre, que *Leibnitz* (1) a exécutés en *Allemagne*, *Rymer* (2) en *Angleterre* et *Muratori* (3) en *Italie*. Nous avons dans nos Bibliothèques les recueils de nos *Du Cange*, de nos *Baluze* et de nos *Mabillon*. Tout est chez nous acte original; malheureusement on n'y consacre le plus souvent que de petits faits attribués à des héros subalternes, chez un peuple sans caractère; et voila peut-être pourquoi, malgré l'authenticité de ces Monumens, nous n'avons point encore d'Histoire,

Le Monument le plus sûr et le plus précieux qui nous reste pour l'Histoire Ancienne, est la Chronique des marbres de *Paros*, apportée de *Grèce* en *Angleterre* en 1628, par les soins d'un Comte *d'Arondel*. Elle remonte jusqu'à *Cecrops*, c'est-à-dire 1577 ans avant notre ère vulgaire; ce qui fait une antiquité de près de trente-quatre siècles. On y retrouve les

(1) Godofr. Guil. Leibnitzii Codex Juris Gentium Diplomaticus. Hannov. 1693. *in-fol.* etc. etc.

(2) Fœdera, Conventiones, etc. *A Thomâ Rymer*, Londini. 1704, 1717. *in-fol.* 27e. vol.

(3) Annali d'Italia, etc. *di Antonio Muratori*, in Milano. 1744, 1750. *in-4°.* 12e. vol.

époques les plus célébres de l'Histoire de la *Grèce* et de *l'Italie*, telles que l'institution de l'Aréopage, l'établissement des Amphyctions, l'arrivée des Colonies Phéniciennes et Egyptiennes, la prise de *Troie*, la création des Archontes, les batailles de *Platée*, de *Salamine* et de *Marathon*. Ce témoignage, réuni à celui des Historiens contemporains, est du plus grand poids; et si le texte des marbres avait pu parvenir jusqu'à nous sans altération (1), on ne devrait pas balancer à dire que la certitude

(1) On ne doit point dissimuler au Lecteur, que lorsque la Chronique arriva à *Londres*, un grand nombre de caractères en étaient effacés; que *Selden*, son premier éditeur, ne put déchiffrer des lignes entières qu'à l'aide du microscope, et que malgré sa sagacité, il fut obligé de deviner quelquefois. Voy. *Marmor Arondel*, in-4°. 1729, *ex. Selden Praefatione*. Dans la suite, vinrent les guerres civiles d'*Angleterre*; des Barbares mutilèrent les Marbres de *Paros*, et la moitié en fut employée à la construction d'une cheminée dans le palais des comtes d'*Arondel*. *Trideaux*, et d'autres Savans, voulurent en vain relire les Inscriptions de la Chronique, ils furent obligés d'abandonner leur ouvrage, et toutes les éditions postérieures ne sont guères que les copies de celle de *Selden*. Pour comble de malheur, le célèbre docteur *Mill*, ayant voulu vérifier cette édition primitive sur le Marbre même, trouva qu'il s'y était glissé beaucoup d'inexactitudes. Voyez *Bentley dissert. Upon Phalaris*, pag. 207, 231, etc.

qui en résulte, est, dans l'ordre moral, égale à celle que font naître les démonstrations des géomètres.

Ce qui rend ce Monument infiniment cher à cette classe de lecteurs éclairés, qui sont dignes d'apprécier les hommes et leurs ouvrages, c'est qu'elle n'est point défigurée par ces fables Orientales, qu'on rencontre si souvent dans les anciennes Histoires. On y parle du règne de *Thésée*, mais non de sa descente aux Enfers: on y rapporte la première éruption de *l'Etna*, mais on ne dit pas qu'elle est due aux mouvemens convulsifs du corps foudroyé *d'Encelade*: l'époque de la prise de *Troie* y est désignée, mais non l'Histoire fanatique de *Laocoon*, le sacrifice *d'Iphigénie* et l'absurde combat de *Diomède* contre le Génie de la guerre et la Déesse de la beauté.

La Chronique de *Paros* ne parle point de *Rome*; mais d'autres marbres authentiques suppléent à cette perte, du moins quant à la Chronologie. Au milieu du seizième siècle, sous le pontificat de *Paul* III, en creusant dans une place de *Rome*, on trouva une Chronique où étoit gravée la suite des Consuls, des Dictateurs, des Tribuns militaires et des Censeurs, avec les triomphes des Généraux romains. Le Cardinal *Farnèse* apprécia ce beau Monument, dont quelques savans font honneur au célèbre

Atticus, et lui assigna une place distinguée au *Capitole*.

Mais on n'écrit point l'Histoire des Hommes avec des calculs, des éclipses, et des marbres de *Paros* ou du *Capitole* : il faut donc recourir à d'autres Monumens, c'est-à-dire, aux Historiens contemporains. Nous discuterons, à l'article des Historiens, le dégré de certitude qui résulte de leur témoignage.

DISSERTATIONS

SUR LES MONUMENS

Qui ont suppléé au défaut de l'écriture, et servi de Mémoires aux premiers Historiens.

Par M. l'Abbé ANSELME (1).

PREMIÈRE DISSERTATION.

AVANT que de parler des Monumens qui ont servi à écrire l'Histoire de la première Antiquité, il serait bon de savoir en quel tems on a eu l'usage de l'écriture; mais c'est ce que je me garderai bien de décider. Je me contenterai de rapporter, parmi les différentes opinions, celles qui ont le plus mérité les réflexions des Savans.

Rien sans doute n'était plus utile ni plus agréable à la vie humaine, que de savoir rappeler le passé, donner un être fixe aux idées de l'esprit, pour les transmettre à la postérité

(1) Célèbre prédicateur, et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mort en 1737. Ces Dissertations sont tirées des Mémoires de cette Académie.

sans

sans changement ni altération. Il semble que la nature y portait les hommes, et cependant il n'était pas facile d'inventer ce rare secret. On l'a pourtant inventé, et dès qu'il fut connu, il est bien certain que l'usage le reçut et l'établit, et nécessairement il en resta des traces dans les Monumens des Peuples.

Ceux qui donnent le moins d'antiquité à l'invention des Caractères, en font honneur à Moyse, et comme si c'était trop encore, ils rapportent cette gloire à Dieu même, lorsqu'il écrivit sa Loi sur des tables de pierre. Ils appuient ce sentiment sur plusieurs raisons que nous toucherons en passant; après quoi nous conviendrons qu'avant Moyse on écrivait peu, et que divers peuples ont été long-tems sans écrire; et c'est aussi ce qui a produit tant de confusion et tant d'absurdités dans les anciennes Histoires de ces Peuples, dans leur religion et dans les généalogies de leurs Dieux. Mais cela ne prouve pas que l'écriture fût inconnue partout, et que Moyse lui-même n'ait eu des recueils et des mémoires qui se conservaient dans les familles des Juifs.

Ceux donc qui le font auteur des Caractères, disent qu'il ne cite aucun livre qui ait précédé sa loi, qu'il n'est fait aucune mention de lettre ni d'écriture dans des occasions, où il en serait parlé, si elle eut été connue; et que si la mé-

moire des faits notables s'est conservée, ce n'a pu être que par tradition.

A cela on objecte, que Moyse lui-même a cité au 21e. chap. des Nombres, le Livre des guerres du Seigneur. A la vérité, ce livre est une chose fort inconnue, et a bien partagé les esprits. Saint Augustin a cru qu'il n'était ni d'un Patriarche ni d'un Prophète, mais qu'il avait été écrit par les peuples mêmes vaincus, qui avaient trouvé cette guerre assez considérable pour la nommer *la guerre du Seigneur*; et que quand Moyse l'a cité (1), il ne lui a pas donné plus d'autorité que saint Paul n'en a donnée à un poëte Grec, lorsqu'il en a cité un passage; ce qui prouverait toujours que ce livre subsistoit avant Moyse.

On prétend encore, qu'il n'est fait aucune mention d'écriture dans les occasions, où il est probable qu'on auroit écrit, si l'art en eut été connu. Lorsqu'Abraham envoie Eliézer dans la Mésopotamie pour traiter du mariage d'Isaac avec Rebecca, ce serviteur fidèle n'est chargé d'aucune lettre. Lorsqu'Isaac fait creuser les puits (2) que les Philistins avaient comblés, il est dit seulement, qu'il leur donna les mêmes noms que son père leur avait donnés. Et lorsque Jacob érigea en Bethel la pierre qu'il avoit mise sous sa

(1) *Aug. Quaest.* 42. *in Num.*
(2) *Gen.* 24.

tête, comme un monument de la vision qu'il y avait eue, il n'y est parlé d'aucune inscription. Quand les frères de Joseph vont en Egypte (1), et que Joseph envoie chercher Benjamin, ni le père, ni le fils ne s'écrivent (2) : et de cette présomption, on tire une preuve que l'on n'écrivoit pas en ce temps-là ; mais elle ne paraît pas convaincante.

Job vivoit avant Moyse, et son histoire doit avoir été écrite avant le Pentateuque.

On répond que, si elle l'eût été, Moyse n'eût pas manqué d'opposer un si grand exemple de patience aux murmures continuels des Israélites. On suppose même, que Job était dans l'affliction, lorsque les Israélites étaient encore en Egypte ; car il n'est fait aucune mention de la loi et des prophètes, ni dans les discours de Job, ni dans ceux de ses amis, ni dans toute la conférence que Dieu voulut bien avoir avec ce saint Homme.

Mais il y auroit de la témérité à vouloir en marquer le tems, non plus que le nom de l'auteur de ce livre. C'est en devinant, que les uns l'attribuent à Isaïe, ou à quelqu'autre Prophète ; d'autres à Salomon, accoutumé, comme l'on sait, aux dialogues et aux sentences, à qui

(1) *Gen.* 28.
(2) *Gen.* 42. 43.

la poésie étoit familière; et à qui le style arabe n'étoit pas inconnu, comme on peut le conjecturer de ses entretiens avec la reine de Saba.

Cependant on ne saurait nier que Job n'ait connu l'écriture, et les différentes manières de graver sur le plomb et sur la pierre, quand il dit (1) : *quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei in libro stylo ferreo & plumbi lamina, vel celte sculpantur in cilice.* Il n'aurait pas pu tenir ce langage, si, de son tems, les caractères avaient été inconnus; et l'on ne peut pas douter qu'ils ne soient très-anciens, quand on voit l'apôtre Saint Jude citer le livre d'Enoch, qui étant le septième après Adam, a dû prophétiser avant le déluge (2) : *Prophetavit autem et de his septimus ab Adam Enoch.* Tertullien présume, que ce livre fut conservé dans l'arche, ou rétabli par Noé, qui en savoit la teneur (3) : *Opinor non putaverunt scripturam Enoch, antè cataclysmum editam, post eum casum orbis omnium rerum abolitorem, salvam esse potuisse. Si ista ratio est, recordentur pronepotem ipsius Enoch fuisse superstitem cataclysmi Noë, qui utique domestico nomine et hæreditariâ traditione audierat et meminerat*

(1) *Job*, 19. 23.
(2) *Jud.* 14.
(3) *Tert. de hab. mul. c.* 3.

de proavi sui penès deum gratia, et de omnibus prædicatis ejus. Il n'importe qu'il soit apocryphe, il suffit qu'on convienne qu'il a été, comme plusieurs autres qu'on trouve cités aux livres des Rois, dont Saint Augustin dit, qu'ils n'ont pas été reçus comme canoniques par les Juifs ni par les Chrétiens, à cause de leur trop grande antiquité, dans la crainte que plusieurs erreurs ne s'y fussent glissées par la succession des tems (1) : *Quorum scripta, ut apud Judæos et apud nos in autoritate non essent, nimia fecit antiquitas, propter quam videbantur habenda esse suspecta, ne proferrentur falsa pro veris.* Et de plus, ajoute ce Père, nous ne pouvons pas être bien certains que ces ouvrages soient des saints Hommes, dont ils portent le nom : *Quoniam utrum eorum sint, quorum esse dicantur, incertum est, et ob hoc eis non habetur fides.* Cependant celui-là, comme plusieurs autres, étant cités dans la Bible, on ne peut nier qu'ils ne soient très-anciens, et de-là on conclut, qu'il faut que l'usage des Lettres soient d'une très-grande antiquité.

Josephe, au livre premier, chap. 3, des Antiquités Judaïques, dit, que c'est aux enfans de Seth que l'on doit la science de l'astrologie ; et parce qu'ils avaient appris d'Adam que le Monde

(1) *Aug. de civit. lib.* 18. *c.* 38.

périrait par l'eau et par le feu, la crainte qu'ils eurent que cette science ne se perdît avant que les hommes eussent le temps de s'en instruire, les porta à bâtir deux colonnes, l'une de brique, l'autre de pierre, sur lesquelles ils gravèrent les connoissances qu'ils avaient acquises, afin que si le déluge ruinait la colonne de brique, celle de pierre subsistât, pour transmettre à la postérité la mémoire de ce qu'ils y avaient écrit, et Josephe ajoute que cette colonne se voyoit encore de son tems dans la Syrie. A la vérité, ce fait ne laisse pas d'être contredit, parce qu'il n'est pas certain que les enfants de Seth aient habité la Palestine, mais cela prouve toujours que, dès ce tems-là, il y avait quelque manière de gravure ou d'inscription.

Vossius demande aussi comment les Israélites auraient pu lire la loi, si l'écriture n'eût été connue auparavant? Ceux qui disent que Moyse en est le premier auteur, cherchent la réponse dans Saint Augustin, qui dit que Moyse établit des maîtres pour les instruire (1): *Moyses in populo dei constituit qui docentis litteris præessent, priusquàm divinæ legis ullas litteras nossent.* Jugez, Messieurs, si cette réponse est concluante contre Vossius,

(1) *Aug. de civ. lib.* 18. *c.* 39.

et si ces maîtres, que Saint Augustin suppose établis par Moyse, sont une preuve qu'il n'y eût point de lettres et de caractères avant ce Prophète. Comme tout le peuple était obligé de lire la loi et même de la transcrire, il fallait bien des maîtres pour instruire les particuliers, comme il en faut encore aujourd'hui parmi nous, pour disposer les hommes aux sciences les plus communes, et aux affaires les moins importantes. On peut dire seulement, que la connaissance des lettres était fort rare parmi des peuples qui faisaient leur occupation de l'agriculture, et qui ne connaissaient presque point d'autre vie que la pastorale; car elles ne se sont répandues que peu-à-peu parmi les Nations.

L'opinion la plus commune des Grecs, est que les lettres leur sont venues des Phéniciens. Hérodote dit aussi, que les Ioniens nommaient les livres *Diphtères*, parce qu'on écrivait sur des peaux de chèvre, et qu'ils appelaient les lettres *Phéniciennes*, parce qu'on tenait que Cadmus les avait apportées de Phénicie, sur quoi l'on ne peut oublier ces vers célèbres de Lucain :

Phœnices primi, famae si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris,
Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, et saxis tantùm volucresque feraeque
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.

On voit par-là, qu'avant que la manière commune d'écrire fût inventée, les Egyptiens écrivaient sur les rochers par les figures des animaux, langage muet, auquel ils avaient attaché des significations arbitraires.

Quinte-Curce, parlant de la fameuse ville de Tyr, dit aussi, que les Phéniciens ont inventé les lettres, ou qu'ils en ont montré l'usage (1) : *Si famæ libet credere, hæc gens litteras aut docuit, aut didicit.* Quoiqu'il en soit, elles y étaient fort anciennes, car Cicéron ne veut pas qu'on doute, que la Grèce n'ait eu des poëtes qui ont écrit avant Homère ; et Eusebe dans sa Prep. Evang. nomme Linus, Philamon, Thamire, Amphion, Orphée, Musée, Epiménides et plusieurs autres, dont les ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

Ces lettres que Cadmus avait apprises aux Grecs, on tient qu'Evandre Arcadien les porta en Italie; et à ce sujet, *Petrus Crinitus* (2) dans ses poésies, *de honestâ disciplinâ, et* Lilius Giraldus (3) dans son histoire des poëtes grecs et latins, rapportent des vers trouvés dans

(1) *Q. Curt. lib. 4. c. 4.*

(2) Il vivait en 1304, et était disciple de Politien.

(3) Il vivait dans le 15e. siècle.

un vieux manuscrit, dont Vossius fait aussi mention

Primus hebraeas Moses exaravit litteras,
Mente Phœnices sagaci condiderunt atticas,
Quas Latini scriptitamus, edidit Nicostrata.

Cette Nicostrate étoit la mere d'Evandre, et c'est le sentiment de Tite-Live (1) : *Evander tum ea profugus ex Peloponeso autoritate magis quàm imperio regebat loca, venerabilis vir miraculo litterarum rei novæ inter rudes artium homines.*

Pline dit aussi que Cadmus donna seize lettres aux Grecs, que les anciennes lettres Ioniques étaient semblables aux caractères Phéniciens, et que les anciens caractères sont presque les mêmes dont se servaient les Latins. Et Scaliger sur les Chroniques d'Eusebe (2), prétend que les lettres Assyriennes et Phéniciennes sont les mêmes que les Samaritaines, dont les Juifs se sont servis ayant la captivité de Babylone.

Toujours est-il certain qu'en Egypte, les caractères étaient fort anciens. Diodore de Sicile dit que les Egyptiens s'en disaient les inventeurs, après s'être servi long-tems des figures des animaux, pour exprimer leurs pen-

(1) *Lib. 1. ab urbe cond.*
(2) *Scal. p. 110*

sées. (1) *Asserunt Ægyptii litteras, astrorum cursus, Geometriam, artesque plurimas abs se fuisse inventas, nonnulli has Ægypto invenisse quemdam nomine Menona affirmant; sed apud eos animalium effigies loco litterarum erant.* Mais il fallait que les lettres y fussent bien anciennes, puisque nous apprenons de Tacite, au second livre de ses Annales, que Germanicus visita les grandes ruines de l'ancienne Thèbes, où se voyaient encore en caractères Egyptiens, gravés sur des obélisques, les marques de sa première opulence (2): *Mox visit veterum Thebarum magna vestigia, et manebant structis molibus litteræ Ægyptiæ priorem opulentiam complexæ.* On y lisait les tributs que payaient ces peuples, le poids de l'or et de l'argent, le nombre des chevaux et des armes; l'ivoire et les parfums pour les temples, l'impôt du froment et des autres biens des hommes. Un ancien Prêtre fut chargé d'expliquer ces inscriptions; car, comme le remarque Diodore de Sicile, les seuls Prêtres Egyptiens avoient l'intelligence des lettres sacrées (3): *Litteras, quas sacras appellant, soli sacerdotes norunt.* Et c'est une preuve que la

(1) *Diod. Sic. lib.* 1.
(2) *Tac. Ann. lib.* 2. 60.
(3) *Diod. Sic. lib.* 4. *cap.* 1.

connoissance des lettres y était parvenue depuis long-tems. On lit aussi dans Valère-Maxime, que Pythagore étant en Egypte, y apprit les caractères Egyptiens, et qu'ayant lu les livres de leurs Prêtres, il y trouva l'Histoire d'un grand nombre de siècles (1) : *Pythagoras Egyptum petiit, ubi litteras gentis ejus assuefactus præteriti ævi sacerdotum commentarios scrutatus, innumerabilium sæculorum observationes cognovit.*

Mais s'il y a eu un tems, où elles étaient si peu connues, comment les Historiens, et Moyse lui-même, ont-il pû nous raconter ce qui était arrivé dans le monde? La réponse sera le sujet de plusieurs Dissertations.

Quant à Moyse, on avance qu'il peut avoir écrit par une tradition héréditaire et domestique des Patriarches, puisque, depuis Adam jusqu'à lui, on ne compte que quatre ou cinq générations de ces Patriarches mêmes, comme on le marque en détail dans la Chronologie de l'Histoire Sainte; et qu'alors les événemens passés étaient encore dans la mémoire de tous les hommes, sur-tout dans un tems où il n'y avait point d'autres Histoires qu'ils pussent lire, et qu'ils ne s'entretenaient de père en fils, que de ce qui était arrivé à leurs ancêtres. Il n'est

(1) *Valere Max. lib. 8. 7.*

pas même croyable qu'il n'y eut des écrits précédents, et il paraît que le Livre des Justes, cité dans Josué et dans le second livre des Paralipomènes, était une vie des anciens Patriarches.

On sait encore, que Moyse avait été élevé parmi les Egyptiens. Il devint ensuite leur voisin : il n'était pas éloigné des Chaldéens et des Assyriens, les trois plus anciens Peuples que l'on connaisse. Ainsi on peut dire qu'il était environné de toutes les Antiquités, et qu'à parler humainement, et sans avoir recours aux preuves surnaturelles, jamais Histoire n'a mérité plus de créance que la sienne.

Mais l'événement a prouvé qu'il était un fidèle Historien, puisque nous sommes persuadés qu'il était encore un Prophète inspiré de Dieu. Il pouvait donc bien écrire les choses passées, lui qui en a tant prédit de futures, dont nous avons vu l'accomplissement.

Le Prophète Isaïe parle de cette révélation des choses passées et futures, que Dieu avait faites en faveur de son peuple, et dont les autres nations ne pouvaient avoir aucune connaissance par leurs idoles. Qui est semblable à moi, dit Dieu (1) *Quis similis mei*, qu'il explique par ordre dès le commencement du

(1) *Isaï.* 44. 7.

monde, ce que j'ai fait pour l'établissement de mon peuple, qu'il leur prédise les choses futures et ce qui doit arriver. *Vocet et annontiet, et ordinem exponat mihi ex quo constitui populum antiquum, ventura et quæ futura sunt annuntiet eis.*

Comme l'on n'est donc pas surpris qu'un auteur écrive l'Histoire d'une ville ou d'une nation, on ne doit pas l'être non plus qu'un tel homme ait écrit celle du Monde en général, puisqu'il était aidé du secours d'une constante tradition, et que de plus, il était éclairé des lumières de cet être infini, qui seul existait avant la création du Monde, et qui seul a pu apprendre aux hommes en quel temps il l'a créé.

A l'égard des autres Historiens inférieurs par le tems et par le mérite à Moyse, quoique l'on en accuse plusieurs d'avoir écrit des fables plutôt que des Histoires, du moins connoit-on par-là le tems où l'on ne dit rien d'un Pays, et le tems où l'on commence à y découvrir des hommes; et les connaissances que l'on a par la Fable et par l'Histoire se réunissent pour nous convaincre que le Monde n'a commencé qu'au tems que Moyse l'a dit.

Cependant, l'Antiquité n'a pas été si dépourvue qu'on le veut dire de secours propres à l'Histoire. Long-tems avant la naissance de Jésus-Christ, la question de l'âge du monde

fut agitée entre les Epicuriens et les autres Philosophes, ce qui engagea les différens partis à rechercher les preuves de son antiquité ou de sa nouveauté; et des auteurs de toute nation ont fait voir que l'obscurité prétendue des premiers siècles, n'était pas telle qu'on n'ait pû y reconnaître grand nombre de vérités.

Or, j'entreprends de faire voir qu'outre les Mémoires qui doivent en avoir été conservés, ce qu'il y a eu d'obscur et de confus a été suppléé par des Monumens authentiques qui en ont fait foi; je veux dire par les hymnes et les cantiques, par les édifices des labyrinthes et des villes, par les temples consacrés aux Dieux, et par les offrandes qu'on y a faites, par les autels, les statues et les colonnes, et par la communication qu'avaient les peuples les uns avec les autres. Deux ou trois de ces articles feront le sujet historique de cette première Dissertation.

Je dis d'abord que dans la première Antiquité on se servait d'hymnes et de cantiques pour conserver la mémoire des grands évènements. Si Homère n'a pas chanté ses vers, du moins les récitoit-on par parties, jusqu'à ce qu'ils furent recueillis par les soins de Pisistrate.

Cela prouve aussi en passant, que la musique

est très-ancienne. Selon Diodore de Sicile et Plutarque (1), Linus, frère d'Orphée, fut le premier qui s'en servit dans la Grèce, et qui montra à Hercule l'art de jouer de la lyre. On trouve même dans Stobée quelques vers qui lui sont attribués ; et Denys d'Halicarnasse (2) fait cet honneur à Carmenta, parmi les Latins.

Cet auteur parle aussi des vers qu'on nommait les *Hymnes de la patrie*, et que l'on chantait à la louange des grands hommes : et il ajoute que c'était une pratique établie à Athènes et à Rome, dans les triomphes et dans les funérailles.

Licurgue (3) fit venir à Sparte un poëte de l'île de Crète, pour y adoucir par ses vers les peuples encore féroces. Il y a bien de l'apparence que, pour conserver la mémoire des faits importants, les chansons, comme le dit Horace, ont été d'abord en usage (4), d'où vient qu'on disait *chanter* au lieu de *parler*.

On a chanté les loix avant que de les écrire, et Aristote (5) dit que cela se pratiquait de

(1) *Diod. Sic. lib.* 3.
(2) *Dion. Hal. lib.* 1.
(3) *Plut. enr. Pyth. or. carm. non reddat.*
(4) *Strab. lib.* 1.
(5) *De Arte Poët.*

son tems parmi les Agathyrses, peuples de la Sarmatie Européenne. Dans l'Arcadie on instruisait les enfans même à chanter les loix de la Patrie, et les louanges des Héros. Il était indifférent d'ignorer les sciences, et honteux de ne pas savoir ces cantiques.

Dans l'Orient, le même usage était établi: et l'on trouve que les Mages chantaient les hymnes de la nation durant la marche de Darius.

Les coutumes les plus anciennes, que les premiers Historiens du Monde nous fassent connaître, ont sur ce point une parfaite conformité avec les livres de Moyse, qui, dans la simplicité de son récit, nous fait appercevoir la conduite des premiers hommes. Il n'y a point d'événement considérable qui ne soit célébré par un cantique (1). La musique y est en usage, et les femmes Israélites composent un chœur pour répondre à Marie (2), sœur de ce célebre Législateur. Il se sert de cette façon de parler, non-seulement dans ses cantiques, mais dans les prédictions qu'il laisse avant sa mort aux Hébreux; ainsi il a employé la versification la plus sublime avant Homère (3) et tout

(1) *Gen.* 10. 9. *cap.* 22. 14.
(2) *Num.* 21. 14. *cap.* 24.
(3) *Isid. Sevill. lib. orig. c.* 18.

cela

tela, sans doute, afin que la mémoire ne s'en perdît point.

Voilà déjà un secours pour les Historiens d'autant plus sûr, que ce que la poésie exprime se retient plus aisément, et qu'il n'y a pas jusqu'au vaudeville, qui ne soit une époque utile à l'Histoire.

De plus, il est probable que le premier soin des hommes fut de chercher les besoins et les commodités de la vie. Ils bâtirent des maisons pour se garantir des injures de l'air. Un penchant naturel pour la société les fit approcher les uns des autres, et par conséquent, former des communautés et bâtir des villes, que la nécessité de se défendre des bêtes farouches, plus encore des nations voisines, leur fit environner de tours et de remparts.

Dès le tems d'Abraham, on voit des villes dans la terre de Chanaan, et autant de Rois que de villes; et quand il va en Egypte, il trouve déjà ce vaste pays sous la domination d'un seul Prince, dont on peut comprendre la puissance et l'autorité par le degré d'honneur où il éleva Joseph, par les mesures que prit ce Ministre pour lui présenter son père et ses frères, et par la soumission du peuple à ses ordres, malgré les plaies dont il fut frappé à l'occasion des Israélites. On peut tirer toutes

ces conséquences des derniers chapitres de la Genèse et des premiers de l'Exode.

Dès-lors, on fit donc des Edifices surprenans par leur forme et par leur grandeur. Pline parle avec admiration du premier labyrinthe qui fut bâti en Egypte dans l'île de Mocris, par le Roi Pete-Succus, ou Tithoes, suivant le calcul des Egyptiens, 4600 ans avant le tems où il écrivait (1); et c'était un ouvrage si admirable, qu'il le nomme *Portentosissimum humani impendii opus*. C'était, au rapport de Pomponius Méla (2), un vaste enclos de marbre, qui renfermait trois mille édifices, entre lesquels étaient douze maisons royales, et Pline présume que sur le modèle de celui-là, Dédale bâtit celui de Crète, quoiqu'il n'en eut imité que la centième partie; et c'est de celui-là qu'Ovide a dit au liv. VIII des Métamorphoses.

Dædalus ingenio fabræ celeberrimus artis
Ponit opus, turbatque notas et limina flexu,
Ducit in errorem variorum ambage viarum.

Hérodote en avait parlé (3), et après lui, Strabon.

(1) *Plin. lib.* 36. *cap.* 12.
(2) *Mela. lib.* 1. *c.* 9.
(3) *Herod. lib.* 2.

Il y en avait encore un à Lemnos, renommé par la magnificence de ses colonnes. Pline croit (1) qu'il fut bâti par trois Architectes, qu'il nomme Zmilus, Rholus et Théodorus, et témoigne que de son tems on en voyait encore des restes. Il y en avait aussi un autre en Italie, que Porsenna, Roi d'Etrurie, avait destiné à sa sépulture et à celle de ses successeurs.

Les Histoires les plus anciennes nous parlent de Thèbes d'Egypte, fameuse dans Homère par ses cent portes. Strabon dit (2), que de son tems, on en voyait encore des tours et des obélisques : et nous avons vu ce qu'en a dit Tacite sur les voyages de Germanicus (3).

La ville de Memphis fut encore des plus célèbres, et l'habitation des Rois d'Egypte. Le vieux Kaire fut bâti de l'autre côté du Nil. Tanis, ou Tsoan, fut encore remarquable dans ce pays malheureux, par les plaies dont Dieu le frappa : et qui peut douter que des villes si renommées ne fussent des livres parlans, qui publiaient leur Histoire !

Lorsque Moyse, dans le dixième chap. de la Genèse, fait le dénombrement des peuples

(1) *Plin. lib. 5. cap. 9.*
(2) *Strab. lib. 17.*
(3) *Tac. lib. 2. cap. 19.*

qui sont sortis des enfans de Noé, lesquels ont été, sans doute, la tige de toutes les nations du Monde, il parle de plusieurs villes, mais sur-tout de Babylone et de Ninive (1), comme étant de la première antiquité; et toutes les Histoires s'y accordent.

Nemrod commença à être puissant sur la terre, et donna lieu au proverbe : *Quasi Nemrod robustus venator coràm domino* (2). C'est-à-dire, que c'était un homme fier et ambitieux, qui le premier usurpa une domination tyrannique (3); car il assembla une troupe de jeunes gens, sous prétexte de chasser les bêtes farouches, et après les avoir accoutumés à se servir de l'arc et des armes de ce tems-là, il en composa une armée, avec laquelle il s'assujettit des peuples nombreux, qui, étant accoutumés à une longue paix, furent surpris par une violence imprévue.

Il commença à régner au pays de Babylone, *Fuit autem principium regni ejus Babylon* (4): ce qui a fait croire que ce Nemrod était Bélus,

---

(1) Ab his disseminatum est omne genus hominum super universam terràm. *Gen.* 9. 19.

(2) *Gen.* 10. 9.

(3) *Aug. lib.* 6. *de civ. cap.* 4.

(4) Après la dispersion des peuples par la division des Langues, l'an 184.

qui fit bâtir la tour de Babel. Il fut aussi le premier auteur de l'idolâtrie, quoique Tertullien dise qu'elle avait commencé avant le déluge; mais Saint Cyrille (1), et beaucoup d'autres, ont cru qu'elle ne fut véritablement établie que du tems de Bélus, qui, après avoir été un voleur insigne, voulut se faire Dieu; et son fils Ninus, secondant un dessein si impie, lui fit bâtir sous le nom de *Bel* ou *Baal*, un tombeau magnifique et un temple des plus superbes, et commanda à son peuple de l'adorer. Il paraît même que la plupart des idoles, surtout d'Orient, ont pris leur nom de celle-là, comme *Beelzebut*, *Beelphegor*, *Bualberith*, *Baalzamet*, *etc.*

Ninus surpassa son père par la barbarie de son humeur et par l'étendue de ses conquêtes, et porta son empire jusqu'aux Indes. Il bâtit Babylone, et l'on prétend que Sémiramis l'acheva. Il bâtit aussi Ninive, à laquelle il donna son nom, et y établit depuis le siège de son empire.

D'autres prétendent que le pays de Babylone n'appartenant point aux enfans de Cham, dont Nemrod était descendu, mais aux enfans de Sem, Assur, qui en était le second fils, ne

(1) *Cyrill. contr. Julian. lib.* 1. *et* 3.

pouvant se soumettre à la puissance tyrannique de Nemrod, sortit de Babylone, et commença à bâtir Ninive, comme il est dit dans la Genèse (1) : *De terrâ illâ egressus est Assur, et ædificavit Niniven ;* mais que Ninus l'ayant conquise sur les enfans de Sem, l'agrandit extraordinairement, et en fit la capitale de ses états. Des événemens si considérables ne pouvaient jamais être oubliés, d'autant plus que la grandeur de ces deux villes était prodigieuse (2). On donne à Babylone environ trois cent soixante stades de circuit, et deux cent cinquante tours (3). Ses murs, au rapport de Strabon, avaient trente-deux pieds de largeur, cinquante de hauteur, et ses tours soixante; et l'on est allé jusqu'à dire que quand elle fut prise par Cyrus, il y avait des endroits dans la ville où on ne l'apprit que trois jours après.

Isaïe en parle comme l'admiration des peuples. Ce n'était donc pas sans raison que Nabuchodonosor en faisait le sujet de sa vanité; car de la manière dont le Prophète Daniel le fait parler, il paraît qu'il en avait été le restaurateur (4) : *Nonne hæc est Babylon magna,*

(1) *Gen.* 10. 11.
(2) *Diod. lib.* 2. *et* 16.
(3) *Bochart. lib.* 1. *cap.* 12.
(4) *Dan.* 4. 27.

quam ego ædificavi in domum regni, in robore fortitudinis meæ et in gloriâ decoris mei !

Quand Séleucus bâtit Séleucie, et qu'il y transféra les habitans de Babylone, il ne détruisit, dit Pausanias (1), ni les murailles de la ville, ni le temple de Bélus. Et ces Monumens subsistant toujours, on ne pouvait ignorer le sort différent de cette ville superbe.

Ninive, en supputant les stades, devait avoir quatorze lieues de tour; aussi lit-on dans la Prophétie de Jonas, qu'elle était de trois jours de chemin (2) : *Ninive erat civitas magna itinere trium dierum.* Le Roi de ce tems-là était, selon quelques-uns (3), Phul, père de Sardanapale, que Manahem fit venir avec une armée dans la terre d'Israël, sept cent soixante-onze ans avant Jésus-Christ.

Par ces vastes cités, on peut juger du travail des premiers Hommes, et combien il y avait d'autres villes dans tous les pays habités. L'Ecriture parle d'Ur au pays des Chaldéens, et encore de Caran, dont Ammien Marcellin (4) fait mention dans son Histoire, et (5)

(1) *Pausan. lib.* 8. *de Arcad. lib.* 4. *de Messen.*
(2) *Jonas.* 33.
(3) 4. *Reg.* 15. 19.
(4) *Ann. lib.* 18. *cap.* 7.
(5) *App. de la guerre des Parthes.*

Appien dit qu'un Capitaine Romain se retira dans une ville de ce nom, après la défaite de Crassus.

Le pays que Strabon appelle *Artacène* (1), est, selon Scaliger, celui que Moyse nomme *Arec*, et c'est peut-être de celui-là que Tibulle fait mention, quand il dit:

Ardet Arecteis velat unda per hospita campis (2).

Cette industrie des hommes à élever de grands bâtimens, peut nous faire juger de la ville de Sidon. Il fallait que ce fût une grande et forte place, puisqu'il paraît par le livre des Juges, qu'il était passé en proverbe que les habitans de Laïs se tenaient aussi assurés dans leur ville que les Sidoniens dans la leur (3). *Viderunt populum habitantem in eâ absque ullo timore, juxtà consuetudinem Sidoniorum, securum et quietum.*

Après Sidon (4), la ville de Tyr était la plus ancienne des Phéniciens. Il y en eut deux, dont la première fut détruite par Nabuchodonosor, et l'autre par Alexandre-le-Grand.

(1) *Strabon. de Arec. lib.* 16.

(2) *Tib. lib.* 4.

(3) *Jud.* 18. 7.

(4) *Strab. lib.* 16.

Quinte-Curce dit (1) : « que l'ancienne origine » de celle-ci et les fréquens changemens de » sa fortune, l'ont rendue célèbre à la pos- » térité ; qu'Agenor l'avait bâtie, et qu'elle » avait été long-tems maîtresse, non-seulement » de la Mer qui lui était voisine, mais de » toutes les autres Mers où ses vaisseaux » avaient pénétré ». Il fait aussi mention de l'ancienne ; car lorsqu'Alexandre dit aux Ambassadeurs des Tyriens qu'il voulait entrer dans la nouvelle Tyr, pour sacrifier à Hercule, ils lui répondirent qu'il y avait un temple d'Hercule hors la ville, en un lieu qu'on appelait le vieux Tyr, et que là il pourrait faire son sacrifice : Alexandre, irrité de cette réponse, assiégea la nouvelle ville, et la détruisit par le fer et par le feu.

Quel spectacle ne donnait pas dans la suite au Monde la ville de Carthage, dite la Grande! Suivant l'opinion la plus reçue, elle était une Colonie des Tyriens ; ce que Polybe (2) confirme, en disant que les Carthaginois envoyaient tous les ans à Tyr, offrir des prémices aux Dieux de la Patrie.

Elle était d'une si grande Antiquité, qu'Appien, dans l'Histoire des Guerres Puniques,

(1) *Quinte-Curce, lib.* 4. *cap.* 4.

(2) *Polyb. legat.* 114.

dit que les Phéniciens l'avaient bâtie 50 ans avant la prise de Troie, et qu'Eusébe approuve ce sentiment dans sa Chronique; mais il y a beaucoup de variété dans les Auteurs, touchant le tems de sa fondation : Paterculus la met 65 ans avant la fondation de Rome; Justin, 72 ans auparavant; Tite-Live, 93 ans, c'est-à-dire, 296 ans avant la prise de Troie, et dit qu'elle fut détruite l'an de Rome 607. On en voit encore les ruines à quinze lieues de la ville de Tunis.

Josephe prétend, après Ménandre, qui dans son Histoire des Rois Grecs et Barbares avait parlé de ceux de Tyr et de Phénicie, que cette ville fut bâtie l'an 144, après que les fondemens du Temple de Salomon furent jetés, ce qui dût arriver 868 ans avant Jésus-Christ.

Ce qu'on attribue à la Reine Didon n'est pas solide; et tout au plus, si étant veuve de Sychée, et maltraitée par le Roi son frère, elle sortit de son pays avec des mécontens pour passer en Afrique, elle n'y fit que construire la forteresse nommée *Byrsa*, où est maintenant une tour que les Chrétiens appellent *Rocca di mastinaces*, et les Africains *Almenara*.

La ville de Cyrène en Afrique, était encore célèbre par Battus son Fondateur, par ses Poëtes et par ses Philosophes, et de quelque côté que

l'on se tournât, on trouvait des marques certaines de tous les événemens passés.

La ville de Tyr, fondée de nouveau sous les hospices d'Alexandre, se remit, dit Justin (1), presqu'en son premier état, et alors les Tyriens envoyèrent en Afrique un nombre de jeunes gens, qui fondèrent la ville d'Utique. Dans le même tems, les habitans du Péloponèse, chassés par les descendans d'Hercule, fondèrent la ville de Mégare.

On ne peut pas douter que ces villes et tant d'autres, dont le détail serait inutile, n'aient eu des marques certaines de leur origine, ou par la tradition, ou par le culte rendu à leurs fondateurs, ou par la généalogie de leurs Rois; car les Historiens s'accordent avec Moyse, à faire dans les premiers tems autant d'Etats qu'il y avait de Villes, peut-être parce que la terre étant moins peuplée, chaque Ville avait un territoire plus étendu. Pline, compte neuf Royaumes dans la seule Ile de Chypre (2), et parlant de l'Ibérie, il dit qu'il y avait six vingts Gouvernemens, qui étaient comme autant de Royaumes. Lorsque les hommes, dit-il, ne possédaient rien en propre, ils vivaient sans

(1) *Just. lib. 8. cap. 4.*

(2) *Plin. lib. 5. sect. 35.*

crainte et sans envie, et n'avaient d'autres ennemis que les bêtes sauvages. Celui qui avait le plus d'adresse et de force pour les repousser, était le maître des autres, et dans la suite les hommes se firent la guerre entr'eux, comme ils la faisaient aux bêtes.

Ce qu'on lit donc de la grandeur et de la solidité des premiers édifices, surpasserait toute créance, si le peu qui nous en reste ne faisait encore l'étonnement des Architectes, et la description que fait Hérodote (1) d'un Edifice taillé dans le roc, qu'Amasis, Roi d'Egypte, transféra de la ville d'Eléphantine, passerait pour fabuleuse, si les Pyramides, qu'on voit aujourd'hui, et les Obélisques que les Empereurs ont fait transporter à Rome, ne nous forçaient d'y ajouter foi.

Pausanias dit que, de son tems, on voyait encore dans Athènes le modèle du Temple de Minerve; et Vitruve, que l'Aréopage était encore sur pied quand il écrivait.

La ville que Xénophon nomme Médie, et qui n'était pas éloignée de Babylone, avait des murailles de briques liées avec du bitume, et elles avaient vingt pieds de largeur et cent de hauteur. Celles de Larysse, proche du Tygre,

(1) *Herod. lib. 1. Clio.*

avaient vingt-cinq pieds de largeur et cent de hauteur. Dans le même lieu, dit cet Historien, il y avait une Pyramide d'un arpent de largeur et haut de deux. On enfermait des contrées entières de fortes murailles, pour se défendre des irruptions des ennemis, et Dercyllides, général des Lacédémoniens, qui vivait 400 ans avant Jésus-Christ, fit fermer l'Isthme de la Chersonèse de Thrace, par un mur de trente-sept stades.

Pausanias dit que les pierres dont était bâtie la ville de Corinthe, dans la Morée, étaient d'une grosseur immense, et de son tems on en voyait encore les ruines. Lorsque les Athéniens amusaient les Lacédémoniens par la ruse de Thémistocle, pour bâtir à la hâte le Port de Pyrée (1), ils n'y employèrent point de mortier, mais de grosses pierres qu'ils liaient avec du fer et du plomb.

On voit par-là que des ouvrages si solides ont dû durer une infinité de siècles, malgré l'injure des tems et le ravage des guerres. Strabon et Vitruve disent en avoir vus; et ainsi, on ne peut pas douter qu'ils n'aient été de fortes preuves de la vérité pour tous ceux qui en ont écrit, tant pour Moyse que pour les Historiens qui l'ont suivi.

(1) *Thucid. liv.* 1.

Aux Villes, on peut ajouter les Temples; car les hommes ayant perdu la connaissance du vrai Dieu, virent que les influences du Ciel étaient nécessaires à la fertilité de la Terre, et firent bientôt des Dieux, du Soleil et de la Terre même. Ils crurent aussi devoir honorer la mémoire des hommes qui s'étaient rendus fameux par la fondation des Villes, ou par l'invention des choses utiles à la vie. Soit par reconnaissance, ou par crainte, ou par intérêt, comme nous l'avons dit du tems de Nemrod et de Ninus, ils leur bâtirent des Temples, composèrent un Culte Religieux, instituèrent des Fêtes et des Sacrifices.

L'Egypte avait des Temples fameux, et nous avons déjà parlé de celui de Babylone, que Séleucus ne détruisit point. Celui d'Ephèse fut le plus célèbre de l'Asie.

Quelques-uns veulent qu'il ait été fondé par les Amazones, mais Pausanias (1) le soutient plus ancien, et dit que la tradition le faisait venir du Ciel avec l'Idole de Diane.

La Grèce était encore pleine de Temples. On voyait celui d'Apollon, à Delphes; celui de Minerve, à Athènes; celui de Cérès, à Eleusine; celui de Jupiter, à Sparte et à Elide.

---

(1) *Pausan. lib. 4. Messen.*

Pline rapporte que parmi les Arabes, la seule ville de Sabota avait soixante Temples dans son enceinte. En Italie, la superstition Grecque en avait érigé plusieurs dans cette partie, qu'on nommait la grande Grèce, et quoique les anciens Gaulois pratiquassent leur Religion dans les plus épaisses forêts, il paraît qu'ils avaient des Temples, puisque Grégoire de Tours (1) dit que dans l'Auvergne, Crocus, Roi des Allemands, en brûla un qu'on nommait *Vasso*.

Cependant il était rare que les Temples fussent profanés, car la Politique et la Religion contribuaient également à rendre ces Monumens sacrés et inviolables, soit pour ne se pas rendre l'horreur des Peuples, soit pour ne se point attirer la colère des Dieux. Les Perses, pour avoir détruit les Temples de la Grèce, s'attirèrent la haine immortelle de cette Nation; aussi les fit-elle rebâtir, après que les conquêtes d'Alexandre l'eurent mise en état de rapporter dans l'Egypte et dans la Grèce les Ornemens dont ses Temples avaient été dépouillés.

Si l'on remonte donc au tems d'Alexandre et des Ptolomées, et même plus haut; et si l'on se représente l'état où était le Monde, lorsque Moyse écrivait, on ne peut pas douter qu'on n'en eût connaissance, sinon par des

(1) *Greg. Tur. lib.* 1. *cap.* 30.

recueils, écrits, au moins par la tradition de tant de Villes et de tant de Temples, qui portaient des marques si certaines de leur fondation et de leur durée, et la Religion même, toute fausse qu'elle était, fournissait des Mémoires pour l'Histoire du Monde.

D'où je crois avoir raison de conclure que les premiers Historiens n'ont pas écrit légèrement, et que la Fable même nous a induits à la connaissance de la Vérité.

SECONDE DISSERTATION SUR LES MONUMENS

Qui ont servi de Mémoires aux premiers Historiens.

Par M. l'Abbé ANSELME.

DANS ma première Dissertation sur ce sujet, j'ai rapporté les différentes opinions sur le tems où a commencé l'usage de l'écriture, et j'y ai reconnu, qu'avant Moyse, divers Peuples ont été long-tems sans écrire, ce qui a produit tant de confusion dans leurs Histoires et dans la généalogie de leurs Héros et de leurs Dieux. Mais cela ne prouve pas que l'écriture fût inconnue par-tout, et que Moyse lui-même n'ait eu des Recueils et des Mémoires qui se conservaient dans les familles des Juifs. *Le livre d'Enoch, celui de Job,* et plusieurs autres, cités dans la Bible, dont j'ai parlé en détail, nous font avouer que l'usage des lettres est de la première antiquité.

J'ai donc avancé que l'Antiquité n'a pas été si dépourvue qu'on l'a voulu dire des secours

nécessaires à l'Histoire; et qu'outre les Mémoires qui ont été conservés, ce qu'il y a d'obscur et de confus, a été suppléé par des Monumens authentiques, qui en ont fait foi. Les plus remarquables de ces Mémoires, sont les Hymnes et les Cantiques, les Edifices des Labyrinthes, des Villes et des Temples; c'est ce que j'ai établi dans la Première Dissertation. J'y ajoute aujourd'hui les Statues, les Colonnes, les Offrandes faites aux Dieux, et le Commerce des Peuples.

Par ce détail Historique, il paraîtra que tout ce qui s'est passé de considérable dans les premiers siècles, s'est conservé dans la mémoire des Hommes, aux lieux mêmes ou l'on n'a pas écrit; et que ce qué l'on a rapporté de fabuleux, a fait juger de ce qu'il y a eu de véritable.

Les Statues conservent le souvenir de ceux qu'elles représentent, et perpétuent le sujet pour lequel on les a érigées : c'est un moyen dont on s'est servi dès les premiers tems (1). *Un Père*, dit la Sagesse, *affligé de la mort précipitée de son fils, en fit faire l'image; dès-lors, il commença à adorer comme Dieu, celui qui comme homme était mort un peu auparavant, et lui établit parmi ses servi-*

(1) *Sap.* 14. 15.

teurs un culte et des sacrifices. Cette coutume s'étant autorisée avec le tems, l'erreur fut observée comme une loi ; hic error tanquàm lex custoditus est : *et les Idoles furent adorées par le commandement des Princes ;* Tyrannorum imperio celebrantur figmenta.

Quoique l'Idolâtrie soit nouvelle, comparée à la vraie Religion, qui a toujours été et qui sera toujours, on ne doute pas qu'elle n'ait été commune avant le déluge. On sait que des hommes vains et superbes, n'étant pas contens des honneurs ordinaires, en ont affecté de divins, et qu'il se sont forgé des Dieux, qu'ils ont représentés sous des images sensibles ; car quand nous voyons dans l'*Exode* (1), que Dieu avait défendu *les images taillées, et toute représentation de ce qui est dans le Ciel et sur la Terre,* c'est un signe qu'il y en avait déjà parmi les Nations voisines de la Judée, et sur-tout chez les Egyptiens, dont Dieu voulait que son Peuple se distinguât. Il ne condamnait pas les images en elles-mêmes, il défendait seulement de les adorer, *non adorabis ea, neque coles* : car autrement, Moyse n'aurait pas placé des Chérubins sur l'arche ; Salomon n'en aurait pas mis dans le Sanctuaire ; il n'aurait pas orné de diverses figures, les

(1) *Exod.* 20. 4.

vases qui étaient dans le Temple. En cela, ni l'un ni l'autre ne dérogeaient au culte réel et absolu, qui est dû à la Divinité; ils y dérogeaient d'autant moins, que les Juifs, au contraire des autres Peuples, ne la représentaient pas sensiblement, Moyse leur ayant sagement interdit les figures, de peur que la beauté des représentations ne fût un leurre pour le Peuple grossier, et ne l'engageât dans l'idolâtrie.

Les Auteurs Payens ne l'ont pas ignoré; et Tacite leur a rendu ce témoignage honorable, en voulant les décréditer, que les Egyptiens adoraient plusieurs animaux sous diverses figures; au lieu, disait il, que les Juifs n'adoraient qu'un seul Dieu en esprit, et qu'ils croyaient idolâtres ceux qui le représentent comme un homme (1) : *Ægyptii pleraque animalia, effigiesque compositas venerantur : Judæi mente solâ unumque Numen; intelligunt profanos, qui Deum imagines mortalibus materiis in species hominum effingunt.*

Il est vrai que l'art de la Sculpture n'étant pas encore connu ou perfectionné par-tout, les premières figures des faux Dieux furent d'abord grossières et informes : mais elles ne se faisaient pas moins remarquer par la singularité du spectacle. Au commencement, on les

(1) *Tacit. hist. 5. 5.*

représenta par de simples pierres (1) : *Incommutabilis nomen lapidibus et lignis imposuerunt.* Et comme la fable la plus absurde a eu quelque fondement, la Pierre érigée par Jacob à Bethel, peut bien avoir été l'origine de ces Pierres si vantées, qu'on nommait *Bœtyles*, dont on fit les plus anciennes Idoles : on les croyait animées; on leur attribuait des Oracles, et on les consacrait à certaines Divinités.

Parmi les anciens Grecs, dit Pausanias (2), des Pierres brutes tenaient lieu de Statues, et recevaient des honneurs divins. On n'adorait qu'une Pierre en Bœotie, pour Hercule; à Thespie, pour Cupidon; à Orchomène, pour les Graces; à Thèbes, pour Bacchus (3) : et Hérodien a prétendu que l'image de la Vénus de Paphos ne fut d'abord qu'une Pierre, en forme de borne ou de pyramide.

Saint Clément d'Alexandrie a remarqué que l'on versait de l'huile sur ces sortes de Pierres, et que cette coutume pouvait encore avoir pris son origine dans l'exemple de Jacob (4) : *Tulit lapidem quem supposuerat capiti suo, et erexit in titulum, fundens oleum desuper* : cela

(1) *Sap.* 15. 21.
(2) *Pausan. lib.* 7.
(3) *Herod. in Macr.*
(4) *Gen.* 28. 18.

était ordinaire dans l'Antiquité. On voit dans l'Odyssée que l'on oignait les Pierres sur lesquelles les Rois s'asseyaient pour rendre la justice : Alexandre répandit de l'huile sur le tombeau d'Achille, et mit dessus une couronne.

Il y avait encore de ces Pierres du tems d'Arnobe, et il dit, qu'avant sa conversion, il les adorait, comme si elles eussent renfermé quelque vertu divine (1) : *Si quandò conspexeram lucubratum lapidem, et ex olivi unguine sorditatum, tanquam inesset vis præsens, adulabar, astabam.*

Cette coutume, respectable dans l'onction que fit le Patriarche Jacob, a été profanée dans le Paganisme, et le Christianisme l'a de nouveau sanctifiée, par les onctions qui se font sur les Autels et sur les Eglises que l'on consacre.

L'art de la Sculpture doit être pourtant plus ancien ; car nous lisons dans l'*Exode* (2) que quand il fallut travailler à la construction du Tabernacle, Dieu suscita des ouvriers capables d'entreprendre un ouvrage si précieux ; Béséléel et Ooliab furent choisis *pour inventer et pour exécuter tout ce que l'art peut faire avec l'or et l'argent, le bronze, l'airain,*

(1) *Arn. lib.* 1.
(2) *Exod.* 31. 2.

le marbre, les pierres précieuses, et tous les bois différens.

Mais les objets grossiers de la première idolâtrie, montrent que ces beaux talens ne se sont répandus que peu-à-peu parmi les Nations; et cela prouve l'enfance du Monde. Quelquefois on a vu des Divinités, représentées par un tronc d'arbre. On tient que la première Idole de Diane d'Ephèse n'était qu'un tronc d'orme, posé par les Amazones, au lieu que Pline a soutenu que c'était une souche de vigne; tant l'ouvrage était imparfait.

Avec le tems, on façonna le bois et la pierre, et comme dit la Sagesse, l'adresse des Sculpteurs augmenta ce culte profane dans l'esprit des ignorans (1) : *Provexit ad horum culturam et hos qui ignorabant artificis eximia diligentia.* Pausanias parle d'un Mercure de bois, dans le Temple de Poliade, où l'on prétendait qu'il avait été mis par Cécrops. L'Apollon Sosien, que l'on vit depuis à Rome, avait été porté de Seleucie, par C. Sosius.

Il paraît par la Tour de Babel, que la brique servit aux premiers usages des hommes, comme plus facile à inventer; et c'est aussi, comme dit Pline, parce que le Jupiter du Capitole, dédié par Tarquin, n'était que de terre de

(1) *Sap.* 14. 18.

potier que l'on était obligé de le dorer de tems en tems.

Ce n'est pas que l'usage des métaux ne fût déjà connu, puisque Moyse tenait ce langage aux Hébreux : Vous savez, leur disait-il, de quelle manière nous avons passé au milieu des Nations, et qu'en passant, vous y avez vu des abominations et des ordures, c'est-à-dire, leurs Idoles, le bois et la pierre, l'or et l'argent qu'ils y adoraient (1) : *Vidistis abominationes et sordes, id est, Idola eorum, lignum et lapidem, argentum et aurum quæ colebant.*

La statue d'airain d'Apollon, aux environs de la ville de Coronée, dans la Bœotie près de Leuctres, passait pour si ancienne, qu'on croyait qu'elle avait été dédiée par les Argonautes ; et celle de Jupiter à Sparte, qui était aussi d'airain, passait pour être d'un Léarque de Rhegge, *Rhegium julium*, qu'on croyait disciple de Dédale. Ainsi les objets de l'idolâtrie, répandus en divers pays, en ont fait connaître le tems et les auteurs, ou par des preuves certaines, ou par la mémoire qui s'en était conservée : car la Religion, ayant toujours été la tradition la plus sacrée, elle s'est transmise plus soigneusement à la postérité, si bien,

(1) *Deut.* 29. 16.

que tout ce que l'on a fait pour le culte des Dieux, a été d'un usage certain pour l'Histoire.

Les offrandes qu'on leur a faites, tantôt par dévotion, plus souvent par vanité, y ont encore contribué : elles étaient conservées avec soin, et on les montrait aux voyageurs curieux, qui, par conséquent, s'instruisaient du tems et du sujet qui les y avaient attirées.

Cette coutume venait originairement des Hébreux. Quand Moyse eut dressé le tabernacle, après la sortie d'Egypte, les Princes d'Israël et les chefs des familles de chaque Tribu, offrirent leurs présens devant le Seigneur (1): *Obtulerunt Principes Israël et capita familiarum.... munera coràm Domino.* Les encensoirs de Coré et de sa troupe furent réduits en lames et attachés à l'autel, pour perpétuer la mémoire de leur rebellion : les armes de Goliath furent consacrées dans le tabernacle ; et l'on conserva dans le Sanctuaire la Manne, et la Verge d'Aaron, qui rendaient immortels les prodiges dont elles avaient été l'instrument.

Dans la suite il n'y eut point d'Idole à qui l'on ne fît des offrandes, par la fausse persuasion d'en tirer quelque secours. Suivant Hérodote (2), Gygès, Roi de Lydie, fut le premier

(1) *Num.* 7. 2. *Num.* 16. 39.
(2) *Her. lib.* 2. *Clio.*

qui en fit un au Temple de Delphes : plusieurs villes y entretenaient des chambres, où leurs présens étaient conservés. Comme ils étaient précieux, ils étaient quelquefois enlevés par des Princes, qui ne donnaient pas dans les opinions du peuple crédule ; mais il en restait toujours assez, et l'on savait du moins l'Histoire des ravisseurs.

Quelquefois on y consacrait tout le revenu d'une année ; et c'étoit-là chez les Grecs l'année sacrée, ἔτος ἱερὸν, dont les Romains se contentèrent d'adopter le printems, qu'ils appellèrent *Ver sacrum :* quelquefois on y dévouait des Peuples entiers. A Babylone, suivant Hérodote, le prix que les femmes débauchées retiraient de leurs prostitutions, était consacré à Venus ; et ces infamies étaient communes presque dans tout l'Orient. C'est sans doute cette damnable coutume, qui obligea Moyse de défendre que ce gain honteux fût porté dans la maison de Dieu (1) : *Non offeres mercedem prostibuli in domo Domini Dei tui.*

Des Monumens en si grand nombre et de tant d'espèces fournissaient assez de Mémoires aux Historiens ; les Inscriptions, ou à leur défaut, la seule Tradition leur en donnait une connaissance suffisante. Cicéron dit que les Anciens

(1) *Deut.* 25. 18.

ne manquaient jamais d'écrire le sujet de leurs vœux ; et l'on savait par-là ce qui avait donné occasion de les faire. La Grèce seule était un livre toujours ouvert ; et Cicéron ajoutait (1), en parlant d'Athènes, *que par-tout où l'on passait, on marchait sur des Histoires.*

Les Evénements fameux étaient représentés sur les bases des Statues, des Trépieds, des Autels, dans les Portiques, dans les Temples ; et l'on peut dire que les Anciens ont peint successivement toute l'Histoire, d'abord grossiérement, et dans la suite avec plus de délicatesse.

Une belle Statue suffisait pour rendre tout un pays célèbre, et y attirer les curieux : témoin le Cupidon que Praxitelle avait donné à une Courtisane, et qui faisait toute la gloire des Thespiens. Le roi Démétrius fut contraint de lever le siège de Rhodes, pour l'avoir attaquée par un endroit faible ; et cela parce qu'il n'avait pas voulu s'exposer à gâter le tableau du fameux cheval de Jalysus, d'autres disent de Protogènes, dont l'écume avait été un chef-d'œuvre de son dépit.

Dans l'île de Samos, les Archives du pays étaient conservées dans une chapelle de Junon ; et la ville de Milet, dans l'Ionie, parvint enfin

(1) *Cic. lib. de fin.*

à avoir un si grand nombre de Statues, que lorsqu'Alexandre s'en rendit maître, il demanda (1) *où étaient les bras de ces Grands hommes, quand ils furent soumis à la domination des Perses.*

Les anciens Grecs étaient en effet si jaloux de se faire un nom après la mort, qu'ils étaient très-soigneux de conserver l'Histoire de tout ce qui leur arrivait; et qu'il n'y avait ni homme ni femme de quelque réputation, qui n'eût sa statue dans le Céramique. Souvent même ces statues étaient faites de manière qu'elles exprimaient le caractère de la personne, et le sujet qui y avait donné occasion. Celle du musicien Eunome, natif de Locres, ville des Brutiens dans la grande Grèce, avait une cigale sur sa harpe, en mémoire de celle qui, dans le tems des jeux, avait suppléé à une corde qui s'était rompue. Plutarque dit aussi (2) que la statue de Berose avait la langue dorée, parce qu'il était le premier qui avait enseigné aux Grecs la science de l'Astronomie. C'étaient-là des Monumens trop connus pour être jamais oubliés.

Dans la suite des tems, l'Italie imita la Grèce, et s'enrichit même de ses dépouilles.

---

(1) *Plu. Apoph. cap.* 17. *Paus. lib.* 1.

(2) *Plut. de quaest. Rom.*

Mais avant que Rome triomphât de l'Asie, les statues des Dieux consacrées dans des bocages, n'étaient que de bois ou de terre durcie ; et Cicéron, dans son livre de la Divination (1), dit que la statue de Summanus, qui était sur le faîte du temple de Jupiter, n'était que de terre.

Lorsque Lucius Mummius prit et brûla la ville de Corinthe, Rome profita d'une partie des beaux Monumens, qui l'avaient rendue si célèbre. Le roi Attale offrit alors six cents mille sesterces d'un tableau de Bacchus, fait de la main d'Aristide. L. Mummius, qui ne se connaissait point en peinture, s'imagina qu'il y avait quelque vertu secrète dans ce tableau ; il refusa cette somme, et envoya le tableau à Rome, avec d'autres antiquités : et il fit remarquer son ignorance, en disant au maître du vaisseau, que *si elles se perdaient, il serait tenu d'en donner d'autres.* Pline croit que ce tableau de Bacchus fut la première peinture étrangère, qui fut consacrée aux Dieux des Romains.

La mémoire des Evénemens passés, se conservait encore par les autels. Noé en bâtit un, en sortant de l'arche (2) : *Ædificavit autem*

(1) *Tull. de Divin. lib.* 1.
(2) *Gen.* 8. 20.

Noë altare Domino. Quand Jacob fit sa paix avec Laban, il éleva un monceau de pierres, pour être un mémorial à ses descendans : monument le plus facile et le plus usité, que Josué imita dans la suite, par celles qu'il fit élever au milieu du lit du Jourdain : (1) *Quand vos enfans vous demanderont que signifient ces pierres ; répondez*, leur dit-il, *les eaux du Jourdain se sont séchées devant l'arche de l'Alliance du Seigneur, lorsqu'elle passait au travers de ce fleuve. C'est pourquoi ces pierres ont été mises en ce lieu, pour servir aux enfans d'Israël, d'un monument éternel.*

Cette coutume s'est tellement répandue chez les autres nations, qu'on ne saurait compter les autels qu'on avait dressés, et dans les villes et dans les campagnes. Quand les Israélites attaquèrent les Chananéens, les Amorrhéens et les autres Peuples dévoués à l'anathème, ils y trouvèrent l'usage public et universel, d'une ancienne idolâtrie, puisqu'il leur fut ordonné de renverser leurs autels, de briser leurs statues, d'abattre leurs bois profanes, et de brûler toutes leurs Idoles ; (2) *Aras eorum subvertite et confringite statuas, lucosque succidite et sculptilia comburite.* Et s'il en

(1) *Jos.* 4. 6.
(2) *Deut.* 7. 5.

faut croire Procope dans son Histoire des Vandales (1), ces Peuples, en quittant leur pays, laissèrent des inscriptions qui faisaient foi de leur fuite et de la valeur de Josué : *Nos fugimus à facie Josue latronis filii Nave.*

Josephe voulut, sans doute, flatter les Romains, quand il disait, (2) qu'il n'était pas permis aux Juifs de dépouiller les temples des Dieux des Nations. Il savait pourtant, que Dieu l'avait ordonné (3) ; et dans la suite, David ne feignit point d'employer l'or qu'il avait pris au Dieu des Ammonites, pour s'en faire une couronne.

Des Autels, passons aux Colonnes, qu'on peut dire avoir été les Monumens les plus durables. Parmi les Hébreux, on en mettait à tous les héritages, et il était défendu de les ôter. Elles marquaient aussi les limites des Provinces et des États : témoin la fameuse Colonne que Thésée fit ériger dans l'Isthme de Corinthe, pour distinguer l'Ionie du Péloponèse. Cyrus en mit une sur les frontières de la Phrygie et de la Lydie ; et les Perses en firent autant, pour marquer le territoire de la ville de Magnésie.

On écrivait sur des Colonnes, les Lois et

(1) *Proc. in Wandal.* 1. 2.
(2) *Jos. Ant. lib.* 4. *cap.* 8.
(3) *Par.* 20. 2.

les Coutumes des pays ; et l'on ne voit que Lycurgue, qui ne voulut pas se soumettre à cet usage, pour contraindre les Lacédémoniens à les apprendre par cœur. On y écrivait les Traités et les Alliances : et au rapport de Thucydide, c'était une pratique généralement établie dans les Plaines d'Olympe, dans l'Isthme, dans l'Attique, et par-tout ailleurs. Dans l'Ile de Crête, on voyait écrits sur des Colonnes, les Rîtes qu'observaient les Corybantes, pour célébrer les fêtes de Cybele : et Diodore de Sicile parle (1) d'une Colonne érigée en l'honneur d'Isis et d'Osiris, avec une inscription en lettres sacrées des Egyptiens. Ainsi, l'Histoire Ancienne se lisait par-tout en caractères durables. Les noms de ces restes antiques se sont conservés, et on les a toujours connus par tradition.

Quand même les Peuples n'auraient point eu de communication entr'eux par la seule curiosité, ils y auraient été forcés par le Commerce et par les Guerres : et ces deux voies d'apprendre ce qui se passait dans les Pays étrangers, auraient suppléé à l'écriture.

Du tems que Lot habitait Sodome (2), il y avait un commerce de marchandises et même d'argent, puisqu'Abraham acheta quatre cents

(1) *Diod.* 1. 2.

(2) *Gen.* 22. *Jos. de Bello. lib.* 1. 5. *cap.* 7.

sicles,

sicles, le droit d'enterrer Sara dans un champ hors de la ville d'Hébron : sur quoi l'on peut remarquer en passant, la manière de transiger de ce tems-là. Le marché se faisait en présence du peuple et des anciens ; on délivrait le prix, et l'on se mettait en possession : avant Moyse, on ne voit aucun vestige d'écriture. Josephe assure que, de son tems, le tombeau de Sara subsistait encore, avec celui de plusieurs Patriarches et de leurs femmes : c'étaient des ouvrages de marbre, et d'un travail très-recherché.

La vente de Joseph par ses frères, fait voir que le commerce était établi entre les Ismaélites et les Egyptiens : (1) *Viderunt Ismaëlitas viatores venire de Galaad, et camelos eorum portantes aromata et resinam, et stacten in Ægyptum.* Tous ces aromates étaient précieux et utiles, et recherchés des Peuples les plus éloignés. Il paraît par Jérémie, (2) que les drogues du Pays de Galaad, étaient autrefois fort estimées, et que les Egyptiens les employaient en médicamens. La résine et les gommes odoriférantes de Syrie, ont été connues des Grecs et des Latins ; et l'on était fort curieux des gouttes, qui découlent de l'arbre qui produit

(1) *Gen.* 37. 25.
(2) *Jer.* 46. 11.

la myrrhe, marquées par le mot *stacten*. Le *Ladanum* de Lybie, d'Arabie et de Chypre, est une liqueur résineuse, qu'on recueille en raclant la graine qui est sur l'arbrisseau, ou en passant le peigne sur les chevres qui s'en sont chargées, en broutant les feuilles.

Les Peuples d'Afrique, voisins des Syrtes, Golfes de la Méditerranée, étaient appellés par les Anciens *Lothophagie*, parce qu'ils se nourrissaient du *Lotus*; fruit fort doux, dont on faisait une espèce de vin miellé, que les compagnons d'Ulysse trouvèrent si fort à leur goût, qu'il fut très-difficile de les retirer de cette contrée.

Durant la famine, on allait de tous les pays en Egypte, pour y acheter des bleds; et les frères même de Joseph, furent contraints d'y aller de la terre de Chanaan.

Le commerce se fit encore par mer : l'histoire de l'Arche apprit, sans doute, à faire des vaisseaux. Les Phéniciens passent pour les premiers qui aient trafiqué sur la Méditerranée, et porté l'Histoire de leur Pays partout où ils allaient chercher de nouvelles richesses.

La Flotte de Salomon (1), jointe à celle du

(1) *Reg.* 10. 21.

Roi Hiram, faisait voile de trois ans en trois ans, et partait du Port d'Asiongaber, sur la Mer Rouge, pour aller en Ophir; d'où elle rapportait de l'or et de l'argent, des dents d'Eléphans, des Paons et des Singes. Si, du tems de Salomon, le grand commerce n'était pas encore établi à Tarse de Cilicie, il le fut sans doute, quand elle eut été conquise, et embellie par les Assyriens.

Pline dit qu'on portait des marchandises des Indes jusques sur les bords de la Mer Rouge; que de-là, on les transportait sur des Chameaux, sur le bord du Nil, et du Nil en Grèce, et sur les autres Côtes de la Méditerranée. Au Port de Corinthe, on échangeait les denrées de l'Europe, avec celles de l'Afrique et de l'Orient. Quand le luxe se fut introduit, il fallut pour le soutenir, parcourir les divers climats de la terre, et se connaître pour s'entr'aider: Pausanias dit aussi (1), que dans la seule Sicile, il y avait des Phrygiens venus de Troye, des Phéniciens venus de Lybie, et des habitans de presque toutes les Nations.

On connut encore les pays, les mœurs et la Religion des Peuples, par les guerres que les Perses firent en Grèce et en Egypte, par les conquêtes d'Alexandre, enfin, par les vic-

(1) *Paus.* l. 5. *Eliac.*

toires des Romains, qui forcèrent le Monde entier à se soumettre à leur Empire. Il n'y eut pas jusqu'aux Scythes, qui ne fussent connus par leurs irruptions; et il est parlé dans Arrien d'un fameux Scythe, nommé *Indathyrse*, qui soumit rapidement divers peuples de l'Asie.

D'ailleurs, les Philosophes voyageaient. Strabon dit, que Démocrite parcourut la plus grande partie de l'Asie; et les Prêtres Egyptiens se vantaient de trouver dans leurs registres, que tous les savans de la Grèce étaient venus s'instruire chez eux. Porphyre, dans la vie de Pythagore, dit que ce Philosophe voyagea, non-seulement en Egypte et en Arabie, mais en Judée et en Chaldée, où il apprit la meilleure partie de sa Philosophie; car on ne saurait douter que les sages du Paganisme, n'aient pris dans les livres Saints, ce qu'il y a de plus juste dans leur morale: Tertullien le soutenait hardiment aux Pontifes Romains, dans son apologétique (1): *Quis Poëtarum, quis Sophistarum, qui non de Prophetarum fonte potaverit? Indè igitur Philosophi sitim ingenii sui rigaverunt.*

Quand des voyageurs distingués avaient fait quelque séjour dans une ville, ils y laissaient

(1) *Apol. cap.* 37.

un gage de reconnaissance et d'amitié. Ce présent se conservait de père en fils, et empêchait d'oublier l'Histoire du Voyageur.

On peut donc assurer, que pendant les siècles qui ont précédé Moyse, qui mourut l'an du monde 2553, la mémoire des choses remarquables s'est conservée. Lui-même cite des mémoires, de vieux proverbes, d'anciens cantiques, des prophéties, qui s'étaient conservés successivement : et la postérité a pu se convaincre, que tout ce qu'a cité ce premier Historien du Monde, était connu de tous les hommes de son tems.

Il est nécessaire de remarquer, que quand ce grand homme écrivit le *Pentateuque*, les Hébreux étaient devenus grossiers et indociles; et que malgré les instructions qu'ils recevaient, ils avaient un grand penchant à l'idolâtrie : parce que depuis longtemps ils habitaient un pays idolâtre, où ils étaient comme abrutis par une longue servitude. Il n'est pas surprenant qu'ils eussent pris goût à la Religion dominante, puisqu'elle se trouvait conforme à leur génie, et qu'elle flattait leurs inclinations. Moyse, voyant la nécessité de les retirer de cet abîme, rappella dans leur esprit, la noblesse de leur origine, et les magnifiques promesses que le vrai Dieu avait faites à leurs pères. L'importance d'un tel ouvrage lui donna lieu de faire sortir la vérité

des ombres de l'antiquité la plus reculée, et de découvrir à ceux qui ont écrit après lui, ce qu'ils ne pouvaient apprendre que de lui seul.

(1) Ainsi, les premiers écrivains ont eu l'ancienne tradition pour guide : mais il est arrivé que les vérités primordiales s'étant oubliées ou confondues avec l'erreur, la plupart des Histoires fabuleuses ont été fondées sur les véritables Histoires rapportées par Moyse. On pourrait même prouver par des parallèles visibles, que l'antiquité profane a corrompu l'Histoire de Moyse lui-même, en attribuant une partie de ses actions à un Bacchus et à un Mercure.

Mais, soit que peu de gens de bien aient conservé la connaissance de la vérité, et persévéré dans l'amour de la vertu; soit que des peuples entiers aient été plongés dans l'ignorance du vrai Dieu, et abandonnés, comme l'on sait, à une corruption universelle; j'ose dire qu'il est prouvé par ces deux Dissertations, qu'il est resté dans chaque pays, des marques certaines de tout ce qui est arrivé, et que la mémoire s'en est conservée. Les premiers Historiens en ont profité, pour nous apprendre l'origine, la politique, la religion, les guerres de divers peuples, et pour composer les livres, dont ils nous ont enrichis.

(1) Le tems Historique ne commence qu'à la première Olympiade, qui tombe au règne d'Azarias, Roi de Juda, 200 ans après la mort de Salomon. On voit par là combien l'Histoire Sainte est plus ancienne que toutes les autres.

LA VÉRITÉ
EST L'AME ET LE FONDEMENT
DE L'HISTOIRE.

Par le P. GRIFFET (1).

C'EST la Vérité que l'on cherche, et que l'on doit trouver dans l'Histoire; elle est faite pour instruire, et le mensonge ne peut jamais être, par lui-même, un objet d'instruction; on l'admet dans les Poëmes et dans les Romans. Ceux qui composent ces sortes d'Ouvrages, ont atteint le but de leur art, quand ils ont trouvé le secret d'amuser les Lecteurs par des fictions agréables: mais un Historien est obligé de se renfermer dans les bornes de la plus exacte vérité. Ce fameux axiôme, *rien n'est plus beau que le vrai*, semble n'avoir été fait que pour lui; c'est une Loi fondamentale de l'Histoire, qu'il ne doit jamais oublier; il perd la qualité d'Historien dès

(1) Ce petit Traité du P. GRIFFET, est détaché de son excellent Ouvrage des différentes Preuves qui servent à établir la Vérité de l'Histoire.

qu'il s'en écarte : s'il le fait volontairement et habituellement, son Livre n'est plus qu'un Roman, faussement paré du titre d'Histoire.

Quand il ne lui échappe qu'un petit nombre d'erreurs, on peut les lui pardonner ; il n'en est aucun qui en soit tout-à-fait exempt : mais si son Ouvrage en est rempli, le cri de la Vérité, dont les droits sont toujours inviolables, s'élève contre lui avec tant de force, qu'on ne le traite plus avec la même indulgence. On peut partager les Ecrivains, qui ont travaillé sur l'Histoire, en quatre classes différentes.

1°. La première est celle des Auteurs contemporains, qui vivaient dans le tems même, où les faits qu'ils rapportent se sont passés. Ils sont eux-mêmes les garans de ce qu'ils avancent, et leur témoignage en est la preuve : ce sont ceux qui devraient avoir le moins de peine à découvrir la Vérité ; ils l'ont, pour ainsi dire, sous les yeux, il ne tient qu'à eux de la voir, et de la saisir. Cependant il leur arrive quelquefois, ou de la déguiser par intérêt, ou de la manquer par oubli ou par négligence : ils n'écrivent souvent que sur des bruits vagues et incertains ; ils rapportent ce qui s'est dit, plutôt que ce qui s'est fait de leur tems ; ils ne sont que les échos de cette Renommée qui publie le vrai et le faux, avec le même éclat et la même confiance.

2°. La seconde est celle des Historiens moder-

nes, qui n'écrivent que sur le témoignage des Contemporains : ce sont ceux qui ont le plus de peine à connaître la Vérité. Le témoignage de ces Contemporains n'est pas toujours fidelle, il est rarement uniforme, et l'un dit précisément le contraire de l'autre. Il faut donc que l'Historien moderne ait toujours le flambeau de la Critique à la main, pour apprécier la valeur de ces témoignages, pour les rejeter quand ils sont faux, ou pour tâcher de les concilier lorsqu'ils paraissent contradictoires.

Il se trouve, pour ainsi dire, dans le même embarras qu'un Juge chargé de faire le rapport d'une affaire qui roule sur divers faits contestés de part et d'autre qu'il faut vérifier. Il écoute les témoins, il les confronte, il examine toutes les pièces de conviction, et ce n'est qu'après un travail assidu et opiniâtre, qu'il parvient à découvrir la Vérité. Le travail d'un Historien de cette seconde classe est encore plus pénible ; car, quel Procès a jamais roulé sur un aussi grand nombre de faits à vérifier, que ceux qui entrent dans l'Histoire d'un grand Royaume, ou même dans l'Histoire particulière et détachée d'un seul Règne ?

3°. La troisième est celle des Abréviateurs, qui composent des *Fastes* ou des *Abrégés chronologiques*, que l'on nommait autrefois des *Chroniques*. Ceux-là puisent également dans les

Auteurs contemporains et dans les Historiens modernes ; ils ne font qu'indiquer les principaux Evénemens, ils n'entreprennent pas de les exposer.

Les *Fastes* n'entrent dans aucun détail ; ils ne rapportent que la substance de chaque Evénement, tel qu'une bataille gagnée ou perdue ; la prise d'une grande Ville, etc., sans rien dire de plus. Ceux qui n'écrivent que des *Fastes*, ont moins de peine que les autres à saisir la Vérité : cependant il leur arrive quelquefois de se tromper. On a imprimé des *Fastes* du Règne de *Louis XIV*, que l'on dit avoir été corrigés de sa main. On n'a pas laissé d'y remarquer quelques fautes, qui auront échappé à l'attention ou à la mémoire de ce Prince, s'il est vrai qu'il ait pris la peine, comme on le dit, de revoir lui-même cet Ouvrage.

Les Abrégés chronologiques, dont le Président *Hénault* a donné au Public un excellent modèle, sont plus étendus que les simples *Fastes ;* ils entrent dans quelques détails sur les principaux Evénemens de l'Histoire : on y mêle de courtes réflexions sur la conduite des Princes, des Ministres et des Généraux d'armée ; on y ajoute des portraits qui font connaître leurs caractères. L'Histoire de *Velléius-Paterculus* n'est, à proprement parler, qu'un Abrégé chronologique, embelli par divers traits ingénieux.

Celle de *Florus* n'est pareillement qu'un Abrégé moins *chronologique* que celui de *Velléius*, parce que les époques et les dates des faits qu'il rapporte n'y sont point marquées. Le style de *Laurent Echard* est moins brillant que celui de ces deux Abréviateurs; mais il entre dans un plus grand détail, et son Livre est un des meilleurs qui ait été fait, dans ces derniers tems, sur l'Histoire Romaine. *Cicéron* nous apprend, dans une de ses lettres à *Atticus*, que *Brutus*, qui fut un des meurtriers de *Jules-César*, avait composé un Abrégé chronologique de l'Histoire Romaine. Parmi les Histoires, que l'on nommait autrefois des Chroniques, les unes avaient la même brièveté que les *Fastes*; et les autres plus étendues, contenaient à-peu-près les mêmes détails que les *Abrégés chronologiques :* celui de *Brutus* était un morceau précieux, que nous avons perdu. Le Livre du Père *Petau*, qui a pour titre, *Rationarium temporum*, est un abrégé chronologique de l'Histoire Universelle de toutes les Nations et de tous les siècles; comme il remonte jusqu'aux tems obscurs de la plus haute antiquité, sa Chronologie n'a pas été admise par tous les Savans. *Usserius* et le Chevalier *Marsham* en ont proposé d'autres, et ils ont eu des Partisans. Cette diversité d'opinions, entre des Savans du premier ordre, peut rendre la Chronologie du Père *Petau* douteuse,

à l'égard de l'Histoire Ancienne, sans que l'on soit obligé d'en conclure qu'elle est fautive; tant il est difficile de rien assurer avec une entière certitude sur des tems si éloignés.

On ne peut disconvenir que les Abrégés chronologiques ne soient très-utiles, pour donner une teinture de l'Histoire à ceux qui n'en ont aucune connaissance, ou pour rappeler le souvenir et les époques des principaux Evénemens à ceux qui les connaissent. Mais pour savoir à fond la Vérité de l'Histoire, il faut la lire dans des Auteurs qui l'exposent avec plus d'étendue, et qui entrent dans un plus grand détail.

4°. La quatrième classe des Ecrivains qui ont travaillé sur l'Histoire, est celle de ces Savans Compilateurs, qui ont donné au Public des Recueils immenses de pièces authentiques et originales, échappées à l'injure des tems, qui sont propres à fixer la véritable époque, et à nous découvrir les causes ou les circonstances d'un très-grand nombre de faits. Ces sortes de Recueils ne contiennent rien qui puisse faire illusion au public, à moins que l'on n'y donne pour vraies, des Pièces fausses et supposées, ou des Pièces altérées par la négligence, ou par l'infidélité des Copistes. Mais quand elles n'ont aucun de ces défauts, on doit les regarder comme les preuves les plus sûres et les plus incontestables de la Vérité de l'Histoire : telles sont, par

exemple, les Traités de Paix, les Dépêches des Ambassadeurs, les Lettres des Souverains et des Ministres, les Testamens, les Contrats de Mariage, les Registres des Tribunaux et des Communautés, les Actes des Conciles, les Bulles des Papes, les Ordonnances des Rois, les Relations primitives et originales des Généraux d'Armée, quand ils ne cherchent, ni à excuser leurs fautes, ni à enfler leurs avantages: ce sont-là les sources les plus pures, et les monumens les plus certains des Vérités Historiques. C'est par cette raison que le grand *Colbert,* celui de tous les Ministres, qui a eu les vues les plus saines et les plus étendues sur le progrès des Arts et des Sciences, voulut que l'on formât un Recueil de toutes les Pièces authentiques relatives à l'Histoire de France, qui se trouvaient au trésor des Chartes, dans les Archives des Chapitres et des anciens Monastères, et dans les Manuscrits des plus riches Bibliothèques. Cette vaste collection fut même commencée par ses ordres; mais elle ne fut pas continuée après sa mort. Il avait fait imprimer au Louvre les Histoires de *Charles VI* et de *Charles VII*, enrichies des Notes et des Recherches de M. *Godefroy*, toutes remplies de Pièces originales et de Monumens authentiques, propres à donner des éclaircissemens très-utiles sur les événemens de ces deux règnes.

Le goût de la vraie science de l'Histoire, que ce grand Ministre avait inspiré aux Ecrivains de son tems se soutint encore après lui : il s'est conservé pendant tout le dernier siècle, et il n'est pas encore tout-à-fait perdu.

Les Ecrivains laborieux et infatigables, qui travaillent à ces sortes de Recueils, n'ont besoin que de patience pour lire les différentes Pièces qu'ils donnent au Public, et d'une sorte de sagacité pour en faire le discernement; ils ne sont pas Historiens, mais ils fournissent des éclaircissemens nécessaires à ceux qui veulent travailler sur l'Histoire; ils ne sont pas Architectes, mais ils vont chercher, dans les mines et dans les carrières, les matériaux nécessaires à la construction de l'édifice; et ils laissent à d'autres le soin de les arranger et de les polir.

Leibnitz, en Allemagne; *Muratori* en Italie; *Rymer*, en Angleterre; *Dupuy*, *Duchesne*, *Godefroy*, *Ducange*, *Mabillon*, *Martene*, *Ruinart*, *Baluze* et beaucoup d'autres Savans, en France, ont enrichi la littérature d'un très-grand nombre de Pièces authentiques et originales, dont les Historiens peuvent tirer de grands avantages pour connaître la Vérité; *Mabillon* a même donné des règles pour discerner les Pièces authentiques et véritables de celles qui ne le sont pas : on prétend que ces règles ne sont pas toujours sûres, et on lui a contesté l'au-

thenticité de quelques-unes des Pièces qu'il a produites, comme des Titres émanés de la Chancellerie de nos Rois de la première Race, dans les tems les plus obscurs et les plus ténébreux de l'Histoire de France. Ainsi, l'on ne doit pas être surpris que l'on ait élevé, sur quelques-uns de ces Titres, des nuages qui ne sont pas encore entièrement dissipés : mais comme, à parler en général, la plupart de ces difficultés n'iraient à rien moins qu'à répandre sur tous les anciens Monumens un Pyrrhonisme universel, la critique des règles établies par le Père *Mabillon* pour le discernement de ces Titres, n'a pas été accueillie favorablement du Public. Si ce Pyrrhonisme était une fois admis, il n'y aurait plus rien de certain dans l'Histoire; ce serait en vain que les uns prendraient la peine de l'écrire, et les autres de l'étudier.

L'on doit donc s'en tenir à ce que les Savans, qui ont examiné ces monumens avec plus de soin et moins de prévention, regardent comme vrai et authentique. Leurs suffrages réunis et perpétués d'une année à l'autre, pendant un long espace de tems, produisent une certitude Historique, à laquelle on doit s'arrêter; quiconque veut aller au-delà, ne peut manquer de s'égarer.

Un Historien moderne a donc deux moyens pour connaître la Vérité : 1º. le témoignage des

Auteurs contemporains; 2°. celui des Pièces authentiques et originales. Il a été un temps où l'on aimait à lire des Livres, qui n'étaient qu'un assemblage monstrueux de faits véritables et d'aventures imaginaires; on les intitulait: *Nouvelles historiques*: la Vérité n'en était pas tout-à-fait bannie, mais elle y était toujours corrompue par le mensonge.

C'est ainsi que l'Abbé de *St.-Réal* a décrit la mort funeste de l'Infant Don *Carlos*, fils de *Philippe II*, Roi d'Espagne: ouvrage trompeur, et d'autant plus séduisant, que la vraisemblance y est parfaitement gardée, et que les Personnages y sont peints d'après nature. Ce petit Livre eut un très-grand succès, et on le lit encore avec plaisir; il n'y a que la Vérité qui y manque.

M. De *Thou* raconte, dans son Histoire, que l'Architecte Français qui avait bâti l'Escurial, lui avait dit, qu'il était encore à Madrid lorsque Don *Carlos* fut arrêté, et que le jour qui précéda cet événement, le Roi d'Espagne lui avait ordonné de lever la serrure qui était à la porte de la chambre de l'Infant, et d'arrêter un ressort placé dans cette serrure, pour empêcher que l'on ne pût l'ouvrir par dehors; sans doute afin que l'on pût entrer dans cette chambre, quand ce jeune Prince serait endormi, sans être obligé d'enfoncer la porte. Cet Architecte ajouta qu'il

qu'il avait exécuté les ordres du Roi, pendant que l'Infant était hors de son appartement, et que la serrure avait été remise, sans qu'il pût s'appercevoir qu'on y avait touché.

C'est peut-être la seule circonstance du malheur de Don *Carlos* dont on ait quelque certitude; et c'est la seule qui soit omise dans le Livre de M. l'Abbé de *St.-Réal,* où l'on en voit tant d'autres, qui sont uniquement de son invention, ou qui ne sont appuyées que sur des bruits populaires.

L'Histoire de la Conjuration des Espagnols contre la République de Venise, autre chef-d'œuvre de l'Abbé de *St.-Réal,* est écrite avec plus de vérité. Cette Conjuration est un fait constant et prouvé par des Monumens authentiques: mais M. l'Abbé de *St.-Réal*, y ajoute diverses circonstances, dont il aurait eu bien de la peine à donner de bonnes preuves: toutes ces circonstances sont également vraisemblables; mais la question est de savoir si elles sont toutes également vraies, et si l'Auteur ne s'est pas écarté, en quelques endroits, de la Règle, qui exclut de l'Histoire toute espèce de fiction, et qui défend d'y donner pour vrai ce qui n'est que vraisemblable.

Ce mauvais goût est passé: les *Nouvelles Historiques* ne sont plus à la mode; elles substituaient à cette Vérité, qui est l'ame et le

fondement de l'Histoire, des faussetés manifestes et des suppositions imaginaires, qui ne peuvent jamais être l'objet d'aucune science proprement dite; puisque le savoir consiste essentiellement dans la connaissance du vrai, et que l'ignorance elle-même serait encore préférable à toutes les illusions du mensonge et de l'erreur.

Ce serait donc dénaturer, en quelque sorte, la science de l'Histoire, que d'y admettre la moindre fausseté : tout ce qui n'est pas exactement vrai, lui est étranger; c'est la Vérité seule qui constitue son essence.

On ne lit presque plus aujourd'hui les Histoires de *Maimbourg* et de *Varillas*, parce que ces deux Historiens s'écartent perpétuellement de ce principe.

Le premier écrit avec feu, il entraîne l'esprit du Lecteur par une véhémence rapide. Madame *de Sévigné* s'amusait à le lire, en blâmant ses portraits de fantaisie, ses allusions malignes, et la longueur démesurée de ses périodes. Il avait lu les Auteurs contemporains, et il ne faut pas croire qu'il ne débite par-tout que des mensonges; mais les faits les plus certains et les mieux prouvés prennent, sous sa plume, une teinture romanesque. Cet Auteur paraît toujours saisi d'une espèce d'enthousiasme, les termes emphatiques d'*admirables*,

d'*effroyables*, d'*épouvantables*, lui sont familiers : on peut encore le lire pour s'amuser, mais on ne le lira jamais pour s'instruire.

Varillas, qui est encore plus décrié que lui, ment avec plus de sang-froid. Il osait citer des Manuscrits et des Pièces originales qui n'avaient jamais existé ; il imaginait des aventures tragiques, dont personne n'avait jamais entendu parler : entr'autres, celle de la Comtesse *de Château-Briant*, dont la fausseté a été démontrée par des monumens authentiques. Il suffit de lire les Remarques de M. *Godefroy* sur l'Histoire de *Louis XI*, écrite par *Varillas*, pour être convaincu que cet Historien a porté l'erreur et le mensonge jusqu'à l'effronterie, par les absurdités et les méprises grossières dont elle est remplie. Il avance hardiment que *Jean*, Duc de Bourgogne, fit mourir la Duchesse sa femme, qui lui a survécu, et cent autres bévues de la même espèce.

Ses Histoires ne laissèrent pas d'être en vogue pendant plusieurs années ; on n'en avait pas de meilleures : sa narration est liée, suivie et intéressante, quoique son style soit froid et un peu languissant. Mais lorsqu'on eut examiné ses Ouvrages avec des yeux critiques, leur réputation s'évanouit, on cessa de les lire, et l'on se repentit de les avoir admirés.

On n'accusera pas M. l'Abbé *de Vertot* d'a-

voir donné dans de pareils excès ; mais le respect que l'on doit à la vérité, ne nous permet pas de dissimuler qu'il n'est pas toujours exactement vrai dans toutes les circonstances qu'il rapporte de la *Conjuration de Portugal*, dont il a fait l'Histoire. Cet ouvrage, qui se fait lire avec tant de plaisir, fut le premier essai de ce célèbre Historien ; et cet essai fut regardé ; avec raison, comme un chef-d'œuvre, pour la beauté du style et pour les agrémens de la narration. Il serait à desirer qu'il le fût également pour l'exactitude et la vérité des faits : mais il rapporte plusieurs circonstances qu'il a imaginées, ou qu'il n'a pas puisées dans les meilleures sources. C'est ce que *le Vassor* a montré jusqu'à l'évidence dans son Histoire de *Louis XIII*, où il oppose au récit de l'Abbé *de Vertot*, celui de l'Archevêque de Brague, qui était alors à Lisbonne, témoin oculaire de tout ce qui se passait, qui fut chargé de l'administration du Royaume, après que la Conjuration eut éclaté, en attendant que le Duc de *Bragance*, qui vivait retiré dans ses Terres, vînt prendre possession du Trône, et qui, par conséquent, devait être mieux instruit que personne de toutes les circonstances de cette grande Révolution.

Il faut dire nécessairement, ou que l'Abbé *de Vertot* n'avait pas lu la Relation Portugaise

de ce Prélat, ou qu'il a préféré à son témoignage celui de quelques Ecrivains beaucoup moins dignes d'être consultés. Il est vrai qu'une imagination aussi vive et aussi brillante que celle de l'Abbé *de Vertot*, devait avoir bien de la peine à s'assujettir à l'examen pénible et détaillé d'une critique exacte et scrupuleuse.

M. *Mallet*, dans son Histoire de Danemarck, a démontré par des preuves sans replique, que cet Historien n'est pas plus exact dans son Histoire des Révolutions de Suède, que dans celle des Révolutions de Portugal.

DISCOURS

SUR

L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Par M. DE TRESSÉOL (1).

RETRACER la vie des Empires dans leurs différens âges; développer les ressorts des Révolutions, en en suivant la chaîne; distinguer dans les Evénemens, l'ouvrage de la Politique, de l'ouvrage du Hasard, ou de la cause cachée que l'on appelle Hasard; déterminer l'influence et des Lois et des Mœurs, et de tout ce qui concourt à élever ou à détruire; faire sortir des faits l'instruction, cette instruction, qui, en éclairant l'esprit, s'empare de l'ame, et lui rend propre l'expérience des siècles; apprendre aux Rois à régner, aux Citoyens à gouverner leur petit Empire, je veux dire leur famille

(1) Ce Discours de M. DE TRESSÉOL, Professeur d'Histoire à l'Ecole Royale Militaire, a été imprimé à Paris, en 1776, format in-8°.

et leur héritage, à tous les hommes à vivre : tel est l'objet de l'Histoire, tels sont ses avantages. Elle est le témoin des tems, le dépositaire des actions et des pensées, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, l'institutrice des mœurs; c'est ainsi que l'Orateur-Philosophe faisait l'éloge de l'Histoire (1), en retraçant simplement ce qu'elle est, persuadé que l'ignorance est le fléau le plus terrible des Peuples, et que la science a une liaison intime avec la vertu. L'Histoire est de toutes les connaissances humaines la plus agréable à acquérir, et la plus utile à cultiver, *utile dulci*. Elle tient l'homme, si je puis ainsi parler, par le plaisir et l'intérêt. C'est sous ces deux rapports que je vais la considérer.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous desirons naturellement de savoir. Ce desir augmente avec les lumières que nous acquérons. Les bornes de la Science semblent reculer devant nous, lorsque nous sommes plus près d'y atteindre ; et c'est l'œuvre d'un Dieu que de marquer jusqu'où notre intelligence est

(1) *Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis.* Cic. lib. 2. de Orat.

capable d'apprendre la vérité. Nous avons tous éprouvé, combien l'esprit est curieux de bonne heure, inquiet, impatient de sortir de l'enfance, c'est-à-dire, de l'inexpérience et de l'ignorance. Avant que la raison l'éclaire, il cherche l'instruction par instinct; et si, parmi les dons qu'il a reçus du Ciel, on comptait l'art de prévenir ses dégoûts et de bien ménager ses forces, comme il marcherait à grands pas dans la vaste carrière de la Science ! Soit par la prodigieuse variété des objets qu'elle embrasse, soit par le charme qui lui est attaché, l'étude de l'Histoire est la plus propre à satisfaire notre curiosité, et à nourrir cette flamme active qui s'élance jusques dans l'infini, par l'immensité des objets qu'elle présente. J'en distingue trois sortes, sur lesquelles l'esprit ne peut s'empêcher de fixer son attention; la naissance, l'accroissement et la chûte des Empires; les Lois, les Gouvernemens et les Mœurs des Nations; l'origine, les progrès, et la décadence des Sciences et des Arts.

Jetons un coup-d'œil sur les grands tableaux que l'Histoire nous trace des Révolutions des Empires.

J'ouvre d'abord les Fastes sacrés du plus ancien des Peuples, et j'assiste à la création de l'Univers. Dieu parle : à sa voix le Monde quitte le néant, et l'homme sort avec étonnement de

la poussière. Dans une seule famille, dans un seul homme, je vois la multitude presqu'infinie de générations qui doivent couvrir la surface de la Terre. Déjà elles se sont multipliées comme les grains de sable de la Mer; mais ingrates et coupables envers leur Créateur, la vengeance céleste ensevelit sous un déluge d'eau le Criminel et le Crime. Le genre humain renaît, les familles se séparent, les différens Climats sont surpris de leurs nouveaux Habitans. Dieu se choisit un Peuple, et le gouverne en Dieu. Au moindre signe de sa volonté, la Nature se tait, et suspend son cours pour suivre celui des Miracles. Le Soleil arrête sa marche, les Mers sont divisées, les Fleuves enchaînés, les Armées détruites par la main d'un homme qui parle au nom du Tout-Puisant. C'est ainsi que Dieu fait connaître à l'Univers la protection qu'il accorde aux Hébreux. Ce Peuple est admirable, puissant, victorieux, lorsque son Maître le récompense de sa fidélité; il est vil, faible, esclave, il rampe dans la bassesse et l'ignominie, lorsqu'il s'abandonne à ses honteux déréglemens. Enfin il a comblé la mesure de ses crimes: il est dissipé; un Dieu est descendu sur la Terre; et sur les débris du Temple de ce Peuple, il a jeté les fondemens inébranlables d'une Religion nouvelle, contre laquelle se brisent les efforts réunis des Tyrans.

Ce Dieu-Homme, dont la vie est un enchaînement de merveilles, est accusé, calomnié, condamné à la mort des scélérats; il expire en Dieu, ses disciples meurent dans les tourmens les plus rigoureux, et l'Univers croit en lui.

Tandis que Dieu imprime visiblement son sceau sur cet ouvrage éternel, il dirige d'une manière plus cachée les événemens du reste du Monde. Sous la conduite de sa Providence, je vois les Empires se succéder les uns aux autres comme les générations. Semblables aux individus de l'espèce humaine, les Peuples passent par une sorte d'enfance, s'élevent et tombent. Le fier Empire de Babylone est renversé par la fortune de Cyrus. Les Perses, presqu'inconnus avant ce Conquérant, deviennent la première puissance de l'Univers. Un petit Prince de la Grèce, un jeune Guerrier les subjugue. Tous les Peuples semblent jetés sur la terre, comme des Armées ennemies pour s'entre-détruire. Successivement vainqueurs et vaincus, opprimés et oppresseurs, ils me présentent partout l'image de l'instabilité humaine. Par-tout la décadence des mœurs annonce et entraîne celle des Empires. Si je me transporte de l'Orient à l'Occident, je vois dans un coin de l'Europe (qu'on me passe la métaphore) un arbrisseau qui se soutient à peine, s'affermir, s'élever in-

sensiblement, tout-à-coup étendre ses branches dans les climats lointains, porter sa tête jusqu'aux Cieux, et couvrir enfin tout le Monde connu de son ombre : on comprend que je parle de l'Empire Romain. Lorsque ce Peuple si étonnant par l'éclat de ses vertus et de ses vices, par l'étendue de ses lumières, par le succès de ses armes, par la profondeur de sa politique, se glorifiait d'avoir enchaîné plusieurs Rois, et donné des lois à presque toute la Terre, une Nation immense existait inconnue ; elle croyait occuper seule la plus grande partie du Monde : Nation éclairée et polie de tous les tems, invariable dans ses lois, dans ses coutumes et ses mœurs ; Nation qui, plusieurs fois conquise, a toujours soumis ses Conquérans à ses lois, à ses coutumes, à ses mœurs : c'est ce qu'on admire dans les Chinois. Si je tourne mes pas vers les Régions glacées du Nord, j'en vois sortir des nuées de Barbares qui se jetent sur l'Europe, engloutissent l'Empire Romain, et préparent un nouvel ordre de choses. Si je descendais d'âge en âge dans l'Histoire Moderne, je trouverais un célèbre Imposteur qui part de l'Arabie, servi par le fanatisme et l'épée, et subjugue des contrées immenses ; je verrais sortir de l'Océan un Monde nouveau ; je verrais l'Europe donner

au Monde des Lois sans en avoir elle-même, tout convoiter, tout envahir, tout désoler, se déchirer sans cesse avec les forces de toutes les parties de l'Univers, se bercer dans de vaines idées d'équilibre et de contre-forces, nourrir l'absurde système que la faiblesse d'un Peuple fait la force de l'autre, augmenter son luxe, accroître ses besoins, et détruire, par l'abus de l'impôt, ce que le glaive et les mauvaises Lois avaient épargné.

Les Lois, les Gouvernemens et les Mœurs des Nations ornent aussi les fastes de l'Histoire de tableaux curieux. La Nature fut le législateur de tous les Peuples, ou plutôt Dieu grava dans le cœur des hommes des Lois saintes et invariables. Les premières familles obéirent à ces Lois secondées par l'autorité paternelle, par l'empire de la vertu, par les instructions de la vieillesse respectée. Mais le crime rompit tout frein; alors les Lois civiles vinrent à l'appui de la Loi naturelle. Chacun déposa une partie de ses droits et de ses forces dans les mains d'un Juge et d'un vengeur communs. Dans les différens climats, se formèrent divers Gouvernemens. La Monarchie et bientôt le Despotisme gouvernent l'Orient; l'Occident est soumis au Gouvernement républicain. Chaque Peuple a son Législateur; chaque Législateur forme son

code, suivant l'esprit, les mœurs, le climat du pays qu'il réforme; chaque Peuple a, si j'ose ainsi parler, sa physionomie propre.

L'Egypte, paisible et industrieuse, se signale par la sagesse et les arts. La Perse, dans son premier âge, ne s'occupe qu'à créer des hommes indomptables. La liberté, les arts, l'industrie de la Grèce en imposent à l'Univers. La pauvre Lacédémone intimide la Grèce par ses vertus, et par ses Lois aussi absurdes qu'atroces. L'avare et ambitieuse Carthage n'est pas contente de lever un tribut sur tous les peuples par le commerce, elle tente de les y assujettir par la force. L'esprit effréné des conquêtes emporte, contre toutes les Nations, Rome, qui, comme la flamme, s'éteint après avoir tout consumé. Les barbares habitans du Nord n'ont d'autre Dieu que leur épée. La religion de ces différens Peuples prend une forte teinture de leurs caractères. Les Dieux sont tous armés à Lacédémone, jusqu'à Vénus; ils étaient tous chargés de fleurs à Sybaris. Les Nations dures et cruelles aiment les sacrifices sanglans, rares chez les peuples doux et sensibles. Presque par-tout on voit la superstition à la suite de la religion, l'erreur à côté de la vérité, le bien avec le mal; par-tout le tems corrompt et épure, renverse et édifie, éclaire et obscurcit tour-à-tour. Les hommes sont par-tout les mêmes, et par-tout différens. C'est toujours

le même fond de passions (1), mais toujours modifiées par les circonstances. Quelle riche moisson de connaissances ne recueille-t-on pas, en suivant les tems et les lieux où la scène change continuellement au gré de la curiosité ?

A s'attacher dans les annales des Peuples à l'Histoire de l'esprit humain, je veux dire, aux vicissitudes de l'ignorance et de la philosophie, au flux et au reflux de la barbarie et des arts, quels spectacles singuliers s'offrent à nos regards! Je ne m'arrête point sur ces longues nuits dont l'ignorance a, pendant des siècles et par intervalles, couvert la surface de la terre, quoiqu'elles fournissent matière à des discussions profondes pour celui qui considère les événemens, tout-à-la-fois comme les effets et les causes qui influent dans les mouvemens du corps politique : les siècles de lumières nous présentent des objets plus agréables et plus intéressans. Voyez l'Egypte, le berceau des Arts ; comme de superbes Monumens nous attestent encore, malgré l'empire du tems, le génie de cette Nation ! L'imagination se les représente à peine : ils nous retracent en quelque sorte le degré de gloire, auquel les connaissances et les vertus élevèrent cette contrée. Comme le Nil dans ses débordemens, elle porta au loin la fécondité de la science parmi les peu-

(1) *Magis alii homines, quàm alii mores.* Tacit.

ples incultes et barbares. La sagesse et les arts de la Grèce ne furent que des canaux dérivés de cette source par les Législateurs et les Philosophes de la Nation, la plus heureusement organisée qui fut jamais : on eût dit au siècle de Philippe et d'Alexandre, qu'un nouvel astre s'était levé sur la seconde Patrie des Arts et des Sciences. La philosophie, que Socrate avait fait descendre du Ciel, rappelait à la vertu par la bouche des Platon et des Aristote. Eschyne et Démosthène lançaient les foudres de l'éloquence. Euripide et Sophocle réchauffaient dans les cœurs l'amour de la liberté. Aristophane et Ménandre exerçaient la censure des mœurs. Le ciseau dans la main des Phydias donnait la vie au marbre ; le pinceau dans celle des Apelle reproduisait les graces et les richesses de la belle nature. Thucydide et Xénophon consacraient dans les fastes immortels de l'Histoire la gloire de leur Patrie. Rome dompte la Grèce, la Grèce instruit Rome, et les sciences et les arts sont transplantés dans un autre climat. Ils s'enfuient de Constantinople dans le quinzième siècle à l'approche de la barbarie, pour se réfugier en Italie dans le sein des Médicis. La généreuse protection de Louis XIV, les appelle en France, et les communique à toute l'Europe. Quels siècles ! je ne me livrerai pas aux réflexions qu'ils

font naître sur le pouvoir qu'un Prince a, pour ainsi dire, de créer les talens, sur la gloire que les Auguste retirent des bienfaits prodigués aux sciences, sur la propriété qu'a le feu du génie d'élever un Peuple au-dessus des autres Peuples, de vivifier le germe des vertus et des grandes qualités, sur cette espèce de confraternité, qui rend les arts et les hommes qui s'y distinguent, presque toujours contemporains; enfin, sur la fatalité qui ne permet pas aux talens de se fixer à une certaine perfection, lorsqu'ils y sont parvenus, et les repousse par degrés jusques dans leur première barbarie.

Faut-il être surpris après cela qu'un charme singulier soit attaché à la lecture de l'Histoire? Cette variété de matières curieuses et intéressantes doit naturellement attirer notre esprit et seconder le vœu de la Nature. Que sera-ce si à cet attrait se joignent le plaisir de vivre en quelque sorte dans tous les tems et dans tous les lieux; l'intérêt que le cœur prend, sans s'en appercevoir, aux événemens et aux personnages que nous voyons sur la scène; la surprise de retrouver dans l'Histoire Ancienne, ses contemporains, ses amis, ses ennemis, soi-même; l'instruction facile que nous trouvons en nous récréant, et tant d'autres causes semblables. Sans doute sur tous ces intérêts réunis, on a dit que l'Histoire

l'Histoire plaisait infailliblement de quelque manière qu'elle fût écrite (1).

Nous cherchons à exister autant qu'il est possible. Nous voudrions nous multiplier pour être en plusieurs lieux et nous reproduire pour vivre dans tous les tems. L'Histoire, en nous transportant dans tous les âges, dans tous les Pays, nous fait, en quelque sorte, vivre hors de notre Patrie et de notre siècle. Lorsqu'on s'instruit des mœurs d'un Peuple, lorsqu'on l'a vu agir dans l'Histoire, lorsqu'on l'a suivi dans sa marche, il n'est plus étranger pour nous; nous devenons les compatriotes de l'Indien et du Chinois : leur physionomie et leur pays nous sont familiers; nous les jugeons suivant leurs lois et leurs connaissances, parce que nous vivons en quelque manière avec eux, et que nous nous mettons à leur place. Je puis l'assurer, le Monde devient la Patrie (2) de celui qui, par l'étude de l'Histoire, le connaît comme sa Terre natale. Un

(1) *Historia quoquo modo scripta delectat.* Plin. lib. 5. epist. 8.

Cette idée néanmoins n'est pas bien juste. Nous avons plusieurs Historiens dont on ne peut pas soutenir la lecture, malgré leur fidélité, leur véracité, à cause de la bassesse de leurs expressions, de l'inexactitude de leurs tournures, de la pesanteur de leur style, etc.

(2) *Non sum huic angulo natus. Patria mea totus hic est mundus.* Sen. Epist. 28.

Habitant de la campagne, qui n'est pas sorti de son Hameau, ne connaît d'autre Patrie que ce Hameau; le reste du Royaume qu'il n'habite point, lui est, à certains égards, aussi étranger que le Peuple le plus éloigné. Le Voyageur, qui voit et prend successivement les mœurs des différentes Nations, parvient insensiblement à se regarder comme s'il était né parmi elles. Tel est l'effet que doit naturellement produire l'Histoire. Ce que je dis des lieux, je le dis aussi des tems; l'illusion est la même. Lorsque l'Histoire d'Athènes nous est bien présente à l'esprit, nous croyons être avec les Alcibiade, les Aristide, les Miltiade, les Cimon.

La preuve de cette illusion est dans l'intérêt que nous prenons aux événemens, dont nous lisons le récit, et aux personnages dont on nous présente les actions. Qui est-ce qui ne s'attendrit pas sur les cendres de Léonidas et des trois cents Spartiates morts généreusement aux Thermopyles pour le salut de la Grèce? Qui ne lève pas la main pour écarter les traits lancés sur Horace, lorsqu'il défend le Pont Sublicien contre toute une armée? Qui est-ce qui n'est point entraîné à la suite de Confucius par la force de ses leçons et de ses vertus? Qui ne tremble pas pour la liberté de Rome poursuivie par les Tarquins? Qui ne soupire pas après la délivrance de Syracuse persécutée par les Denys? Qui n'a pas

pleuré sur les ruines de Carthage? Qui ne gémit point sur le sort de tous ces Héros (1) qui sauvèrent à Pavie le père des Lettres?

Nous avons éprouvé tous ces mouvemens, et de quelle agréable surprise n'avons nous pas été frappés, lorsque les événemens anciens nous ont retracé ce que nous voyons sous nos yeux, lorsque la rivalité de Rome et de Carthage nous a ramenés à celle de deux Nations modernes. Nous avons souvent retrouvé notre siècle dans les siècles écoulés, notre Nation dans les Nations étrangères, nos Contemporains et nous-mêmes dans les portraits de l'Histoire. Quelles instructions n'avons-nous pas retirées des exemples des autres, des leçons données à nos pareils, de leurs succès et de leurs fautes, en un mot, de l'expérience de tous les siècles et de tous les lieux? C'est dans l'Histoire que s'élèveront, à l'école de César, de Condé, de Turenne, les Généraux d'Armée. C'est-là que, sur le modèle de Sully (je n'ose en nommer d'autres), se formeront les Ministres. Les Duguesclin, les Montmorency y donneront des leçons aux Héros. Les l'Hôpital, les De Thou, les Lamoignon, les D'Agues-

(1) Thomas de Foix, Louis second de la Trimouille, etc. Guichardin, qui ne prodigue pas les éloges lorsqu'il parle des Français, appelle ce dernier le premier Capitaine du Monde.

seau y instruiront les Magistrats. C'est enfin dans l'Histoire que se développera le génie des grands hommes dans tous les genres. Et il ne s'agit pas, pour en retirer quelques fruits, de s'enfoncer dans les recherches de l'érudition, de découvrir les circonstances ignorées d'un fait indifférent, d'accorder les Historiens entr'eux, de parcourir le labyrinthe de la Chronologie pour découvrir une date. Prenez les événemens et les hommes, tels que les bons Historiens vous les peignent, sans avoir égard à des différences légères qui les divisent. Malgré leurs erreurs et leurs oppositions, ils vous en diront toujours assez pour vous instruire d'une manière facile, sans vous rebuter par les épines qui environnent les autres connaissances. Cette étude, en vous éclairant, vous rendra meilleur; c'est ce que je vais développer.

SECONDE PARTIE.

L'Homme se forme à la vertu, lorsqu'en s'instruisant sur ses devoirs, vous lui en inspirez le goût; lorsqu'en les lui faisant chérir, vous lui présentez en même tems de puissans motifs pour les remplir.

L'Histoire nous donne une connaissance de nous mêmes, que nous ne pourrions acquérir dans la société que par une expérience longue,

pénible et souvent funeste. Cette connaissance a sur nos actions une influence bien salutaire. Nous avons beau être instruits de nos devoirs par la théorie, nous nous égarerons souvent par imprudence, si cette boussole nous manque. Il faut connaître les passions pour s'en méfier, pour les prévenir, pour les réprimer. Il faut savoir sous quels dehors se déguise le vice, pour être en garde contre la séduction. Il faut avoir suivi le cœur humain, avoir vu comment la faute attire le crime, et le crime le forfait, avoir examiné la facilité de tomber et les ressources pour se relever, avoir calculé l'action et l'ascendant réciproques des passions sur la raison, ou de la raison sur les passions : science sublime, étude profonde, dans laquelle nous ne ferons pas de grands progrès avec nos seules observations personnelles, parce que nous ne vivons pas assez ni avec les autres, ni avec nous mêmes. Les Livres de Morale nous donneront là-dessus des règles et des maximes. L'Histoire fera mieux : elle mettra les hommes, les passions, la raison, les vices, les vertus en mouvement et en action; elle nous présentera tous les objets dans leur vrai jour, et cette vue nous sera bien plus utile que le fil des préceptes sans exemples qui, à chaque instant, nous échappera. C'est dans l'Histoire, comme dans un dépôt public, que les actions des hommes se conservent. Témoin de

la vérité, elle vous en rend vous-mêmes les témoins; elle est le Conseiller du Sage et le Précepteur de tous; l'amélioration des hommes est son but, la franchise est sa vertu, la justice est sa loi. Sur tous les états, sur toutes les conditions, elle exerce l'utile emploi de démasquer les hommes, et le droit souverain de les juger. Elle dit librement aux Rois ce qu'on en a pensé et ce qu'on n'a pas osé leur dire (1). C'est de sa bouche seule qu'ils apprennent qu'ils sont hommes comme leurs sujets, exposés à la censure comme leurs sujets, jugés par la postérité plus sévèrement que leurs sujets. S'ils sont véritablement grands, c'est-à-dire, justes, affables, pacifiques, bienfaisans, religieux, elle leur as-

(1) Le Laboureur a écrit qu'il faut dire la vérité quand on fait une Histoire, mais qu'il faut la dire avec tout l'éclat de son tonnerre, quand on parle des vices des Princes, et de ces vices, sur-tout qui renversent les Monarchies et éteignent les races Royales. En Egypte, d'abord après la mort des Souverains, on mettait le tableau de leur vie sous les yeux du Peuple assemblé. Coupables de quelque grand crime, on les privait de l'honneur de la sépulture. A la Chine, il y a des hommes dont l'emploi est de s'informer des actions de l'Empereur, pour en instruire la Nation, dès qu'il a cessé de vivre. C'est sur leurs dépositions qu'il est jugé. Cette coutume a aussi lieu à l'egard des Mandarins, même avec plus de sévérité; car on les juge durant leur vie.

sure une gloire qui honore bien plus que les sceptres et les conquêtes, celle de faire chérir leurs noms, et de les entendre, du fond de leur tombe, répéter à l'envi, de génération en génération, avec cet attendrissement et cette effusion de cœur qu'inspire la félicité publique. S'ils ne sont au contraire que des monstres couronnés, s'ils foulent aux pieds le sang des Nations, et qu'ils boivent dans des coupes d'or les larmes de leurs Peuples, elle les menace de la haine des hommes et de l'exécration de l'Univers entier. Ce que l'Histoire seule dit aux Grands, seule elle le dit au reste des hommes. Nous sommes comme eux, presque tous environnés de flatteurs, d'ennemis, de gens injustes et partiaux. Avons-nous des amis, des amis sages, éclairés, et assez fermes pour nous dire la vérité? Sommes-nous assez amis de nous-mêmes, assez raisonnables pour l'entendre? Croyons-en le mot d'un Roi de Sicile sur les Livres Historiques : *les meilleurs des Conseillers sont les Morts.*

L'Histoire est nécessaire pour nous conduire dans le chemin du devoir; ce ne serait point encore assez, si elle ne nous le faisait chérir; mais l'idée qu'elle nous donne du vice ne peut manquer de nous en inspirer de l'horreur; le portrait, qu'elle nous fait de la vertu (1), ne

(1) Les Romains excitaient leurs Concitoyens à la

peut que nous enflammer pour elle. Rarement voyons-nous le vice aussi noir qu'il l'est, si ce n'est dans nos ennemis ; mais comme l'Histoire n'a point de bandeau, aucun préjugé ne le colore, aucun intérêt ne le déguise. Il est rare que la vertu soit reconnue et honorée de ses contemporains (1) : dans les fastes de l'humanité chaque chose prend sa place et sa couleur naturelle. L'aspect des Tibère et des Néron soulève contre la tyrannie et la noirceur. La vue d'un Catilina indigne contre l'ambition et la sédition. Partout le crime fait frémir, parce que partout il est présenté avec une expression caractéristique et sous les traits les plus odieux. Lycurgue veut bannir de Lacédémone l'abrutissante ivresse ; il ordonne à tous les pères de famille de faire voir à leurs enfans des esclaves abandonnés à l'excès de cette passion.

Par un heureux contraste, les vertus et les bonnes actions échauffent l'ame dans l'Histoire. On n'admire point les Epaminondas, les Scipion, les Marc-Aurele, les Trajan, les Henri IV, sans les aimer ; on ne les aime pas sans

---

vertu, en leur montrant les Statues des grands hommes que leur Patrie avait produits.

(1) *Virtutem incolumem odimus,*
Sublatamque ex oculis quærimus invidi.
Hor. Od. XXIV. Lib. 3.

concevoir pour leurs vertus les mêmes sentimens que pour leurs personnes, ou plutôt on n'aime leurs personnes que pour leurs vertus. C'est l'humanité, la bienfaisance, l'intégrité, la douceur des mœurs que l'on aime, que l'on adore en eux. Les grands hommes se sont toujours proposé quelque grand modèle de l'Histoire à imiter. Alexandre voulait suivre le vol d'Achille, Charles XII les traces d'Alexandre, Henri IV celles de Louis XII. Antonin imita Trajan, et Marc-Aurèle qui fit asseoir la Philosophie à côté de son Trône, se modela sur les vertus d'Antonin. Sénèque n'a pas craint d'assurer qu'on ne se distinguerait jamais dans la science et dans la vertu, si l'émulation ne nous choisissait dans ses annales un illustre rival. Plutarque a écrit qu'à mesure qu'il travaillait sur les Vies des Hommes illustres, il se sentait à chaque pas encouragé, échauffé, élevé par leurs actions. Qui a lu les parallèles de cet honnête Historien, sans être devenu meilleur ou du moins sans desirer de le devenir ? Quelle ame, après avoir vu Thémistocle s'offrir, pour soutenir les intérêts de la Grèce, au bâton d'Eurybiade, oserait sacrifier sa patrie à une vaine gloire? Qui est-ce qui, voyant Aristide écrire sa condamnation, n'attendra pas sa justification du tems et de ses vertus ? Qui est-ce qui, lisant les refus que Fabius fait de l'or et

des honneurs qui lui sont offerts par l'ennemi de sa patrie, rougira d'une vertueuse pauvreté? Qui est-ce qui, suivant à Carthage Régulus, qui fidèle à sa parole, se livre à la vengeance, oserait trahir, pour quelqu'intérêt que ce fût, le droit des gens (1)? Une infinité de semblables actions se présente à notre esprit. L'exemple des bons sera toujours un germe, une source de vertus (2).

Comment cela ne serait-il pas ainsi, puisque ces mêmes exemples nous apprennent que notre

(1) La vie de Jean, Roi de France, surnommé le Bon, nous fournit un semblable exemple. Battu à Poitiers par le Prince de Galles, et fait prisonnier, malgré les prodiges de valeur qu'il fit éclater, ce Roi malheureux fut conduit à Londres, et n'obtint sa liberté qu'en concluant l'onéreux traité de Bretigny. Mais ne pouvant en remplir l'exécution, il repassa en Angleterre, où il mourut, plus grand dans les fers que sur le trône. Ses Ministres et ses Courtisans, voulant le détourner du dessein qu'il avait conçu, il leur fit cette réponse bien remarquable : *Si la vérité et la bonne-foi étaient bannies du reste du Monde, il faudrait qu'on les trouvât dans le cœur et dans la bouche des Rois.*

(2) *Memoriâ rerum à Majoribus gestarum vehementissimè animus ad virtutem ascenditur, et ea flammæ egregiis viris in pectore crescit, neque priùs sedatur, quàm virtus eorum famam atque gloriam adæquaverit.* Salluste.

intérêt comme notre devoir, est d'être bons et vertueux; puissant motif par lequel l'Histoire nous confirme dans l'amour du bien, après nous l'avoir inspiré.

Le devoir de l'Annaliste, dit Tacite (1), est de mettre la vertu dans tout son jour, et de faire craindre l'infamie pour les mauvaises actions. Si l'Historien veut remplir cet objet, il suffit qu'il soit fidèle. Dans l'Histoire de tous les peuples, les méchans paraissent environnés de périls et de la haine publique. Il en est peu qui parviennent à exécuter leurs infames projets; il n'y en a point qui jouissent de leurs succès sans remords et sans alarmes. On brise après leur mort la statue des monstres, que la lâcheté a encensés de leur vivant, et l'on imprime sur leurs noms le caractère de l'opprobre: témoins un Caligula, un Cromwel. La mémoire des bons, au contraire, vit au-delà du tombeau et jusques dans les siècles les plus reculés, qui les vengent toujours de l'injustice qu'on leur a faite; car, je ne l'ai pas dissimulé, la vertu ne trouve pas toujours sa

(1) *Exequi sententias haud institui nisi insignes per honestum aut notabili dedecore: quod præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamiâ metus sit.* Annal. lib. III, cap. LXV.

récompense hors d'elle-même, et les bonnes actions produisent quelquefois des fruits amers. Mais la vertu méprisée, foulée aux pieds, est plus heureuse que le crime heureux : les bons jouissent toujours du témoignage de leur cœur, des suffrages de leurs semblables, de la douceur d'avoir servi les autres, quelqu'ingrats qu'ils soient. Les méchans ont toujours contr'eux, et leur conscience qu'ils trahissent, et leurs pareils qui les jalousent, et les malheureux qu'ils font, et les bons qu'ils indignent, et les lois qu'ils outragent. Il y en a si peu qui n'aïent porté, dès cette vie, la peine due à leurs forfaits. Comment un mauvais cœur, en considérant le sort de ses semblables, ne se rejetera-t-il pas d'effroi dans les bras de la vertu ?

Qu'on ne dise point que l'Histoire ne nous présente que les malheurs des grands scélérats, des hommes distingués par le crime dans de hautes places. Qu'importe ! Ce qui se passe sur les théâtres éminens, est l'image de ce qu'on voit arriver dans toutes les conditions. Le malheureux obscur est moins généralement haï, parce qu'il ne fait pas de si grands maux, mais il est haï de tous ceux qui le connaissent, et plus sa méchanceté s'étendra, plus sa punition en deviendra éclatante. L'Histoire, qui nous montre le vice abhorré et malheureux dans les Grands,

nous apprend qu'il l'est aussi parmi le Peuple. Elle met les récompenses à la suite de la vertu et les punitions à la suite du vice : et dans les occasions même où les méchans l'emportent sur les bons, c'est toujours le sort des bons qu'elle fait préférer. En effet, qu'elle nous place à Athènes consternée de la mort de Socrate, nous laissera-t-elle hésiter si nous voudrions être, ou ce Sage, ou l'un de ses Juges ? Qu'elle nous transporte à Rome plongée dans un vaste silence par la mort de Germanicus, nous fera-t-elle balancer entre la victime et le meurtrier? Disons donc, avec Diodore de Sicile, qu'en conservant la vertu des grands hommes, elle est la bienfaitrice de l'humanité.

L'Histoire est un miroir, où nous composerons notre vie sur les vertus d'autrui. Je la regarde comme le feu sacré, destiné à entretenir la lumière de la science et la chaleur de la vertu. Comment, réunissant ainsi l'agréable à l'utile, n'aurait-elle pas des attraits irrésistibles pour toute ame, qui n'est pas née incapable de sortir des sens pour perfectionner sa raison ? Etudions l'Histoire : nous verrons les Empires sortir du chaos, briller de l'éclat le plus frappant et tomber ensuite dans l'abîme. Elle nous fera connaître la marche de la Société insensible comme celle du Monde, pénétrer dans ses ressorts intérieurs, suivre les changemens et les progrès des Lois,

des Mœurs, des Arts, de l'Agriculture, du Commerce, en un mot, elle nous fera acquérir la Science de la Société comme celle de la Nature. Etudions l'Histoire : les motifs les plus secrets qui ont fait agir les hommes, les causes des événemens qui ont répandu le trouble ou la tranquillité publique, paraîtront sans nuage à nos yeux. Etudions l'Histoire : en nous retraçant le tableau des guerres, elle nous inspirera de l'horreur pour les usurpations. Elle nous apprendra les droits précieux de l'humanité, et nous représentera les grands mouvemens des batailles comme ceux de la tempête destructive, tandis que les secousses de la paix nous paraîtront semblables à celles de la végétation ; je veux dire, légères, douces, bienfaisantes, propres à peupler les Etats, à les affermir et à les faire fleurir. Etudions l'Histoire : elle nous fera voir les débris des monumens les plus célèbres, et nous montrera les vérités seules résister au tems qui renverse tout ; elle nous convaincra par l'expérience, que plus ces vérités sont anciennes, plus elles ont d'empire sur les esprits. Etudions l'Histoire : elle nous décrira les prodiges et les délires de la raison humaine ; ici, nous la verrons briser le joug des préjugés ; là, honteusement asservie aux erreurs de la superstition et aux fureurs sanglantes du fanatisme, elle nous peindra la Philosophie établissant par-tout son règne, chas-

sant l'ignorance et la barbarie, et réunissant par une communication de lumières, les Peuples les plus éloignés les uns des autres. Etudions l'Histoire : les portraits des hommes bons et vertueux qu'elle nous mettra sous les yeux, nous engageront à leur ressembler par des motifs propres à opérer sur tous les cœurs; je ne parle point de ceux qui se seraient fait un principe et une gloire d'être méchans, ils n'appartiennent pas à l'humanité. Enfin, étudions l'Histoire : elle nous fournira une multitude d'exemples de sagesse, de générosité, d'héroïsme, qui frapperont notre ame, ennobliront ses sentimens, nous éleveront au-dessus de nous-mêmes, et nous feront travailler sans relâche au bonheur de nos semblables.

Tels sont les fruits que l'on recueille, lorsqu'en levant le voile qui couvre le passé, on suit à la trace ses pères; qu'on s'est accoutumé à vivre avec les sages et les bons qui nous ont précédés, et que l'on revient de leur société dans le monde, orné de connaissances intéressantes, et pénétré de sentimens honnêtes.

RÉFLEXIONS SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, ET SUR LES DEVOIRS DE L'HISTORIEN.

Par MICHEL LE VASSOR (1).

LA lecture de l'Histoire est, sans contredit, le moyen le plus propre à former l'esprit et le cœur, quand on s'y applique avec réflexion et discernement. Les personnes destinées aux premiers emplois de l'Etat, y apprennent à bien gouverner ceux que la Providence divine leur a soumis, et les particuliers y trouvent de fréquentes instructions pour la conduite de leur vie. Lire les Anciens et les Modernes, et ne

(1) La Préface de l'Histoire du règne de Louis XIII, par LE VASSOR, où se trouvent ces Réflexions judicieuses sur les avantages de l'Histoire, a toujours été aussi applaudie, qu'on a désapprouvé, même en Angleterre et en Hollande, la manière aigre et passionnée avec laquelle il a publié les Evénemens du règne de ce Prince.

remplir

remplir sa tête que d'un amas confus de faits différens, c'est la chose du monde la moins nécessaire, et la plus capable de gâter l'esprit. Mais parcourir l'Histoire, afin d'apprendre à connaître l'homme, à réfléchir sur le déréglement et sur l'injustice de ses passions, et à discerner la vertu solide et réelle, de celle qui ne consiste que dans la fausse opinion des hommes; c'est l'étude la plus propre à se former pour le monde et pour les affaires.

Cependant, quelqu'utile que soit la lecture de l'Histoire, peu de gens en profitent. Il en est souvent de ceux qui s'y adonnent, comme des personnes qui voyagent ou qui vivent à la Cour et dans le grand monde. Un homme qui sait faire bon usage de son esprit et de sa raison se perfectionne beaucoup dans les pays étrangers, par la fréquentation des Courtisans et de ceux qui ont part aux affaires. Mais il arrive ordinairement que les Voyageurs ne cherchent qu'à se divertir dans les Villes où ils vont. Un jeune homme revient d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, aussi ignorant qu'il y était allé; et souvent même, au lieu de se corriger des défauts ordinaires à sa nation, il y ajoute encore ceux des endroits où il a séjourné. La plupart des gens qui entrent à la Cour et dans le grand monde, ne pensent aussi qu'à se dissiper et à passer agréablement

quelques heures de tems. Bien loin d'être attentif à la manière dont l'amour-propre et les passions jouent sur la scène, de se demander à soi-même la raison des allures différentes des personnes qu'on voit, et de remarquer utilement leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités; on ne s'occupe qu'à leur plaire, et à se lier à elles par quelque raison d'intérêt ou de plaisir. Le plus grand nombre de ceux qui lisent l'Histoire, en usent à-peu-près de même. On veut tuer le tems et se désennuyer; il suffit qu'un livre soit agréable et divertissant : on ne se met nullement en peine de profiter des exemples de vertu qui s'y rencontrent, ni de réfléchir sur les fautes de ceux dont il est parlé. Cela vient de ce qu'on n'a pas assez de soin de faire connoître l'homme aux jeunes gens, ni de leur inspirer de bons principes de morale, avant que de leur donner l'Histoire à lire, de les envoyer dans les Pays étrangers, et de les mettre dans le grand monde. Si les Précepteurs, ou les Gouverneurs, qui sont chargés de leur éducation, les avaient accoutumés à méditer sur ce que l'incomparable Auteur *de la Recherche de la Vérité*, a remarqué des erreurs et des illusions des sens, de l'imagination et des passions ; sur les Maximes de M. de la Rochefoucault, et sur quelques autres bons livres de morale qu'on a publiés

de nos jours, je ne doute point que les esprits, bien préparés par cette lecture précédente, ne tirassent un fruit merveilleux des voyages, de l'usage du monde, et de l'Histoire ancienne et moderne.

Peut-être aussi que le petit nombre des bons Auteurs qui ont écrit dans ce siècle et avant nous, est une autre cause du peu de progrès que font ceux qui parcourent tout indifféremment, sans choix et sans réflexions. Hérodote, que les Anciens nomment le *Père de l'Histoire*, est un écrivain poli et agréable à lire. On y peut apprendre le bel *Ionique*. Il sera, si vous voulez, un bon modèle pour l'élégance et pour la netteté du style : mais que peut-on apprendre de solide dans un Auteur rempli de fables et de fausseté, qui pense uniquement à plaire, et nullement à instruire ? On dit que l'Histoire de Cyrus est un roman fait à plaisir par Xénophon. Je ne sais si le fonds de l'ouvrage n'est pas plus exactement vrai que ce qu'Hérodote nous débite de la naissance, des conquêtes et de la mort de Cyrus. L'un est du moins plus vraisemblable que l'autre. Quoiqu'il en soit, un homme de bon sens préférera toujours la lecture de Xénophon à celle d'Hérodote. Si le premier n'a pas voulu donner une Histoire exacte de la vie de Cyrus, il trace du moins *l'idée d'un bon et juste Gouvernement*. Cela

suffit pour estimer davantage les huit livres de la *Cyropédie* de Xénophon, que les neuf de l'Histoire d'Hérodote, quoiqu'on leur ait donné le nom des *neuf Muses*. Celle-ci peut me divertir, il est vrai; mais l'autre m'instruit. J'y trouve mille maximes, mille réflexions propres à ouvrir l'esprit et à régler le cœur. Thucydide connut fort bien le défaut d'Hérodote. Quelque grande que fût la réputation de celui qui avait commencé d'écrire l'Histoire parmi les Grecs, *j'aime mieux*, disait-il, au rapport de Lucien, *déplaire, en disant la vérité, que plaire, en contant des fables : si je suis moins agréable au lecteur, je lui serai plus utile. Je ne veux pas lui faire de mal, en m'accommodant à son mauvais goût.*

Cet admirable Auteur, que Salluste, Tite-Live, et tous les bons maîtres, ont pris pour modèle, s'apperçut encore qu'un parfait Historien ne doit pas seulement rapporter les faits avec la dernière sincérité, mais qu'il doit s'appliquer particulièrement à l'instruction du lecteur. C'est ce qu'il fait dans ses harangues avec un art, dont Cicéron était charmé. *Il y a*, disait-il, *presqu'autant de sentences que de paroles.* Cette manière d'instruire par les harangues, convenait fort bien dans l'Histoire de la République d'Athènes ou de Rome. Les Généraux d'armée, et les premiers Magistrats, y

parlaient dans le Sénat, et dans l'assemblée du Peuple, des plus grandes affaires de l'Etat. Ces sortes de discours ne pourraient trouver maintenant leur place que dans l'Histoire d'Angleterre, ou dans celle de la République de Venise. Au défaut des harangues, les Auteurs modernes doivent, à l'imitation de Tacite, tâcher d'instruire dans le corps de l'Histoire. De son tems on faisait encore quelques harangues dans le Sénat. Mais outre que les successeurs d'Auguste n'y proposaient pas les choses les plus importantes, leur tyrannie ne permettait pas que les Sénateurs opinassent librement. On n'y parlait guères que pour flatter le Prince. Et c'est pourquoi Tacite prit une route différente de Salluste et de Tite-Live. Au lieu d'instruire par les harangues, il le fait par ses réflexions sur les événemens qu'il raconte, ou bien en donnant le portrait des principaux acteurs qu'il produit sur la scène. Je me suis demandé quelquefois à moi-même, pourquoi les Historiens ont été si rares dans tous les siècles. Polybe en cite plusieurs qui avaient écrit les mêmes choses que lui, et il n'en trouve pas un dont il soit content. On en peut donner plusieurs raisons : certains cherchent à flatter ceux dont ils attendent quelque récompense ; d'autres, veulent seulement divertir le lecteur, faire des livres de grand et de prompt débit, acquérir

la réputation d'écrire avec beaucoup de politesse et de facilité. Il y en a qui font des Histoires *de commande*, s'il est permis de parler de la sorte. Telle devait être celle que Cicéron voulait avoir de son Consulat, dont l'Auteur ne fit pas scrupule de louer son héros *un peu plus que la vérité ne le permettait.* Les Princes, les grands Seigneurs gagnent des gens d'esprit pour écrire la vie de leurs ancêtres ; nous en connaissons même qui font travailler sous leurs yeux à leur propre histoire. Quelle sincérité, quelle exactitude, quelle instruction devons-nous attendre de ces Auteurs, qui nous donneront des portraits hideux ou flattés de ceux qu'ils nous représentent bons ou méchans, selon que leur intérêt, leurs passions, leur envie de plaire à leur Patron, ou bien au lecteur, les y engagent? Outre ces raisons, j'en trouve encore une, pourquoi les bonnes Histoires ont été et seront toujours extrêmement rares. C'est que cette sorte d'ouvrages semble demander un trop grand nombre d'excellentes qualités dans celui qui l'entreprend.

Cicéron soutient qu'un bon Historien doit être un excellent Orateur : et combien de choses n'exige-t-il pas lui-même pour former un Orateur accompli ? Quintilien veut que le style de l'Histoire soit plus relevé que celui de la Tribune et du Barreau, et qu'il approche

du poétique. Quel soin, quelle application ne faudrait-il pas apporter, pour saisir ce milieu d'un style encore plus sublime que celui des Orateurs, sans donner dans le dithyrambique des Poëtes ? Quelqu'habiles connaisseurs qu'aient été ces deux grands hommes, je ne sais si leur jugement est une règle bien sûre en cette rencontre. Il me semble que Lucien a parlé plus juste du style historique. Cet Auteur veut qu'il soit *clair, intelligible et naturel, sans être bas, et que les figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop sublimes, ni trop recherchées.* Il permet à la vérité qu'on enfle son style en certaines occasions, pourvu qu'on en retranche tout ce qui approche de l'*enthousiasme et de la fureur poétique. L'excès et le mensonge*, ajoute Lucien, *sont les deux plus grands vices de l'Histoire ; si l'écrivain veut s'élever, que ce soit par ce qu'il représente, plutôt que par les paroles. Il vaut mieux dire des choses extraordinaires d'une manière simple et commune, que d'affaiblir sa pensée, en voulant donner un trop grand effort à son imagination. Je veux aussi que les périodes ne soient ni trop longues, ni trop étudiées, et que le discours ne soit ni trop nombreux, ni trop négligé ; que les pensées aient plus de solidité que de brillant ; qu'elles approchent*

plus du raisonnement d'un Politique sage, que des jeux d'esprit d'un Déclamateur. Enfin, les sentences ne doivent être ni trop fréquentes, ni trop détachées; il faut qu'elles se trouvent comme enchâssées dans le corps de l'ouvrage. Lucien en demande beaucoup moins que Cicéron et Quintilien. Mais qu'il est difficile encore de parvenir à cette juste médiocrité dont il se contente ! Thucydide et Tacite out voulu se distinguer par une éloquence mâle, qui prétend dire beaucoup de choses en peu de mots; mais ils se sont rendus obscurs, et souvent inintelligibles. Tite-Live, au contraire, s'embarrasse dans ses périodes mesurées. En cherchant à donner du nombre et de l'harmonie à son discours, il fait perdre de vue ce qui devait se présenter d'abord à l'esprit de son lecteur.

Polybe voudrait qu'un Historien fût un grand homme d'état. *On ne sera jamais capable d'écrire bien une histoire*, dit-il, *on ne laissera point de faire des fautes, jusques à ce qu'on ait acquis une prudence consommée par un long usage, et par une grande expérience des affaires du monde.* C'est pourquoi cet Auteur, qui était lui même excellent homme de guerre et habile politique tout ensemble, souhaitait que ceux qui avaient eu part au Gouvernement et aux Négociations importantes, et

qui savent les raisons et les motifs des entreprises *s'appliquassent de telle sorte à donner l'histoire de leur tems, qu'ils ne quittent jamais une occupation si utile et si nécessaire au public.* Le souhait de Polybe était bon dans une République : les gens de bien et de lettres y étant assez ordinairement employés au maniement des affaires, ils pouvaient raconter avec art et avec sincérité celles auxquelles ils avaient eu part, et découvrir à la postérité les motifs véritables des entreprises, et les intérêts différens de ceux qui y étaient entrés. C'est par-là que les Histoires de Thucydide et de Polybe même sont si recommandables. Leur probité se fait assez sentir dans leurs ouvrages. Le premier vivait au tems de la guerre du Péloponèse qu'il a décrite : il eut de l'emploi, et il fut fort considéré dans la République d'Athènes, dont il connaissait parfaitement la politique et le gouvernement; l'autre avait été *le spectateur de la plupart des choses* qu'il raconte; *il avait aidé à l'exécution de quelques-unes*; enfin *il conduisit certaines entreprises qu'il avait conseillées.* Ce que Polybe n'avait pas vu lui-même, il le rapporte *sur le récit que les témoins oculaires lui en avaient fait.*

Il serait inutile de souhaiter maintenant que les Ministres d'État écrivissent l'Histoire de leur tems. Presque toujours occupés de l'avance-

ment de leur fortune, ces demi-Despotes croyent avoir à faire quelque chose de plus utile pour eux et pour l'établissement de leur maison. Ils se garderont bien de nous donner un récit exact et fidèle des intrigues du cabinet et de la Cour, de nous découvrir les motifs véritables des Guerres, des Alliances et des autres entreprises. Iront-ils se dévoiler eux-mêmes aux yeux du public? Parleront-ils sincèrement des passions souvent honteuses et criminelles du Prince, auquel ils sont redevables de leur élévation et de leurs emplois? Nous diront-ils la manière dont ils ont eu soin de les flatter, ou de les irriter, tantôt pour perdre un concurrent qui avait plus de mérite qu'eux, tantôt pour avancer leurs créatures? Des Hommes d'état et des Négociateurs écrivent quelquefois des Mémoires: mais il s'en faut toujours défier. Sans craindre de faire un jugement téméraire, je dirai qu'il en est de ces Auteurs de qualité, comme de certaines personnes qui avaient publié l'Histoire de leurs propres actions, du tems de Cicéron. Cet homme, le plus vain qui fut jamais, mourait d'envie de voir celle de son Consulat de la façon de quelqu'écrivain illustre et habile. Chagrin de ce qu'on ne lui accordait pas ce qu'il demandait avec empressement, il était tenté de faire comme les autres, et d'écrire lui-même les merveilles de ce Consulat, dont

il avait déjà tant étourdi le Monde dans ses livres et dans ses lettres. Une seule chose le retenait. *C'est*, dit-il fort ingénument, *qu'il y a deux grands inconvéniens à vouloir être l'Historien de ses propres actions. Il faut se louer avec trop de modestie, et dissimuler ses fautes pour sauver son honneur.* Voilà justement ce qui arrive aux faiseurs de Mémoires. Si la bienséance les oblige à ne dire pas trop de bien d'eux-mêmes, l'amour-propre les porte à céler ou du moins à pallier ce qu'ils ont fait de mal.

Puisqu'un Historien doit être homme d'état, il faudra par la même raison, qu'il soit habile dans le métier de la guerre. Comment décrira-t-il sans cela un campement, un siège, une bataille? S'il m'est permis de dire librement ma pensée, ce détail ne paraît pas fort nécessaire dans une Histoire générale. Il convient mieux à une relation particulière ou bien aux Mémoires d'un homme, qui veut donner des instructions aux gens de sa profession. J'ai ouï dire à un illustre Prélat (1), et qui a du talent pour la chaire et pour la théologie, que feu M. de Schomberg, Maréchal de France, et depuis Duc en Angleterre, lui avait conseillé de n'entrer jamais dans un trop grand détail de ce qui regarde la guerre. *Il n'y a,*

(1) M. Burnet, Evêque de Salisbury.

disait cet excellent Général, *que les plus habiles gens du métier qui en puissent bien parler.* Il est même presque impossible de savoir exactement toutes les circonstances d'une action. Le Général donne ses ordres, et il ignore ensuite une grande partie de ce qui se passe. Les Officiers subalternes peuvent, tout au plus, rendre compte de ce qu'ils ont fait eux-mêmes. On croirait que les Mémoires que César a laissés à la postérité doivent être de la dernière exactitude: cependant il y avait des gens de son tems qui ne s'y fiaient pas trop (1)? *César*, disaient-ils, *a cru trop légèrement ce qu'on lui rapportait des actions des autres*, et il n'est pas fidèle dans ce qu'il raconte des siennes propres, soit que sa mémoire l'ait trompé, soit qu'il n'ait pas voulu dire sincèrement *la vérité.* Puisqu'il est si difficile de connaître au vrai les circonstances d'une bataille où tout est de part et d'autre dans une assez grande confusion, est-il raisonnable d'exiger qu'un Historien nous en fasse le détail? Il peut parler plus juste d'une marche, d'un campement, d'un siége. Mais de quelle utilité cela est-il dans le fond? Peu de gens y prennent intérêt, si vous en exceptez ceux du métier. L'Histoire s'occupe plus à former un honnête homme, qu'à instruire un Soldat, un

(1) *Suetonius in Julio Cæsare, cap.* 56.

Officier. Ces raisons m'ont persuadé que je pouvais entreprendre d'écrire un Règne, mêlé d'un fort grand nombre de siéges, de batailles, quoique j'aie très-peu de connaissance de l'art militaire.

Je n'ai pas plus d'expérience dans les affaires d'Etat, ni dans les intrigues de la Cour : cela est vrai. Mais aussi ne donnerai-je pas le récit de ce qui s'est passé de mon tems. Je choisirai, avec le plus de soin et de discernement qu'il m'est possible, ce qui se trouve dans les Auteurs différens qui ont écrit quelque chose de ce qui est arrivé du tems de Louis XIII. Quelques gens s'imaginent qu'on ne peut faire une bonne Histoire, à moins qu'on n'ait des Mémoires secrets et curieux. C'est par-là que certains Auteurs s'efforcent de donner du relief et de la réputation à leurs Livres. Varillas surprit d'abord le Monde, en publiant qu'il composait ses Histoires sur des extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi de France, et des Mémoires conservés dans les cabinets des premières maisons du Royaume. Mais quand on a voulu examiner avec un peu de soin ce que cet Ecrivain avance hardiment, on a découvert que ses Livres ne sont que des Romans écrits avec un peu de facilité. Et quand on l'a pressé de nommer ses garans, il n'a pu citer que des Ecrivains décriés, des Manuscrits si brouillés qu'on

ne peut plus les démêler d'avec les autres, des Mémoires si secrets que les personnes, qui les conservent, ne veulent pas être nommées. Pour moi, je ne dissimule point que je n'ai pas eu jusques à présent de ces Mémoires rares et curieux. A l'exemple de Tite-Live et de Tacite, qui composèrent leurs Histoires sur les Ouvrages de ceux qui avaient écrit avant eux, j'ai recueilli avec soin ce que j'ai trouvé de meilleur dans le pays où je suis, et j'en ai fait une Histoire suivie du règne de Louis XIII, de la manière la plus utile et la plus instructive qu'il m'a été possible.

J'ai pris pour modèle ce qui nous reste des Annales de Tacite, non dans le style, ni dans cet air mystérieux qu'il affecte dans tout ce qu'il dit, mais pour le dessein et le plan de l'Ouvrage. Il est évident que Tacite y a eu principalement en vue de montrer par quels moyens et par quels degrés la tyrannie s'était entièrement établie à Rome depuis la mort d'Auguste. Et mon but principal, c'est de représenter les changemens qui se sont opérés en France, après la mort d'Henri IV; en quoi le Clergé, la Noblesse et le Peuple diffèrent maintenant de ce qu'ils étaient autrefois; enfin comment ont été jetés peu-à-peu les fondemens de cette Puissance, qui a effrayé de nos jours toute l'Europe. On me reprochera peut-être que si je

n'ai pris ni la force, ni le style sentencieux de Tacite, j'ai du moins imité sa malignité. Quelques-uns l'accusent de donner un mauvais tour à toutes les actions de ceux dont il parle, et de ne trouver presque nulle part ni vertu ni probité. Mais outre que le nombre des gens de bien a toujours été fort petit, quand on est obligé d'amener sur la scène des ambitieux, qui sacrifient tout à leur élévation et à leur puissance, des Courtisans lâches et flatteurs, qui ne font aucun scrupule de trahir leur religion et leur patrie, peut-on donner à ces acteurs le rôle d'un honnête homme? Tout ce qu'on doit exiger de l'Historien, c'est que les hommes étant rarement tout-à-fait corrompus et méchans, il ne dissimule pas ce qu'un scélérat peut avoir fait de bon et de louable.

Quand un Auteur est obligé de dire du mal de quelqu'un, remarque judicieusement Polybe, *il ne doit pas avoir égard à ce qui peut plaire aux ennemis de celui dont il parle. On doit se faire une loi inviolable de suivre toujours les règles de la vérité et de la bienséance. Ceux qui ne consultent que leur haine et leur colère, sont imprudents et téméraires dans leurs récits et dans leurs jugemens.* Polybe avait raison de blâmer un Historien grec qui n'avait pas eu l'équité de reconnaître ce qu'il y avait de bon dans Agathocle, tyran

de Syracuse. *Si cet homme*, dit Polybe, *dont le premier emploi fut de servir un Potier, a su se faire Roi dans la Sicile, susciter de fort grandes affaires à la puissante République de Carthage, mourir paisible possesseur du Royaume qu'il avait acquis, on ne peut nier qu'Agathocle n'eût de rares qualités. Sans cela aurait-il fait tant de choses extraordinaires.* Les Historiens doivent donc leur rendre justice, en disant avec la même sincérité ce qu'il y avait de bon et de mauvais en lui. C'est la règle que je me suis proposée au regard du Cardinal de Richelieu et de quelques autres. Quoique je pense de ce premier Ministre tout autrement que ses flatteurs, bien loin de donner dans les emportemens de Saint Germain et des partisans de Marie de Médicis, je décrirai avec plaisir ce qu'il y avait de bon et d'estimable dans ce grand et ambitieux Politique.

Il y a une chose, en quoi j'aurais voulu surtout imiter Tite-Live et Tacite, c'est la brièveté. Le premier n'emploie que dix Livres à raconter ce qui s'est passé de plus remarquable dans la République de Rome durant plusieurs siècles, et l'autre avait mis dans un volume assez petit les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron. Mais il ne m'a pas semblé possible d'être aussi court. La raison en

est

est sensible. La Religion des Romains ne causait aucunes disputes; elle ne produisait point de séparation en sectes différentes, leur théologie n'avait aucune liaison avec les affaires politiques. Il n'en est pas de même du Christianisme : on y trouve de grandes contestations : il a toujours été partagé en diverses communions. Les Princes entrent dans les disputes des Théologiens ; ils y prennent parti. Depuis que les Papes ont une puissance temporelle en Occident, la Cour de Rome se trouve mêlée presque par-tout; les Souverains ont des démêlés avec elle, comme entr'eux ; de manière que les affaires de la Religion, les controverses théologiques, les intérêts et les prétentions des Papes, des Evêques et du Clergé, les querelles des Moines, et plusieurs autres choses qui regardent l'Eglise, grossissent considérablement une Histoire.

Ajoutez à ceci que du tems des Romains, les choses étaient dans une toute autre situation qu'à présent. Il n'y avait point tant de négociations avec les Peuples voisins, ni de si grandes intrigues dans le Sénat, parmi le Peuple et à la Cour même des Empereurs. Les Romains faisaient la guerre pour étendre leur domination; ils avaient un petit nombre d'alliés, qu'on protégeait contre les Puissances qui donnaient de la jalousie. Toutes les intrigues

aboutissaient à gagner le Peuple par des largesses, et par des promesses de lui procurer la distribution de quelques terres, ou de lui faire obtenir plus de part au Gouvernement. Le tems des plus grandes intrigues dans la République de Rome, a été sans doute celui des deux Triumvirats. Nous n'en avons pas une Histoire bien exacte : mais il est facile de juger que tout se passait entre quelques personnes, qui avaient l'adresse de se faire donner le commandement des armées dans les Provinces éloignées. Les autres se liaient aux plus puissans par des intérêts d'ambition ou d'avarice. Ce que Tacite nomme le grand *secret de la domination* des Empereurs, consistait à être maître des Légions. Celui qui trouvait de l'argent, ou qui avait assez de crédit pour les faire soulever, était bientôt proclamé Empereur. Après cela, il n'était plus question que de se battre contre l'ancien possesseur de l'Empire, ou bien contre un compétiteur. Le victorieux devenait le souverain légitime, et le vaincu ne manquait pas d'être déclaré usurpateur. Dans un Gouvernement absolu et tyrannique, tout se fait par la volonté du Prince; le Favori, la Maîtresse ont leur autorité. Quand ils sont une fois bien établis, le fer, le poison, les fausses accusations, la violence, sont les seuls moyens qu'on emploie pour se défaire de ses

ennemis et pour se maintenir. Voilà comme tout se passait sous les successeurs d'Auguste.

L'Histoire d'un Etat, tel que je viens de représenter la République et l'Empire de Rome, ne doit pas être extrêmement ample. Maintenant les affaires de tous les Princes Chrétiens ont tant de relation les unes aux autres, ils font tant de ligues et d'alliances ensemble, ceux-ci pour s'aggrandir, et ceux-là pour se garantir de l'ambition de leurs voisins, qu'il est impossible d'écrire l'Histoire d'Allemagne, de France, d'Angleterre, sans parler en même tems de ce qui se passe dans toute l'Europe. Si deux petits Princes ont quelque chose à démêler, l'un implore la protection de la maison d'Autriche, et l'autre se jette entre les bras de la France. Si les deux Couronnes entrent en guerre, ceux-ci se déclarent pour l'Espagne, et ceux-là pour la France, dans la vue de profiter de la conjoncture. Les Puissances les moins intéressées sont enfin obligées de prendre parti, ou du moins d'armer, dans la nécessité de tenir la balance égale, et d'empêcher que le vainqueur ne s'élève trop sur les débris du vaincu. Les intrigues de chaque Cour, les intérêts et les mouvemens des Princes et des grands Seigneurs dans un Etat, où le pouvoir arbitraire et absolu n'est pas encore bien établi, ne peuvent pas non plus se raconter si succinctement. Les illus-

tres Historiens qui écriront le règne présent en France, seront obligés, autant que je le puis conjecturer, de s'étendre plus à proportion sur les affaires de la minorité de Louis XIV, que sur ce qui est arrivé depuis la paix des Pyrénées. Les intrigues et les mouvemens du Prince de Condé, du Cardinal Mazarin, et de quelques Dames à la Cour, dans les Parlemens, et dans les Provinces rempliront plus de place que les événemens qui ont suivi la mort de Philippe IV, Roi d'Espagne. Dès que Louis XIV est venu au but que Richelieu et Mazarin s'étaient proposé, et auquel ils lui ont ouvert le chemin, les choses sont bien changées. Presque tout s'opère par le moyen des Ministres. Les Princes, les grands Seigneurs et les Parlemens n'ont conservé qu'une faible influence dans le Gouvernement.

Il n'en est pas tout-à-fait de même sous le règne de son père. Marie de Médicis souffrait impatiemment la trop grande autorité d'un Favori, ou d'un Ministre. Le frère du Roi n'est pas toujours d'une humeur également endurante. Si le premier Prince du sang est faible, un cadet de sa maison n'aime pas à ramper devant le Cardinal. De riches et de puissans Seigneurs témoignèrent de la vigueur et du courage en quelques occasions. Les Réformés ne se laissent pas abattre sans résistance : on les ménage encore après leur avoir enlevé les Villes

de sûreté. La Monarchie d'Espagne n'était plus à la vérité si formidable au dehors : mais l'Empereur Ferdinand II devient si puissant en Allemagne, qu'on appréhende qu'il ne la subjugue entièrement. Il fallut prendre de grandes liaisons avec le Roi de Suède, avec les Provinces-Unies, avec tous les Princes Protestans, et même avec celui de Transylvanie qui fit assez de peine à la maison d'Autriche. L'affaire de Mantoue causa des mouvemens extraordinaires au-delà des Alpes. On fut dans la nécessité d'aider le Duc de Nevers à se maintenir dans une succession qu'on ne pouvait point lui contester légitimement. La France négocia, elle s'unit avec les Souverains d'Italie, allarmés des nouveaux projets de la maison d'Autriche. Enfin, les révolutions arrivées en Portugal et en Catalogne donnèrent occasion à des intrigues et à des négociations du côté de l'Espagne; de manière qu'on ne peut pas écrire l'Histoire du règne de Louis XIII, sans entrer dans le détail de ce qui est arrivé dans toute l'Europe. Voilà pourquoi j'ai crû devoir reprendre un peu plus haut en certains endroits de cette premiere Partie, les affaires des Pays étrangers. Gustave Adolphe, par exemple, doit faire une si grande figure dans cet Ouvrage, qu'il était presqu'indispensable de représenter comment ce Héros est parvenu à la couronne de Suède, au préjudice

de Sigismond, Roi de Pologne, fils de l'aîné du père de Gustave. On ne peut pas non plus entendre bien les affaires de l'Empire sous Ferdinand II, à moins qu'on n'ait quelque connaissance de ce qui s'est passé à la fin de la vie de Rodolphe et sous le règne de Mathias.

Je n'ai pas assez bonne opinion de moi-même pour me flatter que mon style soit tel que Lucien le demande pour une Histoire. Quelques-uns de mes amis m'ont dit que ce commencement d'un assez long Ouvrage pourrait se faire lire. Cela me suffit. On doit penser principalement à être utile au public en lui découvrant la vérité, ou du moins ce qu'il y a de plus vraisemblable. Car enfin, dans l'Histoire, il faut souvent s'en tenir aux vraisemblances. On sait certainement les faits principaux : mais les raisons, les motifs, les circonstances d'une action ou d'une entreprise, il y a toujours-là quelqu'incertitude : il faut se contenter de ce qui est plus probable. Je me pique seulement de ces choses les plus essentielles à un Historien, *de n'oser pas avancer ce qu'il sait être faux, de dire librement ce qu'il croit véritable, et de n'avoir aucune prévention pour ceux dont il parle.* Lucien dit fort judicieusement sur ce sujet, qu'il ne faut pas imiter le Peintre qui inventa l'art du profil, pour cacher le défaut du visage d'un Prince qui n'avait qu'un œil.

L'Historien doit représenter les personnes toutes entières. Que l'amour de la Patrie ne l'empêche point de rapporter les pertes qu'elle a faites, ni les fautes qu'elle a commises. Il en est d'un Historien comme d'un acteur. L'un et l'autre ne sont pas responsables des malheurs qu'ils représentent. Le premier est obligé de préférer la vérité à son intérêt et à ses passions. C'est la seule divinité à laquelle il doit sacrifier. Qu'il ne perde jamais de vue le jugement de la posterité, s'il aime mieux passer pour Historien que pour flatteur.

On dit qu'Alexandre souhaitait de ressusciter pour un tems après sa mort. Il aurait été bien aise d'apprendre ce qu'on penserait alors d'un Prince qui avait fait tant de bruit dans le monde. *Je ne m'étonne pas*, disait-il, *qu'on me loue maintenant. Les uns me craignent: les autres veulent gagner mes bonnes graces.* Si les Princes jugeaient aussi raisonnablement que ce Conquérant, auquel ils aiment tant à se voir comparés, ils ne se mettroient en peine ni de gager des écrivains, ni de se faire élever des arcs de triomphe et des statues, ni d'assembler des gens de lettres pour donner le dessein des médailles qu'on frappe à leur honneur, ni pour composer les magnifiques inscriptions qu'on doit graver sur le marbre et sur le bronze au piédestal des statues, au haut des arcs de

triomphe, au-dessus des portes d'une capitale et des places conquises. Contens de bien gouverner leur peuple et de le rendre heureux, ils lui laisseraient le soin d'immortaliser le nom de son bienfaiteur après sa mort. Que vous serviront ces Histoires *de commande*, ces monumens que votre vanité, ou la flatterie de quelques ames intéressées ont fait dresser? Un Historien, *qui ne donnera rien à la crainte, ni à l'espérance, à l'amitié ni à la haine, qui ne sera d'aucun pays ni d'aucun parti, qui appellera les choses par leur nom, sans se soucier de plaire, ni d'offenser:* un Auteur, dis-je, tel que Lucien le demande, fera voir d'un trait de plume le ridicule de votre orgueil et la bassesse de vos adulateurs.

Polybe, qu'on peut appeller le maître et le modèle des bons Historiens, avait donné les mêmes préceptes avant Cicéron et Lucien. *Un particulier*, dit-il, *doit aimer ses amis et sa patrie, il peut témoigner de l'affection à ceux qui leur font du bien, et de la haine à leurs ennemis. Mais dès qu'on est revêtu du personnage d'Historien, il faut oublier tout cela. Vous êtes alors obligé de dire souvent du bien de vos ennemis, et de leur donner de grandes louanges quand leurs actions le méritent. Vous devez encore blâmer vos plus proches parens et les couvrir de honte, s'ils*

ont commis des fautes inexcusables. Otez la vérité à l'Histoire, elle ressemble à un animal qui a perdu les yeux. Ce qui lui reste est entièrement inutile. Qu'on ne fasse donc pas difficulté de reprendre ses amis et de louer ses ennemis. Qu'on ne craigne pas non plus de condamner en certaines rencontres les personnes, dont communément on exalte le mérite. Ceux qui sont au timon des affaires, ne réussissent pas toujours, et ils ne font pas non plus des fautes continuelles. Un bon Auteur doit juger des choses par elles-mêmes, sans avoir égard aux personnes, et en parler comme le sujet le demande. Pour moi, je crains si peu le reproche qu'on fait ordinairement aux Français, d'estimer trop leur nation, que je ne sais si je ne dois point me justifier ici auprès de mes compatriotes, sur ce qu'ils trouveront dans la suite de cet ouvrage, que je ne parle pas toujours avantageusement de la France, ni de son Gouvernement. Ils ne me feraient pas justice, s'ils allaient s'imaginer que j'ai du chagrin contre ma patrie, et que c'est peut-être ce qui m'a porté à la quitter.

Je suis Français, et je m'en fais honneur; mais je ne suis pas si follement entêté de ma nation, que je la croie fort supérieure aux autres. On trouve par-tout de l'esprit, du mé-

rite et de la vertu. S'il y a plus de vivacité, ou plus de politesse en certains pays, ces avantages ne sont pas si considérables, qu'il faille tant s'en prévaloir. Les peuples, qu'il plaît à certaines gens de regarder comme grossiers, ont communément plus de bon sens, de solidité, de droiture, que ceux qui se piquent de bon goût, de finesse, et de bel esprit. L'un est sans contestation infiniment plus aimable que l'autre. Je chéris encore ma patrie, et j'en fais avec plaisir un aveu public : mais je l'aime de la manière qu'un honnête homme la doit aimer. Vouloir du bien à ses compatriotes, prier Dieu qu'il ne leur manque rien de ce qui peut contribuer à les rendre parfaitement heureux dans ce monde et dans l'autre, c'est, à mon avis, avoir un amour sincère et véritable pour sa patrie. Or, je puis protester que je suis dans cette disposition.

Un savant condamnait l'Histoire de l'illustre M. De Thou, parce qu'*elle est écrite*, disait-il, *avec une liberté qui ne convient pas au siècle*. Je n'ai pas la présomption de me comparer à ce grand homme. Il était infiniment au-dessus de moi par sa naissance, par son rang, et encore plus par la sublimité de son génie, et par l'étendue de ses belles connaissances. L'amour de la vérité est la seule chose en quoi je crois

pouvoir l'imiter; j'oserai même le dire, en quoi je tâche de le surpasser. Son caractère, ses emplois, ses relations à la Cour, l'ont obligé à garder certains ménagemens, dont je me crois légitimement dispensé. Si sa *liberté* n'a pas paru convenable à son tems, la mienne le semblera encore moins à celui-ci. On dira tout ce qu'on voudra. Je suivrai l'exemple de M. De Thou: il méprisa un lâche Censeur. Nous ne sommes pas moins libres que les hommes des siècles précédens: pourquoi ne dirions-nous pas la vérité aussi bien qu'eux?

DES HISTORIENS (1).

On ne prostituait pas, dans les premiers âges, le burin de l'Histoire à des mains vulgaires : c'est *Moyse*, c'est *Hermès*, c'est *Zoroastre*, qui ont été les plus anciens Historiens ; comme si le Sage, qui donnait des lois aux hommes, était seul digne de les peindre.

L'art ne se dégrada point en passant de l'*Asie* en *Europe*. On lisait les Histoires des Grecs dans les assemblées de la Nation, et ordinairement c'étaient de grands hommes qui écrivaient la vie des grands hommes.

A *Rome*, l'Histoire ne fut écrite pendant long-tems que par les premiers de la République, et quand l'esclave *Otacilius*, précepteur de *Pompée*, voulut donner la sienne, tous les Ordres de l'Etat furent indignés : il semblait qu'il était de la majesté de Rome de n'être pas plus éclairée que gouvernée par des esclaves.

---

(1) Extrait de l'Introduction à l'Histoire des Hommes, par M. Court de Gebelin.

Il n'était pas rare chez les Anciens de voir les Héros manier, avec la même distinction, l'épée et la plume. *Pyrrhus et Annibal* écrivirent l'Histoire de leurs Conquêtes. Ces Monumens se sont perdus; mais nous avons encore les Commentaires de *César*, et le Livre de *Xénophon* sur la fameuse Retraite des dix mille.

Il semble qu'en général un homme d'Etat est bien plus fait que tout autre citoyen pour peindre les Révolutions des Empires, et peser les intérêts des Peuples et des Rois; il a au moins un caractère pour parler à ses contemporains, et son nom prépare à la confiance que doivent inspirer ses Ouvrages.

L'Angleterre, en ce genre, n'a rien à envier aux Anciens; on connaît les Histoires de Milord *Bacon*, du Chancelier *Clarendon*, et du Ministre d'Etat *Bolingbroke*. *David Hume*, qui a laissé à cet égard un nom encore plus fameux, a été en *France* Plénipotentiaire de sa Couronne.

Il appartiendrait peut-être encore plus à un Roi qu'à son Ministre, d'interroger la cendre des Souverains qui ne sont plus, pour l'instruction de ceux qui sont à naître; l'orgueil de ces derniers serait moins humilié de recevoir des leçons, et la voix de la vérité parviendrait alors impunément aux pieds des Trônes.

Les Anciens possédaient une Histoire écrite de la main royale d'un *Juba*. Nous avons vu de nos jours un Héros du Nord composer les Mémoires des Souverains de sa maison; et la liste des Rois Historiens serait bien plus nombreuse, si, comme un Moderne l'a insinué, le droit d'écrire les Annales de son pays, était un privilège exclusif de la Couronne (1).

Un Sujet a rarement le droit, et presque jamais le courage, de dire toute la vérité : ainsi, à cet égard, son ouvrage a bien moins d'autorité que celui d'un Roi Historien.

Parmi les Ecrivains qui, sans être couronnés, sont hommes d'Etat, il faut encore examiner s'ils n'ont pas un intérêt particulier à pervertir, sur leur administration, l'opinion des siècles : quelque grand qu'on soit, on n'est jamais parfaitement désintéressé sur le récit public des Evénemens de sa vie; et *Cicéron* n'aurait sûrement pas écrit l'Histoire de son Consulat avec autant de vérité que celle de la Dictature de *Camille*, ou du Règne des *Tarquins*.

(1) Ce Moderne va bien plus loin encore : « Plût à » Dieu, dit-il, qu'il fût défendu à tout le reste des » hommes, sous peine d'être écorchés vifs, d'entreprendre l'Histoire » ! Voyez l'Ouvrage qui a pour titre : *Des vertus et des vices de l'Histoire, pag. 158.* On ne s'attend point à voir un *Vertot*, un *De Thou*, et un *Robertson*, condamnés au supplice de *Marsyas*.

En général, un Républicain est plus fait que l'Esclave soudoyé d'un Despote, pour citer tous les hommes qui ont vécu, au Tribunal des générations futures; mais si ce Républicain est né l'ennemi des Rois, il est toujours tenté de raconter les crimes qu'ils peuvent exécuter, plutôt que ceux qu'ils exécutent.

Tacite, le sublime *Tacite*, n'est pas à cet égard exempt de tout reproche. Il a chargé le portrait odieux des Monstres couronnés, sous lesquels il vivait, et si son récit ne s'accordait pas d'ordinaire avec celui du froid *Suétone*, on serait tenté de regarder ses Annales comme un roman philosophique, plutôt que comme l'Histoire fidèle des *Tibère* et des *Néron*.

L'Historien des Hommes doit travailler, autant qu'il le peut, sur les Mémoires des Auteurs contemporains; car les faits se dénaturent par l'éloignement des tems, comme les couleurs des objets, par l'étendue des distances.

Mais l'autorité même d'un Historien contemporain, doit être pesée dans les balances de la critique.

Polybe regardait comme infidèle l'Histoire de *Timée*, parce qu'il n'avait pas voyagé dans la *Grèce* (1). La vie piquante de Charles XII, a essuyé de nos jours le même reproche, et

(1) *Histor. lib.* 12.

ce reproche n'a cessé que lorsque *Stanislas*, qui avait parcouru la *Pologne* en Roi, écrivit pour confirmer la vérité de cette Histoire.

Le même *Polybe* accusait *Callisthène* d'infidélité, parce qu'en rendant compte d'un Combat entre *Darius* et *Alexandre*, dont il avait été témoin, il avait interverti la langue de la Tactique (1); *Plutarque* infirme pour la même raison le témoignage de la plupart des trois cents Historiens qui écrivirent le récit de la Bataille de *Marathon*.

Soyons moins scrupuleux que *Polybe* et *Plutarque* ! Que nous importent les vains détails d'un Combat, puisque depuis *Nemrod*, jusqu'à l'invention du Canon, tous se ressemblent ? Ce sont les résultats des opérations militaires, dont nous avons besoin, et non le récit minutieux des évolutions d'une Phalange. La langue de la Tactique est bonne pour former des Majors, mais elle est inutile à l'Historien, qui ne se propose que de peindre les hommes.

Les erreurs de Géographie ont des suites un peu plus importantes dans un Historien,

(1) Voyez aussi sa Critique de l'Histoire de *Fabius*, parce que cet illustre Romain avait fait un mauvais choix dans les Evénemens de son tems, dont il rendait compte à sa Patrie. *Histor. lib.* 3.

que l'ignorance de la Tactique; aussi on ne doit point mettre, pour la véracité, dans le rang d'un *Polybe* ou d'un *Xénophon*, ce *Quinte-Curce*, qui fait venir le *Gange* du Midi, qui confond le Mont *Taurus* avec le *Caucase*, et qui prend le *Jaxarte* pour le *Tanaïs*.

Quand on pardonnerait à l'Historien d'*Alexandre* d'être un mauvais Géographe, on ne devrait pas l'excuser d'avoir osé justifier les débauches de son Héros avec *Bagoas* et *Ephestion*. Violer la morale, est la plus grande des faiblesses dans tous les hommes; mais en justifier l'infraction, est un crime de lèze-humanité dans un Historien.

Il semble que quand on écrit une Histoire contemporaine, il faudrait s'appuyer du suffrage des Héros que l'on met en scène. *Polybe* fit approuver la sienne par *Scipion*; et parmi les Modernes, *Davila* a pris le même soin à l'égard du Duc d'*Epernon*; nous avons vu de nos jours l'Historien de *Charles XII* en appeler au témoignage d'un Roi fait par ce Héros, et détrôné ensuite pour le bonheur de la *Lorraine*.

L'exacte impartialité étant la base de l'Histoire, il faudrait, avant de porter son jugement sur les factions qui déchirent sa Patrie, consulter les deux Partis; ainsi agissait *Thucydide*;

David Hume, parmi les Modernes, a encore mieux fait; il a résumé et pesé les raisons des Sectes, soit politiques, soit religieuses de l'*Angleterre*, et après avoir fait le rôle d'Avocat-Général, il a abandonné le jugement du Procès au Lecteur.

Ce qui affaiblit un peu l'autorité des Histoires contemporaines, c'est cet enthousiasme adulateur, dont il est si difficile de se défendre, quand on écrit la vie d'un homme célèbre : on voit sans cesse *Xénophon* aux pieds de *Cyrus*; *Eusèbe*, à ceux de *Constantin*, et *Eginhard* à ceux de *Charlemagne*; mais l'homme de génie fait agir ses Héros, et les loue rarement : voilà peut-être pourquoi la Postérité a élevé jusqu'au Ciel les Héros de l'*Iliade*.

Cette adulation, dès qu'on en apperçoit les traces, indispose contre un Historien. La vie de *Charles-Quint*, par *Sandoval*, Evêque de *Pampelune*, débute par une généalogie expliquée de père en fils, depuis *Adam* jusqu'à cet Empereur : on jette le Livre d'indignation, après en avoir lu les premières pages.

On est bien plus révolté, quand le Souverain qu'on enivre d'un encens adulateur, est le fléau des Peuples qu'il gouverne. Le Héros de *Velleius Paterculus* (qui le croirait), est le farouche *Tibère* : quand après avoir consi-

déré le portrait du Tyran, tracé par cet Historien, on lit le récit de ses crimes dans *Tacite*, on ne peut se défendre de regarder en pitié la nature humaine.

On ne parle point ici du peu d'autorité que peut avoir un Ecrivain, qui a la bassesse de vendre son génie au Despotisme de la Puissance qui le soudoye. *Paul Jove*, se vantait, dit-on, d'avoir deux plumes : une d'argent, pour le Prince qui payait son encens, et une de fer, pour celui qui le dédaignait; mais la Postérité a fait justice de ce second *Arétin*, en mettant dans l'oubli ses satyres et ses éloges.

TRAITÉ

SUR

LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Par LUCIEN (1).

ON dit, mon cher Philon, que sous le règne de Lysimachus, les habitans de la ville d'Abdère furent tourmentés d'une fièvre chaude très-violente, qui finissait le 7e jour par une perte de sang, ou une sueur. Mais ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que tous ceux qui en étaient atteints, récitoient des Tragédies, et particulièrement l'Andromède d'Euripide, d'un air grave et d'un ton lugubre, et toute la ville était pleine de ces Comédiens faits à la hâte, qui tout hâves et défigurés, s'écriaient: *O amour, tyran des Dieux*

(1) Parmi les différentes traductions de LUCIEN, nous avons préféré celle-ci, de PERROT D'ABLANCOURT, quoiqu'écrite dans des termes un peu vieillis, comme étant plus concise, et rendant plus fidèlement, par la naïveté de son style, l'ironie fine et piquante de l'original.

et des hommes! et jouaient le reste du rôle de Persée fort mélancoliquement; ce qui dura jusqu'à la venue de l'hiver, qu'un grand froid emporta toute cette frénésie. Ce mal venait de ce que le Comédien Archélaüs, qui était en grande vogue en ce tems-là, avait joué cette Tragédie avec applaudissemens, dans les plus ardentes chaleurs de l'été; de sorte que plusieurs, au retour du théâtre, se mirent au lit, et le contrefaisaient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques et empoulés. Une maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux esprits, qui depuis la défaite d'Arménie et les victoires remportées ensuite sur les Barbares, ne se peuvent tenir, non pas de jouer des Tragédies (car il ne serait pas désagréable d'ouïr réciter de beaux vers), mais d'écrire l'Histoire; et l'on ne voit plus que des Xénophons, des Hérodotes et des Thucydides; ce qui justifie le dire de cet Ancien, *que la guerre est mère de tout*, puisqu'elle produit même les Historiens. A l'exemple donc de Diogène, qui, à la venue de Philippe, voyant les Corinthiens employés les uns à réparer leurs bêches, les autres à nettoyer leurs armes, s'amusait à rouler son tonneau, pour n'être pas le seul oisif dans une ville si occupée, j'ai pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comédie un personnage muet,

ni me taire, tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si téméraire que d'entreprendre d'écrire l'Histoire ; je craindrais trop de donner à travers quelque banc ou quelqu'écueil caché sous les ondes, qui brisât mon frêle vaisseau. Je veux seulement donner quelques avis à ces nouveaux Ecrivains, quoique la plupart ne croient pas en avoir besoin, et qu'ils se figurent qu'il n'y a qu'à savoir s'expliquer passablement pour devenir bon Historien. Mais tu sais bien le contraire, mon cher Philon, et qu'il n'y a guères de chose plus difficile, si l'on veut travailler, comme dit Thucydide, pour l'éternité. Je sais bien que je ne ferai pas plaisir à ceux qui ont déjà publié leurs ouvrages, avec les acclamations accoutumées ; mais cela leur pourra servir une autre fois à décrire les guerres étrangères, puisqu'en l'état qu'est maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'ose choquer ; que s'ils ne veulent pas recevoir instruction, je ne m'en soucierai pas beaucoup, et quand tous les Abdérites auraient la fièvre chaude, le Médecin n'en fera que rire.

Or, comme tous les préceptes concernent ce qu'on doit faire et ce qu'on doit éviter, je commencerai par ceux-ci, sans m'étendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit, et qui concernent l'ordre, la

pensée et l'expression; mais je me renfermerai dans ceux qui sont propres à notre sujet. Premièrement, quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lorsqu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées, ils s'étendent dans le blâme ou la louange des Chefs, et font une Satyre ou un Panégyrique, au lieu d'une Histoire; sans considérer que ces choses sont éloignées l'une de l'autre, comme le Ciel l'est de la Terre? Celui qui loue, n'a autre but que de réjouir, et ne se soucie pas de le faire au préjudice de la vérité; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histoire, et fait d'une vérité une fable. L'Histoire ne s'accorde pas plus avec la Poésie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste, et ne peut employer les ornemens de la Poésie, non plus qu'une honnête femme ceux d'une courtisane; d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le secours des fictions, et n'a pas les figures et les mouvemens qui transportent l'ame, et qui la mettent hors de son siège. Si vous y mêlez donc trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule, vêtu des habits d'Omphale, qui est la dernière extravagance. Ce n'est pas qu'elle ne puisse quelquefois employer les louanges avec grace; mais elle y doit être fort retenue, et se sou-

venir toujours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; et qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à présent, que pour la postérité. Ceux-là donc s'abusent, qui divisent l'Histoire en deux parties, l'utile et le délectable, et pour cela y comprennent les louanges. Car l'Historien ne doit avoir pour but que l'utilité qui se tire d'une narration véritable; et s'il mêle quelqu'agrément dans son ouvrage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la vérité, mais pour la faire mieux recevoir. Or, ce qui sent trop la flatterie, dégoûte un honnête homme, au lieu de le réjouir; et c'est celui-là qu'on se doit proposer de contenter, sans se soucier des autres. Car, quand on plairait à quelques-uns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils savent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, et que si vous l'en tirez, vous faites un monstre, au lieu d'un miracle. Je laisse à part que les louanges ne sont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on loue, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates; mais elles sont insupportables à tout le monde, lorsqu'elles contiennent des hyperboles excessives et des flatteries manifestes. Plusieurs, néanmoins, qui ne les savent pas apprêter, et n'ont pas la grace de l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur

donner seulement la teinture de la vérité; mais bien loin de plaire, ils fâchent même ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule, l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant un jour à ce grand Prince, de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mêlait des flatteries extraordinaires, Alexandre, qui naviguait alors sur l'Hydaspe, jetta le livre dans la rivière, et lui dit qu'on lui en devrait faire autant, d'être si effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avait pas assez fait de véritables : colère bien juste, et bien conforme à une autre action de ce Prince, lorsqu'il rebuta l'architecte qui voulait tailler le Mont Athos à sa ressemblance, et faire que d'une main il tînt une ville, et de l'autre il versât un fleuve. Aussi depuis ne se servît-il plus d'Aristobule, après avoir reconnu sa flatterie et sa lâcheté; car, quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses louanges, si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeait leurs défauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la plupart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la postérité, à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce défaut. Si l'on

doit donc y mêler de l'agrément, il faut, comme j'ai dit, que ce soit de celui que la vérité est capable de recevoir, et non pas de faux ornemens, comme j'en ai remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens; et je te prie de ne point estimer ce que je dirai incroyable, pour être ridicule; car je t'en ferais serment au besoin, s'il était honnête de jurer dans un livre. L'un, commence son Histoire par l'invocation des Muses, et les prie de favoriser son dessein; et pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, et le Roi de Perse à Thersite, sans considérer qu'il lui ferait beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemi à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoute à cela une louange de soi-même et de sa Patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, et marque en passant que si Homère l'eût fait, il eût sauvé un grand procès aux Grammairiens, qui s'entre-battent maintenant sur ce sujet; il finit son exorde par une protestation de ravaler les avantages des ennemis, et de relever les nôtres, et entre ainsi en matière: *Car ce malheureux Vologéses fit la guerre à l'Empereur, pour la raison qui s'ensuit.* Un autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple: *Crepereïus Calpurnianus, citoyen de la ville de*

Pompée, a écrit la guerre des Parthes et des Romains, commençant dès son origine. Après un si beau commencement, il est facile de juger du reste; car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou, et envoie la peste à ceux de Nisibe, pour n'avoir pas voulu embrasser notre parti; empruntant tout de l'Histoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte et aux états du Roi de Perse, où je le laissai tout à propos, qui enterrait les Athéniens à Nisibe, jugeant assez ce qu'il pourrait dire après un si beau commencement. N'est-ce pas là une belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à un sujet tout différent? Non content de cela, il mêle dans son Histoire les termes latins des armes et des machines, et dit *le pont* et *le fossé*, comme on fait en cette langue, qui est une chose bien agréable aux oreilles grecques. Un autre a fait la sienne comme un journal de quelque soldat ou de quelque vivandier d'armée; en quoi il est plus excusable que les autres; car si cela ne tient lieu d'Histoire, cela peut toujours servir de mémoire à un Historien. Mais son inscription est trop superbe pour un si maigre Ecrivain : *L'Histoire Parthique de Callimorphe, médecin des Hastaires de la sixième légion.* Sa préface n'est

pas moins extravagante; car il soutient que c'est au médecin d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon, qui est le père des Sciences et le protecteur des Muses; et entremêle, parmi les mignardises de la langue Ionique, des termes bas et populaires.

Mais pour dire quelque chose des Philosophes, un d'entr'eux, dont je tais le nom par respect, passe tous les autres en extravagance; car il soutient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'Histoire; et pour le prouver, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremêlant parmi des propositions ridicules, des flatteries grossières et pédantesques. Mais ce qui est de plus insupportable, c'est qu'il dit au commencement que l'Empereur aura cet avantage par-dessus les autres Princes, que les Philosophes seront ses Historiens; ce qu'il eût été plus honnête de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celui qui commence de la sorte, pour faire l'Hérodote, comme l'autre a fait le Thucydide : *Je viens à parler des Perses et des Romains;* et ensuite : *Car il fallait que quelque malheur arrivât à ceux-là;* et aussitôt : *Osroés que les Grecs appellent Oxyroés*, et autres sottises semblables. Un autre, illustre par son éloquence et grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse même, se plaît à décrire

toutes les villes, les champs, les fleuves et les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes et toute la glace du Septentrion. A peine un livre lui suffit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens, avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc-en-ciel. Combien emploie-t-il de paroles à dépeindre la veste de Vologéses, avec la bride de son cheval, et la chevelure ondoyante d'Osroés au passage du Tygre, d'où il le fait sauver dans un antre ombragé de myrtes, de lauriers et de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayons du soleil? Ne sont-ce pas là des particularités bien nécessaires? Mais cela vient de ce qu'ils ne savent pas ce qu'il faut taire et ce qu'il faut exprimer, et de ce qu'ils ne sont pas capables de reconnaître les beaux endroits, ni de les décrire; semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne savent pas encore comme il faut porter un manteau, et qui se crèvent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes délicates. Celui-ci se plaît aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; car il dit qu'un homme blessé au gros orteil, mourut subitement, et qu'au seul cri du Général, sept ou huit hommes tombèrent par

terre. Pour le nombre des morts, il surpasse même ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur; car il dit qu'il y mourut soixante-dix mille deux cents trente-six des ennemis, et qu'il n'y en eût que deux de morts du côté des Romains, et neuf de blessés : ce qui est tout ensemble incroyable et ridicule. Mais pour paraître plus élégant, et ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque, par des termes barbares et étrangers, il dit *Cronus* pour *Saturnius*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, et autres semblables impertinences. Touchant la mort de Sévérien, il dit que tout le monde s'est trompé, et qu'il mourut de faim et non d'un coup d'épée, comme on a cru; sans considérer que plusieurs demeurent jusqu'au septième jour sans manger, et qu'il n'en fût que trois; si ce n'est qu'Osroés fût demeuré exprès sept jours sur le champ de bataille, en attendant que son ennemi fût mort de faim.

Mais que dirons-nous de ceux qui se servent de termes poëtiques dans leur Histoire, comme s'ils chaussaient d'un pied un escarpin et un cothurne de l'autre, pour jouer ensemble la comédie et la tragédie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils allaient dire quelque chose de grand et de merveilleux, et ne disent que des choses ordinaires avec un style bas et

rampant; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule ou de quelqu'un des Titans, et du proverbe qui dit: *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, et qu'elles n'accouchèrent que d'une souris*: car il faut garder par-tout l'unité du caractère, et ne pas mêler des haillons parmi la pourpre, ni mettre sur un nain une tête de géant. Quelques-uns font un corps sans tête, et pensent se sauver par l'exemple de Xénophon, qui commence ainsi sa retraite des dix mille: *Darius* et *Parisatis avaient deux fils*. Mais ils ne savent pas qu'il y a des narrations qui tiennent lieu d'exorde, comme je le montrerai tantôt. Encore peut-on excuser les défauts de l'élocution et de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieues, mais même de journées entières, cela n'est pas pardonnable, comme celui qui dit qu'Europus est une colonie des Edesséens dans la Mésopotamie, à deux journées de l'Euphrate; et comme si ce n'était pas assez, il y transporta ma patrie avec ses tours et ses remparts, et dit que Samosate est baignée de l'Euphrate et du Tigre, comme s'ils coulaient sous ses murailles; quoiqu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que je ne suis ni Parthe ni Chaldéen. Enfin, il travaille si négligemment, qu'on dirait qu'il a composé son Histoire sur les bruits de ville, et qu'il

n'a jamais vu personne qui ait été en Syrie. Il ajoute une plaisante particularité de Sévérien, quoiqu'il dit l'avoir apprise de ceux qui s'étaient sauvés de la bataille; qu'il cassa des cristaux qu'on lui avait donnés, et d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans avoir recours ni au fer ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. Ensuite il fait son oraison funèbre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Péloponnèse. Car je ne sais comment ils en veulent tous à cet Auteur, quoiqu'il n'ait jamais pensé à eux ni à la défaite d'Arménie. Après avoir donc enseveli son héros magnifiquement, il fait monter sur son sépulcre un rival de Périclès en éloquence, c'est-à-dire un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, et si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur-tout lorsqu'il se lamente amèrement à la fin de sa harangue, au souvenir des bons morceaux qu'il avait mangés à sa table, et des grands coups qu'il y avait bus; et pour finir comme Ajax, il tire son épée après toutes ces lamentations et s'en donne à travers le corps; à grand tort véritablement, car il devait mourir par la main du bourreau après une si méchante harangue. Cependant l'Auteur dit que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à battre des mains et à élever

jusqu'au

jusqu'au ciel cet Afranius par ses louanges ; et véritablement, il est louable de s'être souvenu de la bonne chère qu'on lui avait faite, et de n'en avoir pas été ingrat à la mort ; mais je voudrais qu'auparavant, pour nous épargner la peine de lire tant de sottises, il eût étranglé son Historien.

Quelques-uns, sans s'arrêter aux choses essentielles, s'amusent à nous conter des particularités ridicules ou inutiles, comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statue de Jupiter Olympien, commençait par ses brodequins, ou s'amusait à nous dépeindre sa base, sans toucher au reste ; car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, et s'étend sur le récit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau, et ayant rencontré des paysans qui dînaient, se mit à table avec eux, après avoir été reconnu par un de ces villageois qui avait été en Mauritanie, où il avait un frère qui portait les armes. Il ajoute à cela des contes à dormir debout : que ce paysan fût à la chasse en ce pays-là, où il vit des troupeaux d'éléphans, et faillit être déchiré par un lion ; qu'il acheta de grands poissons à Césarée : de sorte que ce bel Historien laissant à part le récit d'une si fameuse bataille, et tout ce qui se fit de mémorable de part et d'autre, s'amuse à contempler un villageois qui achète

du poisson dans un marché; et si la nuit ne fût survenue, je pense qu'il eût soupé avec lui, car le souper était prêt. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eût perdu ces beaux mémoires, et que ce cavalier Maure n'eût pas eu soif à la bataille, ou qu'il s'en fût retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances : qu'une batelouse les vint trouver d'un village voisin; qu'ils se firent des présens les uns aux autres; et que le cavalier donna au paysan sa lance, et le paysan au cavalier l'agraffe de son saye, et autres particularités très-nécessaires. On peut donc dire de cet Historien et des autres qui lui ressemblent, non pas qu'ils aient cueilli la rose sans se piquer aux épines, mais qu'ils se sont piqués aux épines sans cueillir la rose. Celui-là n'est pas moins ridicule, qui, sans jamais avoir été en Syrie ni en Arménie, dit que les yeux sont plus fidèles que les oreilles (1), et partant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï, mais ce qu'il a vu. Mais il a si bien tout vu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui sont parmi eux un signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille; que ces dragons, dis-je, sont fort grands, et naissent en Perse un peu au-dessus de l'Ibérie, et qu'on les attache au bout d'une pique, d'où

(1) Mot d'Hérodote.

l'on sème par-tout l'épouvante; puis, quand on vient aux mains, on les délie et on les jette à la tête des ennemis; de quoi plusieurs des nôtres furent dévorés ou étouffés. Il ajoute qu'il voyait tout cela du haut d'un arbre, où il s'était sauvé de bonne heure, dont bien nous en prit; car sans cela nous aurions perdu un bel Historien qui est témoin oculaire de tant de merveilles, et qui a exécuté de sa main plusieurs beaux faits d'armes, et a été même blessé; mais je pense que ça été sur le chemin de Lerne à Corinthe d'où il était. Cependant, il lisait toutes ces choses en présence des Corinthiens, qui savaient qu'il n'avait pas seulement vu la bataille en peinture; car il ne connait ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, et s'y abuse à tous propos. Un autre décrit en moins de cinq cents vers tout ce qui s'est passé en tant de provinces, et a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec un titre presqu'aussi grand que son livre : *Les victoires remportées nouvellement sur les Parthes par les Romains, en Arménie, en Mésopotamie et en Médie, par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrés à Apollon;* car je crois qu'il vainquit à la course en sa jeunesse. Un autre a fait l'Histoire par forme de prophétie, où il décrit la prise de Vologéses, et la mort d'Osroés qu'il fait exposer aux lions, et narre ensuite

notre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Mésopotamie, d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires ; mais il est en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire ensuite l'Histoire des Indes et la navigation de l'Océan ; et ce n'est pas une simple promesse, car il a déjà fait passer le fleuve Indus à la troisième légion, avec une troupe de Gaulois et de Maures sous la conduite de Cassius. Mais de savoir ce qu'ils feront, et comment ils soutiendront le choc des éléphans, cela est encore incertain ; il faut attendre qu'il nous le mande du royaume de Musican, ou de la République des Oxydraques. Ils font, comme j'ai dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque ; et quand ils le verraient, ne le pouvant exprimer dignement, mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes : *Des victoires Parthiques, tant de livres ;* un autre plus plaisamment : *Les Platoniciques de Démétrius de Sagalasse :* ce que je n'allègue pas, tant par raillerie que pour servir d'instruction ; car celui qui évitera ces écueils et autres semblables, sera en état de faire quelque chose de bon, et de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui ôte l'un, pose l'autre.

Mais, dira quelqu'un, maintenant que le

champ est défriché, et les ordures emportées, il est tems d'y jeter la bonne semence, et de faire voir que tu es capable d'instruire, aussi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matière, que celui qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premièrement une adresse naturelle à s'expliquer, et à discerner le mensonge d'avec la vérité; qualités qui ne s'acquièrent point par l'art, mais qui sont comme des présens du Ciel, quoique l'adresse à s'exprimer, se puisse perfectionner par l'étude et par la lecture des Anciens. Ceci n'a pas besoin de précepte; car on ne saurait donner de l'esprit à celui qui n'en a point : ce serait un secret plus grand que la pierre philosophale, de pouvoir transformer les esprits, et faire d'un lourdaud un habile homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence seulement ce qu'on a; et mon dessein n'est pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Histoire, mais d'empêcher ceux qui le sont, de s'égarer. Car pour avoir de l'esprit, on ne laisse pas d'avoir besoin d'art et de préceptes, comme, pour être bon musicien, ce n'est point assez d'avoir bonne voix, si l'on ne la sait conduire. Il faut, outre ce que j'ai dit, avoir quelque connaissance des affaires du monde, et des choses de la guerre;

on ne saurait rien faire d'un homme qui n'a rien vu, et qui est obligé d'en croire les autres; mais surtout, il ne faut être attaché à aucun parti : car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignait un Monarque de profil, parce qu'il n'avait qu'un œil; mais il le faut représenter tout entier. Que le respect de sa Patrie n'empêche point de dire les pertes qu'elle a reçues, ni les fautes qu'elles a faites; car l'Historien, non plus que le Comédien, n'est pas coupable des malheurs qu'il représente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence, on pouvait réparer les désordres, Thucydide n'aurait pas manqué, d'un trait de plume, de raser les fortifications des ennemis et de rétablir les Affaires de sa ville; mais les Dieux même n'ont pas le pouvoir de changer les choses passées. Le devoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont avenues; ce qu'il ne peut faire lorsqu'il est dépendant d'un Prince ou d'une République, de qui il a quelque chose à espérer ou à craindre. Que s'il faut nécessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'état de la vérité que de son intérêt, ou de sa passion : car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il doit avoir toujours pour but le jugement de la postérité, s'il ne veut remporter le titre de flatteur, plutôt que d'Historien. On

dit, à ce propos, qu'Alexandre dit un jour à Onésicrite, qu'il voudrait bien après sa mort retourner en vie pour quelque tems, afin de voir le sentiment qu'on aurait de lui, et comment on prendrait les choses qu'il avait faites: car je ne m'étonne pas, dit-il, qu'on me loue, maintenant que les uns m'appréhendent, et que les autres tâchent de gagner mes bonnes graces. C'est pour cela que quelques-uns tiennent qu'on doit ajouter foi à ce qu'Homère dit d'Achille, parce qu'il a écrit après sa mort; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes, et ne relèvent que de leur fantaisie. Je veux donc que mon Historien aime à dire la vérité, et qu'il n'ait point sujet de la taire: qu'il ne donne rien à la crainte ni à l'espérance, à l'amitié ni à la haine; ne soit d'aucun pays, ni d'aucun parti; et qu'il appelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide, quoiqu'il vît Hérodote en si grande estime, qu'on donnait le nom des Muses à ses Livres: car j'aime mieux, dit-il, déplaire en disant la vérité, que de plaire en contant des Fables; parce qu'en déplaisant, je profiterai, et je nuirai en voulant plaire. Voilà quel doit être le sentiment d'un bon Historien. Pour son style, il faut qu'il soit clair et naturel, sans être bas: car comme nous

lui proposons la liberté et la vérité, pour règle de ce qu'il doit dire, aussi faisons-nous la clarté et l'intelligence, pour règle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées; si ce n'est lorsqu'il veut décrire une bataille, ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler son stile, et déployer, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'éloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'élève qu'à la mesure des choses dont il parle; et son style doit être exempt d'enthousiasme, et de toute fureur poétique; car il y a danger, en s'élevant trop, que la tête ne lui tourne, et qu'il ne s'égare en des fictions : c'est pourquoi il doit marcher bride en main, et considérer que l'excès et le mensonge sont les deux plus grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses plutôt que par les paroles; car il vaut mieux que son style soit ordinaire, et que sa pensée ne le soit pas, que de rendre sa pensée foible et son style trop élevé, ou de se laisser emporter à l'essor de son imagination. Que ses périodes ne soient ni trop longues, ni trop étudiées; son style ni trop nombreux, ni trop négligé; parce que l'un sent la barbarie, et l'autre l'affectation. Il faut aussi que ses pensées aient plus de solidité que

d'éclat, et approchent plus du raisonnement d'un sage politique, que de la pointe d'un déclamateur : que ses sentences ne soient ni trop fréquentes, ni trop détachées ; mais qu'elles se trouvent comme enchassées dans le corps de son Ouvrage. Quant à ce qui concerne les choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, et consulter souvent ceux qui ont eu part aux Affaires ; sinon, suivre les relations les plus véritables, et qui paraissent les moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'être : en quoi il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits et les personnes d'où elles viennent, et n'ajouter pas foi légèrement à tout ce qu'on dit ; mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité ou de la taire. Lorsqu'il aura ses mémoires prêts, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de son Histoire, et l'agencera ensuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera comme le Jupiter d'Homère, qui jette tantôt la vue sur le camp des Grecs, et tantôt sur celui des Troyens, et décrira séparément les actions des deux partis, si ce n'est dans le récit des batailles où l'on est contraint souvent de les confondre ; mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres,

et qu'il s'attache au gros sans se soucier du reste. Qu'il considère d'abord les Généraux, les ordres qu'ils donnent et la disposition de leurs troupes, et qu'il rende, s'il se peut, raison du tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part et d'autre, et qu'il n'oublie pas le vaincu pour parler toujours du vainqueur. Qu'en toutes choses il garde la médiocrité et la bienséance, et qu'il ne s'emporte en jeune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser une chose, quand il aura hâte, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y revienne après, et qu'il garde, le plus qu'il pourra, l'ordre des tems. Qu'il suive le vainqueur par-tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à un miroir fidelle, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, et n'en altère rien, ni en la forme, ni en la matière, ni en la couleur : car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, et qu'il suive simplement ses mémoires; semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or et l'ivoire de sa statue, mais lui donne seulement la forme qu'elle n'avait point. Enfin, tout le secret de son art consiste à bien mettre en œuvre sa matière, et il a rempli parfaite-

ment son caractère et satisfait à son devoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien représenté. Il commencera quelquefois sans exorde, lorsque la chose n'aura point besoin de préparation, et se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lorsqu'il se voudra servir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif et docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ai dit, en montrant qu'il doit traiter de choses grandes et nécessaires, et qui regardent particulièrement l'intérêt de ceux à qui il parle, comme fait Hérodote, quand il dit, que c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; et Thucydide, que la guerre, qu'il entreprend de décrire, est la plus considérable de toutes celles dont il nous reste quelque mémoire, et contient de plus grands et de plus mémorables événemens. Il servira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord, et l'on jugera que son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à décrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement et insensiblement, et gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rhétorique : la clarté, la netteté, la briéveté, la facilité, l'égalité, se sou-

venant toujours que l'Histoire n'est qu'un long récit. Il faut prendre garde pourtant qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousues ensemble, mais qu'elles soient fondues en un même corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent, mais qu'elles se tiennent; que l'agencement des choses et des paroles en relève l'éclat sans affectation.

Pour la brièveté, elle est utile partout, principalement lorsqu'on a beaucoup de choses à dire, et ne doit pas être seulement dans les paroles, mais dans les choses; car il faut passer, en trois mots, les moins importantes, et n'être étendu qu'en celles qui le méritent. Il y en a même dont il ne faut point parler du tout; car chacun est curieux de savoir toutes les particularités des grandes entreprises, c'est pourquoi on n'y sauroit être trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuie. Enfin, il faut faire comme dans un festin bien apprêté, où l'on ne sert pas indifféremment toutes sortes de viandes, mais seulement les plus délicates. L'Histoire n'est faite que pour conserver la mémoire des choses mémorables et non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, et qu'il paroisse que ce n'est pas par un vain desir de faire paraître son esprit, mais pour éclaircir

ou embellir son sujet; car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoiqu'elles y apportent beaucoup de clarté, de sorte que elles ne doivent pas être étendues au-delà de ce qu'on traite. En cela, Homère, bien que Poëte, peut servir de règle; car en la descente d'Ulysse aux Enfers, il ne s'amuse point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Historien en eût rempli son ouvrage, approchant l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale, et faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa roue. Thucydide y est aussi fort retenu : soit qu'il décrive la forme d'un siège ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va vîte, et est encore moins étendu dans la description des villes et du port de Syracuse. Que s'il paraît long dans celle de la peste, on remarquera, en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui l'arrête, et qu'il se hâte tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il lui faut faire dire ce qui est convenable, tant à sa personne qu'à la chose dont il s'agit; et quoiqu'il soit permis en cet endroit d'étaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement et sans affectation, et sur-tout dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blâme et de la louange, il faut prendre garde que votre Histoire ne puisse passer pour un Panégyrique,

ni aussi pour une Satyre, comme celle de Théopompe. Il ne faut donc blâmer ni louer qu'en passant, et se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panégyrique des grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, et qu'il ne saurait convenir aux autres. Lorsqu'il se présentera quelque chose d'incroyable, je suis d'avis qu'on le dise, mais sans l'assurer, et laissant à chacun d'en croire ce qu'il lui plaira. En un mot, il se faut toujours représenter ce que j'ai dit, qu'on écrit pour la postérité, et faire comme cet Architecte (1) qui bâtit la tour du Phare. Car après avoir achevé son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, et écrivit dessus celui du Prince qui régnait, sachant bien qu'il serait détruit par le tems, et qu'on verrait alors paraître le sien, qui durerait autant que les siècles. Voilà la règle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire; si on le fait, je n'aurai pas perdu mon tems; sinon, j'aurai roulé en vain mon tonneau.

---

(1) Sostrate Gnidien.

DE L'HISTOIRE;

Par M. DE VOLTAIRE (1).

COMME nous avons déjà vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule Histoire de France, et qu'un lecteur qui vivrait cent ans, n'aurait pas le tems d'en lire la moitié, je crois qu'il est bon de savoir se borner.

Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays, celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encore moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs et des Romains, et leurs lois qui sont en grande partie les nôtres.

Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui abandonnerait

(1) Cet Ouvrage n'est pas tel qu'on le retrouve dans les Questions sur l'Encyclopédie, de l'édition de Beaumarchais : l'Editeur y a inséré quelques autres Fragmens Historiques du même Auteur, parce qu'ils étaient analogues à son plan.

Polybe, pour étudier sérieusement les *Mille et une nuits*. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables; la raison en est que les hommes ont dû vivre long-tems en corps de peuple, et apprendre à faire du pain et des habits (ce qui était fort difficile), avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, ce qui était plus difficile encore. L'art d'écrire n'a pas probablement plus de six mille ans chez les Chinois, et quoiqu'en aient dit les Chaldéens et les Egyptiens, il n'y a guères d'apparence qu'ils aient su plutôt écrire et lire couramment.

L'Histoire des tems antérieurs ne put donc être transmise que de mémoire; et on sait assez combien le souvenir des choses passées s'altère de génération en génération. C'est l'imagination seule qui a écrit les premières Histoires. Non-seulement chaque peuple inventa son origine, mais il inventa aussi l'origine du monde entier. Ne nous perdons point dans cet abîme, et allons au fait.

Définition.

L'Histoire est le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la Fable qui est le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'Histoire des opinions, qui n'est guères que le recueil des erreurs humaines.

L'Histoire

L'Histoire des arts peut être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connaissance de l'invention et du progrès des arts, la description de leur mécanisme.

L'Histoire naturelle improprement dite *Histoire*, est une partie essentielle de la physique.

On a divisé l'Histoire des événemens en sacrée et profane; l'Histoire sacrée est une suite des opérations divines et miraculeuses, par lesquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation Juive, et d'exercer aujourd'hui notre foi. Je ne toucherai point à cette matière respectable.

Premiers fondemens de l'Histoire.

Les premiers fondemens de toute Histoire, sont les récits des pères aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre; ils ne sont tout au plus que probables dans leur origine, quand ils ne choquent point le sens commun; et ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le tems, la fable se grossit, la vérité se perd : delà vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi, les Egyptiens avaient été gouvernés par les Dieux pendant beaucoup de siècles; ils l'avaient été ensuite par des demi-dieux; enfin, ils avaient eu des Rois pendant onze mille trois

cent quarante ans; et le soleil dans cet espace de tems avait changé quatre fois d'orient et d'occident.

Les Phéniciens du tems d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans, et ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la chronologie Egyptienne. J'avoue qu'il est physiquement très-possible que la Phénicie ait existé, non-seulement trente mille ans, mais trente mille milliards de siècles, et qu'elle ait éprouvé, ainsi que le reste du globe, trente millions de révolutions; mais nous n'en avons pas de connaissance.

On sait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne Histoire des Grecs.

Les Romains, tout sérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'Histoire de leurs premiers siècles. Ce peuple, si récent en comparaison des Nations Asiatiques, a été cinq cents années sans Historiens. Ainsi, il n'est pas surprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été sa nourrice, qu'il ait marché avec vingt mille hommes de son village de Rome, contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'ensuite il soit devenu Dieu; que *Tarquin l'ancien* ait coupé une pierre avec un rasoir, et qu'une

vestale ait tiré à terre un vaisseau avec sa ceinture, etc.

Les premières Annales de toutes nos nations modernes ne sont pas moins fabuleuses ; les choses prodigieuses et improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine : elles entrent dans l'Histoire des opinions et des sottises. Le champ en est immense.

Des Monumens.

Pour connaître avec un peu de certitude quelque chose de l'Histoire ancienne, il n'est qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques Monumens incontestables. Nous n'en avons que trois par écrit ; le premier est le recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de suite à Babylone, envoyées par *Alexandre* en Grèce, et employées dans l'almageste de *Ptolomée*. Cette suite d'observations, qui remonte à deux mille deux cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens existaient en corps de Peuple plusieurs siècles auparavant ; car les arts ne sont que l'ouvrage du tems, et la paresse, naturelle aux hommes, les laisse des milliers d'années sans autres connaissances et sans autres talens que

n'empruntaient rien des discours des Sophistes ni des images des Poëtes.

La date de la prise de Troie est spécifiée dans ces Marbres, mais il n'y est parlé ni des flèches d'*Apollon*, ni du sacrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des Dieux. La date des inventions de *Triptolème* et de *Cérès* s'y trouve; mais *Cérès* n'y est pas appelée *Déesse*. On y fait mention d'un Poëme sur l'enlèvement de *Proserpine*; il n'y est point dit qu'elle soit fille de *Jupiter* et d'une Déesse, et qu'elle soit femme du Dieu des Enfers.

Hercule est initié aux mystères d'*Éleusine*; mais pas un mot sur ses douze travaux, ni sur son passage en Afrique dans sa tasse, ni sur sa divinité.

Chez nous, au contraire, le moindre événement est accompagné de prodiges : nos Chroniques, nos Histoires anciennes en sont remplies. Deux armées de serpens se livrent une bataille rangée en Allemagne; un Archevêque de Mayence est assiégé et mangé par des rats; et pour comble, on a grand soin de marquer l'année de ces aventures : et l'abbé *Lenglet* compile, compile ces impertinences; et les almanachs les ont cent fois répétées; et c'est ainsi qu'on a instruit la jeunesse; et toutes ces fadaises sont entrées dans l'éducation des Princes.

Toute Histoire est récente. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'Histoire ancienne profane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce Globe, la longue et universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'écriture, en sont cause. Il reste encore plusieurs Peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de Nations policées; et même était-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les Français et chez les Germains, que de savoir écrire, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère vulgaire : presque tous les actes n'étaient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous *Charles VII*, en 1454, que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encore plus rare chez les Espagnols, et delà vient que leur Histoire est si sèche et si incertaine, jusqu'au tems de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. On voit par-là combien le très-petit nombre d'hommes qui savaient écrire, pouvaient en imposer, et combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes absurdités.

Il y a des Nations qui ont subjugué une partie de la Terre sans avoir l'usage des caractères. Nous savons que *Gengis-Kan* conquit une partie de l'Asie au commencement du

treizième siècle; mais ce n'est ni par lui ni par les Tartares que nous le savons. Leur Histoire écrite par les Chinois et traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au Scythe *Ogus-Kan*, nommé *Medès* par les Persans et par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe et de l'Asie, si long-tems avant le règne de *Cyrus*. Il est presque sûr qu'alors sur cent Nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employassent des caractères. Il se peut que dans un ancien Monde détruit, les hommes aient connu l'écriture et les autres arts; mais dans le nôtre ils sont tous très-récens.

Il reste des Monumens d'une autre espèce, qui servent à constater seulement l'antiquité reculée de certains Peuples et qui précèdent toutes les époques connues, et tous les livres; ce sont les prodiges d'Architecture, comme les Pyramides et les Palais d'Egypte qui ont résisté au tems. *Hérodote*, qui vivait il y a deux mille deux cents ans, et qui les avait vus, n'avait pu apprendre des Prêtres Egyptiens dans quel tems on les avait élevés.

Il est difficile de donner à la plus ancienne des Pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité; mais il faut considérer que ces efforts

de l'ostentation des Rois n'ont pu être commencés que long-tems après l'établissement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toujours qu'il avait fallu d'abord relever le terrein, construire les villes sur des pilotis, dans ce terrein de vase, et les rendre inaccessibles à l'inondation : il avait fallu, avant de prendre ce parti nécessaire, et avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les Peuples se fussent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite et à gauche de ce fleuve. Il avait fallu que ces Peuples rassemblés eussent les instrumens du labourage, ceux de l'architecture, une grande connaissance de l'arpentage, avec des lois et une police : tout cela demande nécessairement un espace de tems prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui retardent tous les jours nos entreprises les plus nécessaires et les plus petites, combien il est difficile de faire de grandes choses ; et qu'il faut non seulement une opiniâtreté infatigable, mais plusieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant, que ce soit *Menès*, *Thaut* ou *Chéops*, ou *Ramessès*, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuses masses, nous n'en serons pas plus instruits de l'Histoire de

l'ancienne Egypte : le langage de ce Peuple est perdu. Nous ne savons donc autre chose, sinon qu'avant les plus anciens Historiens il y avait de quoi faire une Histoire ancienne.

De l'ancienne Egypte.

Comme l'Histoire des Egyptiens n'est pas écrite par des Auteurs sacrés, il est permis de s'en moquer. On l'a déjà fait avec succès sur ses dix-huit mille Villes, et sur Thèbes aux cent portes, par lesquelles sortait un million de soldats, outre des chariots armés; ce qui supposait cinq millions au moins d'habitans dans la ville, tandis que l'Egypte entière ne contient aujourd'hui que trois millions d'ames.

Presque tout ce qu'on raconte de l'ancienne Egypte, a été écrit apparemment avec une plume tirée de l'aîle du phénix, qui venait se brûler tous les cinq cents ans dans le temple d'Hiéropolis pour y renaître.

Les Egyptiens adoraient-ils en effet des bœufs, des boucs, des crocodiles, des singes, des chats et jusqu'à des oignons? Il suffit qu'on l'ait dit une fois pour que mille copistes l'aient redit en vers et en prose. Le premier qui fit tomber tant de Nations en erreur sur les Egyptiens est *Sanchoniaton*, le plus ancien Auteur que nous ayons parmi ceux dont les Grecs nous ont conservé des

fragmens. Il était voisin des Hébreux, et incontestablement plus ancien que *Moyse*, puisqu'il ne parle pas de *Moyse*, et qu'il aurait fait mention sans doute d'un si grand homme, et de ses épouvantables prodiges, s'il fût venu après lui, ou s'il avait été son contemporain.

Voici comme il s'exprime : « Ces choses » sont écrites dans l'Histoire du Monde de » *Thaut* et dans ses Mémoires. Mais ces pre- » miers hommes consacrèrent des plantes et » des productions de la Terre; ils leur attri- » buèrent la Divinité, ils révérèrent les choses » qui les nourrissaient; ils leur offrirent leur » boire et leur manger, cette religion étant » conforme à la faiblesse de leurs esprits, etc. »

Il est très-remarquable que *Sanchoniaton*, qui vivait avant *Moyse*, cite les Livres de *Thaut*, qui avaient huit cents ans d'antiquité; mais il est plus remarquable encore que *Sanchoniaton* s'est trompé, s'il a cru que les Egyptiens rendaient aux oignons le même hommage qu'ils rendaient à leur *Isis;* ils ne les adoraient certainement pas comme des Dieux suprêmes, puisqu'ils les mangeaient. *Cicéron*, qui vivait dans le tems où *César* conquit l'Egypte, dit dans son Livre de la Divination, qu'*il n'y a point de superstitions que les hommes n'aient embrassées; mais*

qu'il n'est encore aucune Nation qui se soit avisée de manger ses Dieux.

De quoi se seraient nourris les Egyptiens, s'ils avaient adoré tous les bœufs et tous les oignons? J'ose croire et même dire, que l'Auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale et sur les Mœurs des Nations* a dénoué le nœud de cette difficulté, en disant qu'il faut faire une grande différence entre un oignon consacré et un oignon Dieu. Le bœuf *Apis* était consacré; mais les autres bœufs étaient mangés par les Prêtres et par tout le Peuple.

Une ville d'Egypte avait consacré un chat pour remercier les Dieux d'avoir fait naître des chats qui mangent des souris. *Diodore* de Sicile rapporte que les Egyptiens massacrèrent de son tems un Romain qui avait eu le malheur de tuer un chat, par mégarde. Il est très-vraisemblable que c'était le chat consacré. Je ne voudrais pas tuer une cigogne en Hollande; on y est persuadé qu'elles portent bonheur aux maisons sur le toit desquelles elles se perchent. Un Hollandais de mauvaise humeur me ferait payer cher sa cigogne.

Dans un nome d'Egypte, voisin du Nil, il y avait un crocodile sacré; c'était apparemment pour obtenir des Dieux, que les crocodiles mangeassent moins de petits enfans.

Origène, qui vivait dans Alexandrie, et qui devait être bien instruit de la Religion du pays, s'exprime ainsi dans sa réponse à *Celse*, au Livre III : « Nous n'imitons point les Egyp» tiens dans le culte d'*Isis* et d'*Osiris*; nous » n'y joignons point *Minerve* comme ceux du » nome de Sais ». Il dit dans un autre endroit : « *Ammon* ne souffre pas que les Ha» bitans de la ville d'Apis, vers la Lybie, » mangent des vaches ». Il est clair par ces passages qu'on adorait *Isis* et *Osiris*.

Il dit encore : « Il n'y aurait rien de mau» vais à s'abstenir des animaux utiles aux hom» mes; mais épargner un crocodile, l'estimer » consacré à je ne sais quelle Divinité, n'est» ce pas une extrême folie » ?

Il est évident par tous ces passages que les Prêtres, les Shoen, ou Shotim d'Egypte, adoraient des Dieux, et non pas des bêtes. Ce n'est pas que les manœuvres, les blanchisseuses, la racaille de toute espèce ne prissent communément pour une Divinité la bête consacrée. Il est très-vraisemblable même que des dévotes de cour, encouragées dans leur zèle par quelques Shoen d'Egypte, aient cru le bœuf *Apis* un Dieu; et lui aient fait des neuvaines.

Le Monde est vieux, mais l'Histoire est d'hier. Celle que nous nommons *ancienne* et qui est

en effet très-récente, ne remonte guères qu'à quatre ou cinq mille ans : nous n'avons avant ce tems que quelques probabilités : elles nous ont été transmises dans les Annales des Bracmanes, dans la Chronique Chinoise, dans l'Histoire d'*Hérodote*. Les anciennes Chroniques Chinoises ne regardent que cet Empire séparé du reste du Monde. *Hérodote*, plus intéressant pour nous, parle de la Terre alors connue. En récitant aux Grecs les neuf livres de son Histoire, il les enchanta par la nouveauté de cette entreprise et par le charme de sa diction, et sur-tout par les Fables.

D'Hérodote.

Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers est fabuleux ; mais tout ce qu'il a vu est vrai. On apprend de lui par exemple, quelle extrême opulence et quelle splendeur régnait dans l'Asie mineure, aujourd'hui (dit-on) pauvre et dépeuplée. Il a vu à Delphes les présens d'or prodigieux que les Rois de Lydie avaient envoyés au Temple ; et il parle à des auditeurs qui connaissaient Delphes comme lui. Or, quel espace de tems a dû s'écouler avant que des Rois de Lydie eussent pu amasser assez de trésors superflus, pour faire des présens si considérables à un Temple étranger!

Mais quand *Hérodote* rapporte les contes qu'il a entendus, son livre n'est plus qu'un roman qui ressemble aux Fables milésiennes.

C'est un *Candaule* qui montre sa femme toute nue à son ami *Gigès;* c'est cette femme qui, par modestie, ne laisse à *Gigès* que le choix de tuer son mari, d'épouser la veuve ou de périr.

C'est un oracle de Delphes, qui devine que dans le tems qu'il parle, *Crésus*, à cent lieues de là, fait cuire une tortue dans un plat d'airain.

C'est dommage que *Rollin*, d'ailleurs estimable, répète tous les contes de cette espèce, admire la science de l'oracle et la véracité d'*Apollon*, ainsi que la pudeur de la femme du Roi *Candaule;* et à ce sujet, il propose à la police d'empêcher les jeunes gens de se baigner dans la rivière. Le tems est si cher, et l'Histoire si immense, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables et de telles moralités.

L'Histoire de *Cyrus* est toute défigurée par des traditions fabuleuses. Il y a grande apparence que ce *Kiro* ou *Kosrou*, qu'on nomme *Cyrus*, à la tête des peuples guerriers d'Elam, conquit en effet Babylone amollie par les délices. Mais on ne sait pas seulement quel Roi régnait alors à Babylone; les uns disent *Baltazar*, les autres *Anaboth*. Hérodote fait tuer

Cyrus dans une expédition contre les Massagètes. *Xénophon*, dans son roman moral et politique, le fait mourir dans son lit.

On ne sait autre chose dans ces ténèbres de l'Histoire, sinon qu'il y avait depuis très-longtems de vastes Empires, et des tyrans dont la puissance était fondée sur la misère publique; que la tyrannie était parvenue jusqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en servir à d'infâmes plaisirs au sortir de l'enfance, et pour les employer dans leur vieillesse à la garde des femmes; que la superstition gouvernait les hommes; qu'un songe était regardé comme un avis du ciel, et qu'il décidait de la paix et de la guerre, etc.

A mesure qu'*Hérodote*, dans son Histoire, se rapproche de son tems, il est mieux instruit et plus vrai. Il faut avouer que l'Histoire ne commence pour nous qu'aux entreprises des Perses contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands événemens, que quelques récits vagues, enveloppés de contes puériles. *Hérodote* devient le modèle des Historiens, quand il décrit ces prodigieux préparatifs de *Xerxès* pour aller subjuguer la Grèce et ensuite l'Europe. Il exagère sans doute le nombre de ses soldats; mais il les mène avec une exactitude géographique, de Suze jusqu'à la ville d'Athènes. Il nous apprend comment étaient armés tant de Peuples

peuples différens que ce monarque traînait après lui : aucun n'est oublié du fond de l'Arabie et de l'Egypte, jusqu'au delà de la Bactriane et de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, pays alors habité par des peuples puissans, et aujourd'hui par des Tartares vagabonds. Toutes les nations, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Gange, sont sous ses étendards.

On voit avec étonnement que ce prince possédait plus de terrain que n'en eut l'empire Romain. Il avait tout ce qui appartient aujourd'hui au Grand-Mogol, en deçà du Gange, toute la Perse et tout le pays des Usbeks, tout l'empire des Turcs, si vous en exceptez la Romanie; mais en récompense il possédait l'Arabie. On voit par l'étendue de ses Etats, quel est le tort des déclamateurs en vers et en prose, de traiter de fou *Alexandre*, vengeur de la Grèce, pour avoir subjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il alla en Egypte, à Tyr et dans l'Inde, mais il le devait; et Tyr, l'Egypte et l'Inde appartenaient à la puissance qui avait ravagé la Grèce.

Usage qu'on peut faire d'Hérodote.

Hérodote eut le même mérite qu'*Homère*; il fut le premier Historien, comme *Homère* le premier poëte épique, et tous deux saisirent les beautés propres d'un art qu'on croit inconnu avant eux. C'est un spectacle admirable dans

Hérodote, que cet Empereur de l'Asie et de l'Afrique, qui fait passer son armée immense sur un pont de bateaux, d'Asie en Europe, qui prend la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe supérieure, et qui entre dans Athènes abandonnée et déserte. On ne s'attend point que les Athéniens, sans ville, sans territoire, réfugiés sur leurs vaisseaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la nombreuse flotte du grand Roi; qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs; qu'ils forceront *Xerxès* à ramener ignominieusement les débris de son armée, et qu'ensuite ils lui défendront, par un traité, de naviguer sur leurs mers. Cette supériorité d'un petit peuple généreux, libre sur toute l'Asie esclave, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes. On apprend aussi par cet événement, que les peuples de l'Occident ont toujours été meilleurs marins que les peuples Asiatiques. Quand on lit l'Histoire moderne, la victoire de Lépante fait souvenir de celle de Salamine, et on compare *Don Juan d'Autriche* et *Colonne*, à *Thémistocle* et à *Euribiade*. Voilà peut-être le seul fruit qu'on peut tirer de la connaissance de ces tems reculés.

De Thucydide.

Revenons aux Grecs. *Thucydide*, successeur

d'*Hérodote*, se borne à nous détailler l'Histoire de la guerre du Péloponèse, pays qui n'est pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle: et comme si la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoutait un nouveau feu et de nouveaux ressorts à l'esprit humain, c'est dans ce tems que tous les arts florissaient en Grèce. C'est ainsi qu'ils commencent à se perfectionner ensuite à Rome, dans d'autre guerres civiles du tems de *César*, et qu'ils renaissent encore dans notre quinzième et seizième siècle de l'ère vulgaire, parmi les troubles de l'Italie.

Epoque d'Alexandre.

Après cette guerre du Péloponèse, décrite par *Thucydide*, vient le tems célèbre d'*Alexandre*, Prince digne d'être élevé par *Aristote*, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres conquérans n'en ont détruites, et qui change le commerce de l'Univers.

De son tems, et de celui de ses successeurs, florissait Carthage; et la République Romaine commençait à fixer sur elle les regards des Nations. Tout le Nord et l'Occident sont ensevelis dans la barbarie. Les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord sont inconnus.

Si *Quinte-Curce* n'avait pas défiguré l'Histoire d'*Alexandre* par mille fables, que de nos jours tant de déclamateurs ont répétées, *Alexandre* serait le seul héros de l'antiquité dont on aurait une Histoire véritable. On ne sort point d'étonnement quand on voit des Historiens Latins venus quatre cents ans après lui, faire assiéger par *Alexandre* des villes Indiennes, auxquelles ils ne donnent que des noms grecs, et dont quelques-unes n'ont jamais existé.

Quinte-Curce, après avoir placé le Tanaïs au delà de la mer Caspienne, ne manque pas de dire que le Gange, en se détournant vers l'Orient, porte aussi bien que l'Indus ses eaux dans la mer Rouge, qui est à l'Occident. Cela ressemble au discours de *Trimalcion*, qui dit, qu'il a chez lui une Niobée enfermée dans le cheval de Troye; et qu'*Annibal*, au sac de Troye, ayant pris toutes les statues d'or et d'argent, en fit l'airain de Corinthe.

On suppose qu'il assiége une ville nommée *Ora*, près du fleuve Indus, et non loin de sa source. C'est tout juste le grand chemin de la capitale de l'empire, à huit cent milles du pays, où l'on prétend que séjournait *Porus*, à ce que prétendent nos missionnaires.

Après cette petite excursion sur l'Inde, dans laquelle *Alexandre* porta ses armes par le même

chemin que le *Sha-Nadir* prit de nos jours, c'est-à-dire par la Perse et le Candahar, continuons l'examen de *Quinte-Curce*.

Il lui plaît d'envoyer une ambassade des Scythes à *Alexandre*, sur les bords du fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue, telle que les Américains auraient dû la faire aux premiers conquérans Espagnols. Il peint ces Scythes comme des hommes paisibles et justes, tout étonnés de voir un voleur Grec venu de si loin pour subjuguer des peuples que leurs vertus rendaient indomptables. Il ne songe pas que ces Scythes invincibles avaient été subjugués par les Rois de Perse. Ces mêmes Scythes, si paisibles et si justes, se contredisent bien honteusement dans la harangue de *Quinte-Curce*; ils avouent qu'ils ont porté le fer et la flamme jusques dans la haute Asie. Ce sont, en effet, ces mêmes Tartares, qui, joints à tant de hordes du Nord, ont dévasté si long-tems l'Univers connu, depuis la Chine jusqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des Historiens seraient fort belles dans un poëme épique, où l'on aime fort les prosopopées. Elles sont l'apanage de la fiction, et c'est malheureusement ce qui fait que les Histoires en sont remplies; l'auteur se met sans façon à la place de son héros.

Quinte-Curce fait écrire une lettre par *Alexandre* à *Darius*. Le héros de la Grèce dit

dans cette lettre, que *le monde ne peut souffrir deux soleils ni deux maîtres.* Rollin trouve avec raison qu'il y a plus d'enflure que de grandeur dans cette lettre. Il pouvait ajouter qu'il y a encore plus de sottise que d'enflure. Mais *Alexandre* l'a-t-il écrite ? C'est là ce qu'il fallait examiner. Il n'appartient qu'à *Don Japhet* d'Arménie, le fou de Charles-Quint, de dire que *deux soleils dans un lieu trop étroit, rendraient trop excessif le contraire du froid.* Mais Alexandre était-il un Don Japhet d'Arménie ?

Un traducteur de l'énergique *Tacite*, ne trouvant pas dans cet Historien la lettre de *Tibère* au sénat contre *Séjan*, s'avise de la donner de sa tête, et de se mettre à-la-fois à la place de l'Empereur et de *Tacite*. Je sais que *Tite-Live* prête souvent des harangues à ses Héros ; quel a été le but de *Tite-Live ?* de montrer de l'esprit et de l'éloquence. Je lui dirais volontiers, si tu veux haranguer, vas plaider devant le sénat de Rome ; si tu veux écrire l'Histoire, ne nous dis que la vérité.

N'oublions pas la prétendue *Thalestris*, Reine des Amazones, qui vint trouver *Alexandre*, pour le prier de lui faire un enfant. Apparemment le rendez-vous fut donné sur les bords du prétendu Tanaïs.

Des Villes Sacrées.

Ce qu'il eût fallu bien remarquer dans l'Histoire ancienne, c'est que toutes les capitales, et même plusieurs villes médiocres, furent appellées *Sacrées*, *villes de* DIEU. La raison en est qu'elles étaient fondées sous les auspices de quelque Dieu protecteur.

Babylone signifiait la *ville* de DIEU, du père DIEU. Combien de villes dans la Syrie, dans la Parthie, dans l'Arabie, dans l'Egypte, n'eurent point d'autre nom que celui de *ville sacrée?* Les Grecs les appellèrent *Diospolis*, *Hierapolis*, en traduisant leur nom exactement. Il y avait même jusqu'à des villages, jusqu'à des collines sacrées, *Hieracome*, *Hierabolos*, *Hierapetra*. Les forteresses, sur-tout *Hieragerma*, étaient habitées par quelque Dieu.

Ilion, la citadelle de Troye, était toute divine; elle fut bâtie par *Neptune*. Le Palladium lui assurait la victoire sur tous ses ennemis. La Mecque devenue si fameuse, plus ancienne que Troye, était sacrée. Aden ou Eden, sur le bord méridional de l'Arabie, était aussi sacrée que la Mecque, et plus antique.

Chaque ville avait ses oracles, ses prophéties, qui lui promettaient une durée éternelle, un empire éternel, des prospérités éternelles; et toutes furent trompées.

Outre le nom particulier que chaque métropole s'était donné, et auquel elle joignait toujours les épithètes de divin, de sacré, elles avaient un nom secret et plus sacré encore, qui n'était connu que d'un petit nombre de prêtres auxquels il n'était permis de le prononcer que dans d'extrêmes dangers, de peur que ce nom connu des ennemis ne fût invoqué par eux, ou qu'ils ne l'employassent à quelque conjuration, ou qu'ils ne s'en servissent pour engager le Dieu tutélaire à se déclarer contre la ville.

Macrobe nous dit que le secret fut si bien gardé chez les Romains, que lui même n'avait pu le découvrir. L'opinion qui lui paraît la plus vraisemblable, est que ce nom était *Opis consivia*, ou *Ops consivia*. Angelo Politiano prétend que ce nom était *Amarillis*. Mais il en faut croire plutôt Macrobe qu'un étranger du seizième siècle.

Les Romains ne furent pas plus instruits du nom secret de Carthage, que les Carthaginois de celui de Rome. On nous a seulement conservé l'évocation secrète prononcée par Scipion contre Carthage : *S'il est un Dieu ou une Déesse qui ait pris sous sa protection le peuple et la ville de Carthage, je vous vénère, je vous demande pardon, je vous prie de quitter Carthage, ses places, ses temples, de leur laisser la crainte, la terreur et le ver-*

tige, et de venir à Rome avec moi et les miens. Puissent nos temples, nos sacrifices, notre ville, notre peuple, nos soldats, vous être plus agréables que ceux de Carthage! Si vous en usez ainsi, je vous promets des temples et des jeux.

Le dévouement des villes ennemies était encore d'un usage très-ancien. Il ne fut point inconnu aux Romains. Ils dévouèrent en Italie Veies, Fidène, Gabie, et d'autres villes; hors de l'Italie, Carthage et Corinthe. Ils dévouèrent même quelquefois des armées. On invoquait dans ces dévouemens, *Jupiter Tellus*, en élevant la main droite au ciel, et la Déesse en posant la main à terre.

C'était l'Empereur seul, c'est-à-dire le général d'armée, ou le dictateur qui faisait la cérémonie du dévouement; il priait les Dieux d'*envoyer la fuite, la crainte, la terreur*, etc., et il promettait d'immoler trois brebis noires.

Il semble que les Romains aient pris ces coutumes des anciens Etrusques, les Etrusques des Grecs, et les Grecs des Asiatiques. Il n'est pas étonnant qu'on en trouve tant de traces chez le peuple Juif.

Outre la ville sacrée de Jérusalem, ils en avaient encore plusieurs autres; par exemple, Lydda, parce qu'il y avait une école de Rabbins. Samarie se regardait aussi comme une ville

sainte. Les Grecs donnèrent aussi à plusieurs villes le nom de *Sebastos*, *Auguste*, *sacrée*.

Des autres Peuples nouveaux.

La Grèce et Rome sont des Républiques nouvelles en comparaison des Chaldéens, des Indiens, des Chinois, des Egyptiens.

L'Histoire de l'Empire Romain, est ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres et nos législateurs. Leurs lois sont encore en vigueur dans la plupart de nos provinces : leur langue se parle encore ; et long-tems après leur chûte elle a été la seule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Au démembrement de l'Empire Romain en Occident, commence un nouvel ordre de choses, et c'est ce qu'on appelle *l'Histoire du moyen âge* : Histoire barbare des Peuples barbares, qui, devenus chrétiens, n'en deviennent pas meilleurs.

Pendant que l'Europe est ainsi bouleversée, on voit paraître au septième siècle les Arabes, jusques là renfermés dans leurs déserts. Ils étendent leur puissance et leur domination dans la haute Asie, dans l'Afrique, et envahissent l'Espagne : les Turcs leur succèdent, et établissent

le siége de leur empire à Constantinople, au milieu du quinzième siècle.

C'est sur la fin de ce siècle qu'un nouveau monde est découvert; et bientôt après la politique de l'Europe et les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'Imprimerie et la restauration des sciences, font qu'enfin on a quelques Histoires assez fidèles, au lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis *Grégoire* de Tours. Chaque nation dans l'Europe a bientôt ses Historiens. L'ancienne indigence se tourne en superflu; il n'est point de ville qui ne veuille avoir son Histoire particulière. On est accablé sous le poids des minuties. Un homme qui veut s'instruire est obligé de s'en tenir au fil des grands événemens, et d'écarter tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverse; il saisit dans la multitude des révolutions, l'esprit des tems et les mœurs des Peuples.

Il faut sur-tout s'attacher à l'Histoire de sa Patrie, l'étudier, la posséder, réserver pour elle les détails, et jeter une vue plus générale sur les autres nations. Leur Histoire n'est intéressante que par les rapports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choses qu'elles ont faites : les premiers âges, depuis la chûte de l'Empire Romain, ne sont, comme on l'a remarqué ailleurs, que des aventures barbares, sous des noms barbares, excepté le tems de

Charlemagne. Et que d'obscurités encore dans cette grande époque !

L'Angleterre reste presqu'isolée jusqu'au règne d'*Edouard III*. Le Nord est sauvage jusqu'au seizième siècle ; l'Allemagne est long-tems une anarchie. Les querelles des Empereurs et des Papes, désolent six cents ans l'Italie, et il est difficile d'appercevoir la vérité à travers les passions des écrivains peu instruits, qui ont donné les Chroniques informes de ces tems malheureux.

La Monarchie Espagnole n'a qu'un événement sous les Rois Visigots ; et cet événement est celui de sa destruction. Tout est confusion, jusqu'au règne d'*Isabelle* et de *Ferdinand*.

La France, jusqu'à *Louis XI*, est en proie à des malheurs obscurs, sous un gouvernement sans règle. *Daniel*, et après lui le président *Hénault*, ont beau prétendre que les premiers tems de la France sont plus intéressans que ceux de Rome : ils ne s'apperçoivent pas que les commencemens d'un si vaste Empire sont d'autant plus intéressans qu'ils sont plus faibles, et qu'on aime à voir la petite source d'un torrent, qui a inondé près de la moitié de l'hémisphère.

Pour pénétrer dans le labyrinte ténébreux du moyen âge, il faut le secours des archives, et on n'en a presque point. Quelques anciens

Couvens ont conservé des chartes, des diplomes, qui contiennent des donations, dont l'autorité est quelquefois contestée.

Ce n'est pas là un recueil où l'on puisse s'éclairer sur l'Histoire politique et sur le droit public de l'Europe.

L'Angleterre est de tous les pays, celui qui a sans contredit les archives les plus anciennes et les plus suivies. Ces actes recueillis par *Rymer*, sous les auspices de la Reine *Anne*, commencent avec le douzième siècle, et sont continués sans interruption jusqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière sur l'Histoire de France. Ils font voir, par exemple, que la Guienne appartenait au *Prince noir*, fils d'*Edouard III*, en souveraineté absolue, quand le Roi de France, *Charles V*, la confisqua par un arrêt, et s'en empara par les armes. On y apprend quelles sommes considérables et quelle espèce de tribut paya *Louis XI* au Roi *Edouard IV*, qu'il pouvait combattre; et combien d'argent la Reine *Elisabeth* prêta à *Henri-le-Grand*, pour l'aider à monter sur son trône, etc.

De l'Utilité de l'Histoire.

Cet avantage consiste dans la comparaison qu'un homme d'Etat, un citoyen peut faire des lois et des mœurs étrangères avec celles

de son pays ; c'est ce qui excite les Nations modernes à enchérir les unes sur les autres dans les arts, dans le commerce, dans l'agriculture. Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs causés par des querelles absurdes. Il est certain qu'à force de renouveller et d'exposer à l'horreur publique la mémoire de ces querelles, on les empêche de renaître.

Les exemples servent : c'est pour avoir lu les détails des batailles de Crecy, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, etc. que le célèbre Maréchal de *Saxe* se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appelait *des affaires de poste.*

Les exemples sur-tout doivent faire effet sur l'esprit d'un Prince qui lit avec attention. Il verra qu'*Henri IV* n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun secours de finances.

Il verra que la Reine *Elisabeth*, par les seules ressources du commerce et d'une sage économie, résista au puissant *Philippe II*, et que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France, non éntamée sous *Louis XIV*, après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit.

En vain l'Auteur des *Causes de la chûte de l'Empire Romain* blâme-t-il *Justinien*, d'avoir eu la même Politique que *Louis XIV*. Il ne devait blâmer que les Empereurs qui négligèrent ces places frontières, et qui ouvrirent les portes de l'Empire aux Barbares.

Enfin la grande utilité de l'Histoire Moderne, et l'avantage qu'elle a sur l'Ancienne, est d'apprendre à tous les Potentats que depuis le quinzième siècle on s'est toujours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce système d'équilibre a toujours été inconnu des Anciens, et c'est la raison des succès du peuple Romain, qui ayant formé une milice supérieure à celle des autres Peuples, les subjugua l'un après l'autre, du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

De la Certitude de l'Histoire.

Toute certitude qui n'est pas démonstration mathématique, n'est qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le seul de la grandeur et de la population de la Chine, il ne fut pas cru, et il ne put exiger de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans

ce vaste Empire plusieurs siècles après, commencèrent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la déposition unanime de mille témoins oculaires de différentes Nations, sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois Historiens seulement avaient écrit l'aventure du Roi *Charles XII*, qui s'obstinant à rester dans les états du Sultan son bienfaiteur, malgré lui, se battit avec ses domestiques contre une armée de Janissaires et de Tartares, j'aurais suspendu mon jugement; mais ayant parlé à plusieurs témoins oculaires, et n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire; parce qu'après tout, si elle n'est ni sage ni ordinaire, elle n'est contraire ni aux lois de la nature ni au caractère du Héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature, ne doit point être cru, à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés visiblement de l'esprit Divin, et qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi, à l'article *Certitude* du Dictionnaire encyclopédique, c'est un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire aussi bien tout Paris, qui affirmerait avoir vu ressusciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenoi. Il parait évident que le

témoignage

témoignage de tout Paris sur une chose improbable, ne saurait être égal au témoignage de tout Paris sur une chose probable. Ce sont là les premières notions de la saine logique. Un tel Dictionnaire ne devait être consacré qu'à la vérité.

Incertitude de l'Histoire.

On a distingué les tems en Fabuleux et Historiques. Mais les Historiques auraient dû être distingués eux-mêmes en Vérités et en Fables. Je ne parle pas ici des Fables reconnues aujourd'hui pour telles; il n'est pas question, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté son Histoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raisons de douter!

Qu'on fasse attention que la République Romaine a été cinq cents ans sans Historiens, et que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des Annales des Pontifes et des autres Monumens qui périrent presque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interière;* qu'on songe que dans les trois cents premières années, l'art d'écrire était très-rare, *raræ per eadem tempora litteræ;* il sera permis alors de douter de tous les événemens qui ne sont pas dans l'ordre ordinaire des choses humaines.

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le

petit-fils du Roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des Sabines pour avoir des femmes? L'Histoire de *Lucrèce* sera-t-elle bien vraisemblable? Croira-t-on aisément sur la foi de *Tite-Live*, que le Roi *Porsenna* s'enfuit, plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'assassiner? Ne sera-t-on pas porté au contraire, à croire *Polybe* antérieur à *Tite-Live* de deux cents années: *Polybe* dit que *Porsenna* subjugua les Romains; cela est bien plus probable que l'avanture de *Scévola*, qui se brûla entièrement la main parce qu'elle s'était méprise. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'aventure de *Régulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croie? *Polybe*, contemporain, n'en aurait-il pas parlé, si elle avait été vraie? Il n'en dit pas un mot. N'est-ce pas une grande présomption, que ce conte ne fut inventé que long-tems après, pour rendre les Carthaginois odieux?

Ouvrez le Dictionnaire de Moréri, à l'article *Régulus*; il vous assure que le supplice de ce Romain est rapporté dans *Tite-Live*. Cependant la Décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, est perdue; on n'a que le supplément de *Freinsemius*, et il se trouve que ce Dictionnaire n'a cité qu'un Allemand du dix-sep-

tième siècle, croyant citer un Romain du tems d'*Auguste*. On ferait des volumes immenses de tous les faits célèbres et reçus, dont il faut douter. Mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

Les Temples, les Fêtes, les Cérémonies annuelles, les Médailles même, sont-elles des Preuves Historiques?

On est naturellement porté à croire qu'un Monument érigé par une Nation pour célébrer un événement, en atteste la certitude. Cependant, si ces Monumens n'ont pas été élevés par des contemporains, s'ils célèbrent quelques faits peu vraisemblables, prouvent-ils autre chose, sinon qu'on a voulu consacrer une opinion populaire?

La Colonne rostrale, érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, est sans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius*; mais la Statue de l'augure *Navius*, qui coupait un caillou avec un rasoir, prouvait-elle que *Navius* avait opéré ce prodige? Les Statues de *Cérès* et de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages incontestables que *Cérès* était descendue de je ne sais quelle planète, pour venir enseigner l'agriculture aux Athéniens? Le fameux Laocoon, qui subsiste

aujourd'hui si entier, atteste-t-il bien la vérité de l'histoire du Cheval de Troie ?

Les Cérémonies, les Fêtes annuelles établies par toute une Nation, ne constatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion*, porté sur un dauphin, se célébrait chez les Romains comme chez les Grecs. Celle de *Faune*, rappelait son aventure avec *Hercule* et *Omphale*, quand ce Dieu, amoureux d'*Omphale*, prit le lit d'*Hercule* pour celui de sa maîtresse.

La fameuse fête des Lupercales, était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* et *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des Ides de Mai ? Le voici. *Hirée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* et *Mercure* ; et quand ses hôtes prirent congé, ce bon homme qui n'avait point de femme, et qui voulait avoir un enfant, témoigna sa douleur aux trois Dieux. On n'ose exprimer ce qu'ils firent sur la peau du bœuf qu'*Hirée* leur avait servi à manger ; ils couvrirent ensuite cette peau d'un peu de terre, et de là naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Presque toutes les Fêtes Romaines, Syriennes, Grecques, Egyptiennes, étaient fondées sur de pareils contes, ainsi que les temples et

les statues des anciens Héros. C'étaient des monumens que la crédulité consacrait à l'erreur.

Une médaille, même contemporaine, n'est pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles sur des batailles très-indécises, qualifiées de victoires, et sur des entreprises manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende? N'a-t-on pas, en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le Roi d'Espagne, frappé une médaille qui attestait la prise de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le siège?

Les médailles ne sont des témoignages irréprochables, que lorsque l'événement est attesté par des Auteurs contemporains; alors ces preuves se soutenant l'une par l'autre, constatent la vérité.

De quelques faits rapportés dans Tacite et dans Suétone.

Je me suis dit quelquefois en lisant *Tacite* et *Suétone* : toutes ces extravagances atroces imputées à *Tibère*, à *Caligula*, à *Néron*, sont-elles bien vraies? Croirai-je sur le rapport d'un seul homme qui vivait long-tems après *Tibère*, que cet Empereur, presque octogénaire, qui avait toujours eu des mœurs décentes jusqu'à

l'austérité, ne s'occupa dans l'île de Caprée, que de débauches qui auraient fait rougir un jeune giton ? Serai-je bien sûr qu'il changea le trône du monde connu en un lieu de prostitution, tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus dissolus ?

Les turpitudes abominables qu'on lui reproche, ne sont guères dans la nature. Un vieillard, un Empereur épié de tout ce qui l'approche, et sur qui la terre entière porte des yeux d'autant plus attentifs qu'il se cache davantage, peut-il être accusé d'infamies si inconcevables, sans des preuves convaincantes ? Quelles preuves rapporte *Suétone ?* Aucune. Un vieillard peut avoir encore dans la tête des idées d'un plaisir que son corps lui refuse. Il peut tâcher d'exciter en lui les restes de sa nature languissante par des ressources honteuses, dont il serait au désespoir qu'il y eût un seul témoin.

Mais a-t-on jamais vu un vieux Premier Président, un vieux Chancelier, un vieux Archevêque, un vieux Roi, assembler une centaine de ses domestiques pour partager avec eux des obscénités dégoûtantes, pour leur servir de jouet, pour être à leurs yeux l'objet le plus ridicule et le plus méprisable ? On haïssait *Tibère ;* et certes, si j'avais été citoyen Romain, je l'aurais détesté lui et *Octave*, puisqu'ils

avaient détruit ma République ; on avait en exécration le dur et fourbe *Tibère ;* et puisqu'il s'était retiré à Caprée dans sa vieillesse, il fallait bien que ce fût pour se livrer aux plus indignes débauches : mais le fait est-il avéré ? J'ai entendu dire des choses plus horribles d'un très-grand Prince et de sa fille ; je n'en ai jamais rien cru, et le tems a justifié mon incrédulité.

Les folies de *Caligula* sont-elles beaucoup plus vraisemblables ? Que *Caligula* ait critiqué *Homère* et *Virgile*, je le croirai sans peine. *Virgile* et *Homère* ont des défauts. S'il a méprisé ces deux grands hommes, il y a beaucoup de Princes qui en fait de goût n'ont pas le sens commun. Ce mal est très-médiocre : mais il ne faut pas inférer delà qu'il ait couché avec ses trois sœurs, et qu'il les ait prostituées à d'autres. De telles affaires de famille sont d'ordinaire fort secrètes. Je voudrais du moins que nos compilateurs modernes, en ressassant les horreurs Romaines pour l'instruction de la jeunesse, se bornassent à dire modestement : *on rapporte, le bruit court, on prétendait à Rome, on soupçonnait.* Cette manière de s'énoncer me semble infiniment plus honnête et plus raisonnable.

Il est bien moins croyable encore que *Caligula* ait institué une de ses sœurs, *Julia Dru-*

silla, héritière de l'Empire. La coutume de Rome ne permettait pas plus que la coutume de Paris, de donner le trône à une femme.

Je pense bien que *dans le palais de Caligula* il y avait beaucoup de galanterie et de rendez-vous, comme dans tous les palais du monde; mais qu'il ait établi dans sa propre maison un théâtre de débauche, où la fleur de la jeunesse allait pour son argent, c'est ce qu'on me persuadera difficilement.

On nous raconte que ne trouvant point un jour d'argent dans sa poche pour mettre au jeu, il sortit un moment, et alla faire assassiner trois Sénateurs fort riches, et revint ensuite en disant : *J'ai à présent de quoi jouer.* Croira tout cela qui voudra, j'ai toujours quelque petit doute.

Je conçois que tout Romain avait l'ame républicaine dans son cabinet, et qu'il se vengeait, la plume à la main, de l'usurpation de l'Empereur. Je présume que le malin *Tacite*, et que le faiseur d'anecdotes *Suétone*, goutaient une grande consolation, en décriant leurs maîtres dans un tems, où personne ne s'amusait à discuter la vérité. Nos copistes de tous les pays, répètent encore tous les jours ces contes si peu avérés. Ils ressemblent un peu aux Historiens de nos Peuples Barbares du moyen âge, qui ont copié les rêveries de quelques

moines. Ces moines aussitôt la mort des Princes, qui ne leur avaient rien donné, flétrissaient leur mémoire; comme *Tacite* et *Suétone* s'étudiaient à rendre odieuse toute la famille de l'oppresseur *Octave*.

Mais, me dira-t-on, *Suétone* et *Tacite* ne rendaient-ils pas service aux Romains, en faisant détester les *Césars*?.... Oui, si leurs écrits avaient pu ressusciter la République.

De Néron et d'Agrippine.

Toutes les fois que j'ai lu l'abominable Histoire de *Néron* et de sa mère *Agrippine*, j'ai été tenté de n'en rien croire. L'intérêt du genre humain est que tant d'horreurs aient été exagérées; elles font trop de honte à la nature.

Il y a dans la mort d'*Agrippine* des circonstances qu'il est impossible de croire. D'où a-t-on su que l'affranchi *Anicet*, préfet de la flotte de Misène, conseilla de faire construire un vaisseau, qui, en se démontant en pleine mer, y ferait périr *Agrippine*? Je veux qu'*Anicet* se soit chargé de cette étrange invention; mais il me semble qu'on ne pouvait construire un tel vaisseau, sans que les ouvriers se doutassent qu'il était destiné à faire périr quelque personnage important. Ce prétendu secret devait être entre les mains de plus de cinquante travailleurs. Il devait bientôt être connu de

Rome entière; *Agrippine* devait en être informée; et quand *Néron* lui proposa de monter sur ce vaisseau, elle devait bien sentir que c'était pour la noyer.

Tacite se contredit certainement lui-même, dans le récit de cette aventure inexplicable. Une partie de ce vaisseau, dit-il, se démontant avec art, devait la précipiter dans les flots, *cujus pars ipso in mari per artem soluta effunderet ignaram.*

Ensuite il dit qu'à un signal donné, le toit de la chambre, où était *Agrippine*, étant chargé de plomb, tomba tout-à-coup, et écrasa *Crepereius*, l'un des domestiques de l'Impératrice: *Cum dato signo ruere tectum loci*, etc.

Or, si ce fut le toit, le plat-fond de la chambre d'*Agrippine* qui tomba sur elle, le vaisseau n'était donc pas construit de manière qu'une partie se détachant de l'autre, dût jeter dans la mer cette Princesse.

Tacite ajoute, qu'on ordonna alors aux rameurs de se pencher d'un côté pour submerger le vaisseau; *unum in latus inclinare atque ità navem submergere.* Mais des rameurs en se penchant, peuvent-ils faire renverser une galère, un bateau même de pêcheurs? Et d'ailleurs ces rameurs se seraient-ils volontiers exposés au naufrage? Ces mêmes matelots assomment à coups de rames une favorite d'*Agrippine*, qui,

étant tombée dans la mer, criait qu'elle était *Agrippine*. Ils étaient donc dans le secret. Or, confie-t-on un tel secret à une trentaine de matelots? De plus, parle-t-on quand on est dans l'eau?

Tacite ne manque pas de dire *que la mer était tranquille, que le ciel brillait d'étoiles, comme si les Dieux avaient voulu que le crime fût plus manifeste : noctem sideribus illustrem*, etc.

En vérité, n'est-il pas plus naturel de penser que cette aventure était un pur accident; et que la malignité humaine en fit un crime à *Néron*, à qui on croyait ne pouvoir rien reprocher de trop horrible? Quand un Prince s'est souillé de quelques crimes, il les a commis tous. Les parens, les amis des proscrits, des seuls mécontens, entassent accusations sur accusations, on ne cherche plus la vraisemblance. Qu'importe qu'un *Néron* ait commis un crime de plus; celui qui les raconte y ajoute encore; la postérité est persuadée, et le méchant Prince a mérité jusqu'aux imputations improbables dont on charge sa mémoire. Je crois avec horreur que *Néron* donna son consentement au meurtre de sa mère; mais je ne crois pas à l'histoire de la galère. Je crois encore moins aux Chaldéens, qui, selon *Tacite*, avaient prédit que *Néron* tuerait *Agrippine*;

parce que ni les Chaldéens, ni les Syriens, ni les Egyptiens n'ont jamais rien prédit, non plus que *Nostradamus* et ceux qui ont voulu exalter leur ame.

On nous raconte aussi des atrocités exécrables de plusieurs Princes Asiatiques. Les voyageurs se donnent une libre carrière sur tout ce qu'ils ont entendu dire en Turquie et en Perse. J'aurais voulu à leur place mentir d'une façon toute contraire. Je n'aurais jamais vu que des Princes justes et clémens, des juges sans passion, des financiers désintéressés; et j'aurais présenté ces modèles aux Gouvernemens de l'Europe. La *Cyropédie* de Xénophon est un Roman; mais des Fables qui enseignent la vertu, valent mieux que des Histoires mêlées de Fables qui ne racontent que des forfaits.

Suite de l'article concernant les Diffamations.

Dès qu'un Empereur Romain a été assassiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent sur le cadavre de sa réputation. Ils ramassent tous les bruits de ville, sans faire seulement réflexion que ces bruits sont presque toujours les mêmes. On dit d'abord que *Caligula* avait écrit sur ses tablettes les noms de ceux qu'il devait faire mourir incessamment; et que ceux qui, ayant vu ces tablettes, s'y trouvèrent eux-mêmes au nombre des proscrits, le prévinrent et le tuèrent.

Quoique ce soit une étrange folie d'écrire sur ses tablettes, *nota benè, que je dois faire assassiner un tel jour et tels et tels Sénateurs*, cependant il se pourrait à toute force que *Caligula* ait eu cette imprudence. Mais on en dit autant de *Domitien*, on en dit autant de *Commode*. La chose devient alors ridicule et indigne de toute croyance.

Tout ce qu'on raconte de ce *Commode* est bien singulier. Comment imaginer que lorsqu'un citoyen Romain voulait se défaire d'un ennemi, il donnait de l'argent à l'Empereur, qui se chargeait de l'assassinat pour le prix convenu? Comment croire que *Commode*, ayant vu passer un homme extrêmement gros, il se donna le plaisir de lui faire ouvrir le ventre, pour lui rendre la taille plus légère?

Il faut être imbécille, pour croire d'*Héliogabale* tout ce que raconte *Lampride*. Selon lui, cet Empereur est le plus insigne débauché : il tue, il pille, il massacre, il empoisonne. Qui était cet *Héliogabale?* un enfant de treize à quatorze ans, que sa mère et sa grand'mère avaient fait nommer Empereur, et sous le nom duquel ces deux intrigantes se disputaient l'autorité suprême.

L'Auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale des Mœurs et de l'Esprit des Nations*, a dit qu'avant que les livres fussent communs, la

réputation d'un Prince dépendait d'un seul Historien : rien n'est plus vrai. Un *Suétone* ne pouvait rien sur les vivans; mais il jugeait les morts, et personne ne se souciait d'appeler de ses jugemens; au contraire, tout lecteur les confirmait, parce que tout lecteur est malin.

Il n'en est pas tout-à-fait de même aujourd'hui : que la satyre couvre d'opprobre un Prince, cent échos répètent la calomnie, je l'avoue; mais il se trouve toujours quelque voix qui s'élève contre les échos, et qui à la fin les fait taire : C'est ce qui est arrivé à la mémoire du Duc d'Orléans, Régent de France. Les *Philippiques* de La Grange, et vingt libelles secrets lui imputaient les plus grands crimes. Sa fille était traitée comme l'a été *Messaline* par *Suétone*. Qu'une femme ait deux ou trois amans, on lui en donne bientôt des centaines; en un mot, des Historiens contemporains n'ont pas manqué de répéter ces mensonges; et sans l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ils seraient encore aujourd'hui accrédités dans l'Europe.

On a écrit des horreurs de *Jeanne de Navarre*, femme de *Philippe-le-Bel*, fondatrice du collège de Navarre. Le Public aime passionnément ces contes, et les Historiens le servaient selon son goût : les uns tirent de leur imagination les anecdotes qui pourront

plaire, c'est-à-dire les plus scandaleuses; les autres, de meilleure foi, ramassent des contes qui ont passé de bouche en bouche; ils pensent tenir de la première main les secrets de l'Etat, et ne font nulle difficulté de décrier un Prince et un Général d'armée, pour gagner dix pistoles : c'est ainsi qu'en ont usé *Gratien de Courtils*, *Le Noble*, *La Dunoyer*, *La Beaumelle*, et cent malheureux correcteurs d'imprimerie, réfugiés en Hollande.

Si les hommes étaient raisonnables, ils ne voudraient d'Histoires que celles qui mettraient les droits des Peuples sous leurs yeux, les lois suivant lesquelles chaque père de famille peut disposer de son bien; les événemens qui intéressent toute une Nation, les traités qui les lient aux Nations voisines, les progrès des arts utiles, les abus qui exposent continuellement le grand nombre à la tyrannie du petit; mais cette manière d'écrire l'Histoire est aussi difficile que dangereuse; ce serait une étude pour le lecteur, et non un délassement : le Public aime mieux des Fables, on lui en donne.

Des Ecrivains de Parti.

Audi alteram partem, est la loi de tout lecteur, quand il lit l'Histoire des Princes qui se sont disputé une couronne, ou des commu-

nions qui se sont réciproquement anathématisées.

Si la faction de la Ligue avait prévalu, *Henri IV* ne serait connu aujourd'hui que comme un petit Prince de Béarn, débauché et excommunié par les Papes.

Les Romains ont décrié la foi Carthaginoise; les Carthaginois ne se louaient pas de la foi Romaine. Il faudrait lire les archives de la famille d'*Annibal* pour juger.

C'est un plaisir de lire les livres des *Whigs* et des *Toris* : écoutez les *Whigs*, les *Toris* ont trahi l'Angleterre; écoutez les *Toris*, tout *Whig* a sacrifié l'Etat à ses intérêts : de sorte qu'à en croire les deux partis, il n'y a pas un seul honnête homme dans la Nation.

C'était bien pis du tems de la Rose rouge et de la Rose blanche. M. de Walpole a dit un grand mot dans la Préface de ses *Doutes Historiques* sur Richard III : *Quand un Roi heureux est jugé, tous les Historiens servent de témoins.*

Henri VII, dur et avare, fut vainqueur de *Richard III*; aussi - tôt toutes les plumes, qu'on commençait à tailler en Angleterre, peignent *Richard III* comme un monstre, pour la figure et pour l'ame; il avait une épaule un peu plus haute que l'autre, et d'ailleurs il était

assez

assez joli, comme ses portraits le témoignent: on en fait un vilain bossu, et on lui donne un visage affreux; il a fait des actions cruelles; on le charge de tous les crimes, de ceux même qui auraient été visiblement contre ses intérêts.

La même chose est arrivée à *Pierre-de-Castille*, surnommé *le Cruel*: six bâtards de feu son père excitent contre lui une guerre civile, et veulent le détrôner; notre *Charles-le-Sage* se joint à eux, et envoie contre lui son *Bertrand-du-Guesclin*; Pierre, à l'aide du fameux *Prince Noir*, bat les bâtards et les Français; *Bertrand* est fait prisonnier, un des bâtards est puni: *Pierre* est alors un grand homme.

La fortune change: le grand *Prince Noir* ne donne plus de secours au roi *Pierre*; un des bâtards ramène *Du-Guesclin*, suivi d'une troupe de brigands, qui même ne portaient pas d'autre nom; *Pierre* est pris à son tour, le bâtard *Henri de Transtamare* l'assassine indignement dans sa tente; voilà *Pierre* condamné par les contemporains: il n'est plus connu de la postérité que par le surnom de *Cruel*, et les Historiens tombent sur lui comme des chiens sur un cerf aux abois.

Donnez-vous la peine de lire les Mémoires de *Marie de Médicis*; le Cardinal de *Richelieu*

est le plus ingrat des hommes, le plus fourbe et le plus lâche des tyrans : lisez, si vous pouvez, les Epîtres dédicatoires adressées à ce Ministre : c'est le premier des mortels, c'est un Héros, c'est même un Saint; et le petit flatteur *Sarrazin*, singe de *Voiture*, l'appelle le *divin Cardinal*, dans son ridicule éloge de la ridicule tragédie de l'*Amour Tyrannique*, composée par le grand *Scudéry*, sur les ordres du Cardinal divin.

La mémoire du Pape *Grégoire VII* est encore équivoque dans presque toute la France et l'Allemagne; il est canonisé à Rome.

De telles réflexions ont porté plusieurs Princes à ne se point soucier de leur réputation. Mais ceux-là ont eu plus grand tort que tous les autres; car il vaut mieux pour un homme d'état avoir une réputation contestée, que de n'en point avoir du tout.

Il n'en est pas des Rois et des Ministres comme des femmes, dont on dit que celles dont on parle le moins sont les meilleures. Il faut qu'un Prince, un premier Ministre aime l'Etat et la gloire. Certaines gens disent que c'est un défaut en morale; mais s'il n'a pas ce défaut, il ne fera jamais rien de grand.

Doit-on, dans l'Histoire, insérer des Harangues, et faire des Portraits?

Si dans une occasion importante un Général d'armée, un homme d'Etat a parlé d'une manière singulière et forte qui caractérise son génie et celui de son siècle, il faut sans doute rapporter son discours mot pour mot: de telles harangues, sont peut-être la partie de l'Histoire la plus utile; mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit? Il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait! C'est une fiction imitée d'*Homère;* mais ce qui est fiction dans un Poëme, devient à la rigueur mensonge dans un Historien. Plusieurs Anciens ont eu cette méthode: Cela ne prouve autre chose, sinon que plusieurs Anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

Des Portraits.

Les Portraits montrent encore bien souvent plus d'envie de briller que d'instruire. Des contemporains sont en droit de faire le Portrait des hommes d'Etat, avec lesquels ils ont négocié, des Généraux sous qui ils ont fait la guerre; mais qu'il est à craindre que le pinceau ne soit guidé par la passion! Il paraît que les Portraits qu'on trouve dans *Clarendon,*

sont faits avec plus d'impartialité, de gravité et de sagesse que ceux qu'on lit avec plaisir dans le Cardinal de *Retz*.

Mais vouloir peindre les Anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec lesquels on peut lire sûrement dans le fond des cœurs; c'est une entreprise bien délicate, c'est dans plusieurs une puérilité.

De la Maxime de Cicéron, concernant l'Histoire; que l'Historien n'ose dire une Fausseté, ni cacher une Vérité.

La première partie de ce précepte est incontestable; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelqu'utilité à l'Etat, votre silence est condamnable. Mais je suppose que vous écriviez l'histoire d'un Prince qui vous aura confié un secret, devez-vous le révéler? Devez-vous dire à la postérité ce que vous seriez coupable de dire en secret à un seul homme? Le devoir d'un Historien l'emportera-t-il sur un devoir plus grand?

Je suppose encore que vous ayez été témoin d'une faiblesse qui n'a point influé sur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faiblesse? En ce cas, l'Histoire serait une satyre.

Il faut avouer que la plupart des Ecrivains

d'anecdotes sont plus indiscrets qu'utiles ; mais que dire de ces compilateurs insolens, qui, se faisant un mérite de médire, impriment et vendent des scandales, comme la *Voisin* vendait des poisons !

De l'Histoire Satyrique.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas assez relevé la gloire de quelques villes Grecques, et d'avoir omis plusieurs faits connus dignes de mémoire, combien sont plus répréhensibles aujourd'hui ceux qui, sans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux Princes, aux Nations, des actions odieuses, sans la plus légère apparence de preuve. La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette Histoire, qu'à la bataille de Fontenoy les *Français tirèrent sur les Anglais avec des balles empoisonnées et des morceaux de verre vénimeux, et que le duc de Cumberland envoya au Roi de France une boîte pleine de ces prétendus poisons trouvés dans les corps des Anglais blessés.* Le même Auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le Parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler, sous des peines corporelles.

Les Mémoires frauduleux imprimés depuis peu, sous le nom de madame de *Maintenon*,

sont remplis de pareilles absurdités. On y trouve qu'au siége de Lille les alliés jetaient des billets dans la ville, conçus en ces termes : *Français, consolez-vous, la Maintenon ne sera pas votre Reine.* Presque chaque page est souillée d'impostures et de termes offensans contre la famille Royale et contre les familles principales du Royaume, sans alléguer la plus légère vraisemblance qui puisse donner la moindre couleur à ces mensonges : ce n'est point écrire l'Histoire, c'est écrire au hazard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, sous le nom d'*Histoire*, une foule de libelles, dont le style est aussi grossier que les injures, et les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté ; mais si les malheureux auteurs de ces impies ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut user ici de la liberté de les détromper.

La Beaumelle, réfugié protestant, vend, pour dix-sept louis d'or, au libraire *Eslinger* de Francfort, en 1753, l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, qui ne lui appartient point ; et, soit pour s'en faire croire le propriétaire, soit pour gagner son argent, il l'a chargé de notes abominables contre *Louis XIV*, contre

son fils, contre le Duc de Bourgogne, son petit-fils, qu'il traite sans façon de perfide et de traître envers son grand-père et la France. Il parle des plus grands Princes comme d ses justiciables ; il s'exprime en juge des Rois : *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart, et je le fais Roi d'Angleterre.*

Cet excès de ridicule, dans un inconnu, n'a pas été relevé : il eût été sévèrement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids ; mais il faut remarquer que souvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils se vendent aux foires de Francfort et de Leipsick : tout le Nord en est inondé. Les étrangers, qui ne sont pas instruits, croient puiser dans ces libelles les connaissances de l'Histoire moderne ; les auteurs Allemands ne sont pas toujours en garde contre ces Mémoires, ils s'en servent comme de matériaux ; c'est ce qui est arrivé aux Mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Rochefort*, de *Vordac*, à tous ces prétendus Testamens politiques des Ministres d'Etat, composés par des faussaires ; à la *Dîme Royale* de Boisguillebert, impudemment donnée sous le nom du Maréchal de *Vauban*, et à tant de compilations d'ana et d'anecdotes.

L'Histoire est quelquefois encore plus mal traitée en Angleterre : comme il y a toujours

deux partis assez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le danger commun les réunisse, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme est représenté comme un *Caton* et comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai, entre l'adulation et la satyre? Il n'y a peut-être qu'une règle sûre, c'est de croire le bien qu'un Historien de parti ose dire des Héros de la faction contraire, et le mal qu'il ose dire des Chefs de la sienne, dont il n'aura pas à se plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les personnages intéressés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet*, en Angleterre, de *La Rochefoucault*, de *Retz*, en France, s'ils s'accordent, ils sont vrais; s'ils se contrarient, doutez.

Pour les ana et les anecdotes, il y en a un sur cinquante qui peut contenir quelqu'ombre de vérité.

De la manière d'Ecrire l'Histoire, et du Style.

On en a tant dit sur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On sait assez que la méthode et le style de *Tite-Live*, sa gravité, son éloquence sage, conviennent à la majesté de la République Romaine; que *Tacite* est

plus fait pour peindre des tyrans; *Polybe*, pour donner des leçons de la guerre; *Denis d'Halicarnasse*, pour développer les antiquités.

Mais en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des Historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population : il en est de l'Histoire comme des Mathématiques et de la Physique; la carrière s'est prodigieusement accrue : autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'Histoire.

On exige que l'Histoire d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de votre Patrie.

Si vous faites l'Histoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire; mais si vous donnez au Public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts: on veut que vous meniez votre Lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perse et de l'Inde; on attend de vous des instructions sur la religion, les mœurs, les lois, les usages de ces Nations nouvelles pour l'Europe.

Un barbare a succédé à un autre barbare, sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte; si vous n'avez autre chose à nous dire, en quoi êtes-vous utile au Public?

La méthode convenable à l'Histoire de votre pays, n'est pas propre à écrire les découvertes du Nouveau-Monde. Vous n'écrirez point sur une ville, comme sur un grand Empire; vous ne ferez point la vie d'un particulier, comme vous écrirez l'Histoire d'Espagne ou d'Angleterre.

Ces règles sont assez connues; mais l'art de bien écrire l'Histoire sera toujours très-rare. On sait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable : il en est des lois pour écrire l'Histoire, comme de celles de tous les arts de l'esprit; beaucoup de préceptes, et peu de grands artistes.

DISCOURS

A MADAME DE ***,

SUR L'HISTOIRE,

SERVANT de Préface à l'Histoire des premiers Siècles de Rome.

Par M. PALISSOT (1).

TOUT le monde lit aujourd'hui, Madame, mais il est peu de personnes qui lisent comme vous. Des lectures commencées au hasard et sans choix, précipitées, parcourues, ne produisent jamais que des connaissances imparfaites, qui nuisent à l'esprit au lieu de l'éclairer. Il faut un fil pour se conduire dans le labyrinthe des Sciences, et la méthode seule peut le donner. Rien n'est peut-être plus insupportable dans la Société, que ces gens à notions

(1) Les Réflexions solides que renferme ce Discours, ne tombent pas uniquement sur l'Histoire des Rois de Rome; l'Auteur paraît aussi les avoir dirigées sur l'Histoire en général : c'est ce qui nous a déterminé à l'insérer dans ce Recueil.

confuses, dont le jugement ne porte sur aucun principe, et qui pourtant, à la faveur de quelques idées superficielles, parlent de tout avec une confiance qui étonne.

Ce sont ces demi-connaisseurs en tout genre qui forment la véritable espèce de pédans ; espèce (il faut l'avouer) qui n'est pas moins commune dans le monde poli, que dans la poussière de l'Ecole. Cependant, si le ridicule en est insoutenable, même dans un homme d'étude, combien ne l'est-il pas davantage dans les personnes, que leur état dispensait de toutes prétentions, et sur-tout dans celles de votre sexe, dont tous les devoirs paraissent remplis, quand elles savent plaire.

On ne veut pas comprendre que l'ignorance n'exclut les graces que lorsqu'elle est travaillée ; qu'il vaut infiniment mieux ne rien savoir, que de savoir mal; et de tous côtés il s'élève des tribunaux d'esprit, que le désœuvrement, quelques flatteurs et quelques progrès soutiennent. Cette contagion menace encore de s'accroître, depuis que, par une foule d'abrégés, on a mis, à-peu-près, tout le monde à portée de prendre une superficie universelle des Sciences. Tel homme qui pouvait être de quelqu'agrément dans la Société, se croit de bonne foi la vocation des Lettres, après en avoir pris une légère teinture dans ces Almanachs. Nous en avons vu

se précipiter indiscrètement dans des querelles de Littérature, et finir par être sifflés des deux partis.

Pour vous, Madame, vous lisez avec ordre, et vous ajoutez par vos réflexions à ce que vous avez lu. Vous avez formé, dans un siècle frivole, le projet de perfectionner votre raison, projet qui ne peut réussir que lorsqu'il est conçu par un esprit solide. Vous avez senti de bonne heure qu'étendre ses idées, c'était se préparer des plaisirs; mais la même modestie sous laquelle vous cachez l'ame la plus noble, vous sert encore à dérober à tous les yeux votre goût pour les Arts, et l'appui que vous leur accordez. Ma reconnaissance en dirait davantage, si vous ne l'aviez accoutumée à ménager votre délicatesse.

Je me souviens que j'eus l'honneur de vous lire différens morceaux de cette Histoire, que je viens enfin de publier. Elle était encore informe, et telle, à-peu-près, qu'il en parut quelques parties dans une édition très-défectueuse que l'on en fit à Paris, il y a quelques années; malgré l'indulgence avec laquelle tous les papiers publics avaient parlé de ces premiers essais, cette édition m'avait absolument découragé; j'y voyais, outre mes fautes (et elles étaient en grand nombre), tout ce qui peut caractériser la négligence la plus impardonnable dans l'exé-

cution. C'est vous, Madame, qui avez ranimé sur cet ouvrage mon émulation presque éteinte, qui m'avez engagé à le finir, et sur-tout à le corriger.

Cette manière d'écrire l'Histoire, et de la raisonner, pour ainsi dire, en joignant des réflexions aux faits, vous parut intéressante. Vous approuviez avec complaisance ces rapports, que j'ai tâché de saisir entre des événemens éloignés et des traits plus modernes; le soin que j'avais pris de les rapprocher; la liberté que je m'étais donnée de parcourir tous les tems; et les principes de politique, de philosophie, souvent même de critique, que j'avais répandus dans cet ouvrage. « J'ai lu tous ces » faits, me disiez-vous, dans nos différens His- » toriens, et j'aurais desiré que l'on me mît » du moins sur la voie de ces réflexions, qui » semblent donner une nouvelle vie à l'His- » toire ».

J'osais croire, après vous, Madame, que cette manière était surtout indispensable dans l'Histoire ancienne. Les faits en sont si connus, qu'on ne peut guère les rajeunir que par les réflexions. Leur éloignement les fait rentrer, en quelque sorte, dans la classe des Fables; et les Fables ne sont utiles que par la morale qu'on peut en tirer.

Alors ce champ de l'Histoire ancienne, qui

paraît épuisé, devient encore fertile, parce que tous les hommes ont une manière différente d'appercevoir avec les mêmes yeux, et que tel fait, par exemple, que je n'aurai présenté que sous une face, peut être envisagé sous autant de nouveaux rapports qu'il y aura de nouveaux Historiens. On dit qu'il faut laisser les réflexions aux Lecteurs; mais quelque pénétration que l'on suppose à ceux qui lisent, il en est certainement qui ont plus ou moins besoin d'instructions. L'étude particulière qu'un Auteur a faite des matières qu'il a travaillées, lui donne le droit de penser qu'il s'est mis du moins plus à portée de saisir certaines vérités relatives à son objet, que le commun des Lecteurs qui ne médite point; d'ailleurs, l'homme le plus habile consent à être conduit; c'est souvent le point où vous l'avez laissé, d'où il part pour faire de nouvelles découvertes. Il voit une chaîne entière, où vous aviez à peine apperçu quelques anneaux; mais il ne la voit que parce que vous l'avez préparé à la remarquer. Pour moi, j'avoue, Madame, que je suis du nombre de ces Lecteurs paresseux, qui ne sont point fâchés qu'on leur évite la peine de réfléchir; mais il ne m'appartient pas de proposer mon goût comme une loi.

L'Histoire moderne, qui devient plus intéressante à mesure qu'elle se rapproche de nos

jours, peut ne contenir que des faits et réussir par la simple narration. Je ne sais cependant si la postérité nous pardonnera d'avoir eu si long-tems, pour toute Histoire (1), d'ennuyeuses Annales compilées avec sécheresse, écrites d'un style dur, inégal et rampant, digérées sans méthode et sans choix, dénuées de toutes espèces de vues philosophiques, qui nous font, en un mot, une triste et pénible étude de l'Histoire de notre Nation. Il me semble que tous les hommes auraient à-peu-près le même talent pour transcrire des événemens et des dates; mais on ne fera jamais qu'une gazette, si l'on ne donne de la vie à ces corps inanimés.

Si vous approuviez, Madame, les réflexions que je me suis si souvent permises, vous me repreniez avec justice de ne les avoir pas toujours assez amenées. Vous aviez la bonté de ne

(1) Je ne parle que d'un Corps d'Histoire qui nous manque. Nous avons le chef-d'œuvre de M. *De Thou*, d'excellentes Histoires particulières, telles que le morceau de *la Conjuration de Venise*, *les Révolutions de l'Abbé de Vertot*, *et du P. d'Orléans*, *etc.* Un génie qui s'est assujetti tous les genres, nous a donné l'*Histoire de Charles XII*, *le Siècle de Louis XIV*, *etc.* Mais nous n'avons rien de plus complet, pour notre Histoire, que l'*Abrégé de M. le Président Hénault*; et n'est-ce pas une preuve d'indigence, que d'être réduits à un Abrégé.

m'opposer

m'opposer qu'à moi-même (car j'aurais trop perdu à être comparé à tout autre), et vous me faisiez observer qu'il y avait une différence sensible entre la vie de *Romulus*, par exemple, et celle de *Numa*. Dans cette dernière, les réflexions plus liées aux faits, plus fondues dans le sujet, avaient un avantage que je ne pouvais me dissimuler. Il est vrai que je m'étais égaré dans la vie de *Romulus*, à la suite d'un modèle italien (1), que je n'avais souvent fait que traduire; et j'osai penser, d'après vous, que je devais abandonner ce modèle, et ne puiser que dans les premières sources. Il vous était resté quelques doutes, Madame, sur le choix que j'avais fait de ces événemens reculés, et sur le degré de créance qu'ils peuvent mériter. Vos doutes vont me servir à développer peut-être quelques vérités utiles.

Encore des Romains! disait-on, lorsque les premiers essais de cette Histoire parurent; et quels faits l'Auteur a-t-il choisis? Ceux précisément qui n'ont pû soutenir le flambeau de la critique, et qui portent presque généralement un caractère de supposition.

J'avoue qu'on a beaucoup écrit sur les Romains; mais si vous exceptez l'excellent Ouvrage de M. *de Montesquieu*, sur les causes de

(1) Le Romulus de Virgile Malvezzi.

leur grandeur et de leur décadence, et *les Révolutions de l'Abbé de Vertot*, il me semble que nous n'avons encore rien de complet dans notre langue sur l'Histoire Romaine. L'*Abrégé de Laurent Echard*, est un très-bon Abrégé jusqu'à la continuation. Peu de personnes sont tentées de lire l'Histoire du *P. Catrou*. M. *Rollin*, dont le style est pur, élégant, harmonieux, lorsqu'il traduit de bons modèles, n'est plus le même lorsqu'il manque d'appui. Toujours clair, souvent lâche et diffus, l'oreille est flattée du nombre de ses phrases; mais j'ai cent fois éprouvé le besoin de resserrer en quelques lignes ce qu'il dit en plusieurs pages: il emploie communément une traduction de *Denis d'Halicarnasse*, dont je me suis servi quelquefois en écrivant cette Histoire; cette traduction est très-faiblement écrite, et ne forme cependant aucune bigarrure dans le style de M. *Rollin*: il faut donc avouer que cet Historien n'a point une manière qui lui soit propre, et qu'il est, parmi les Ecrivains, à-peu-près comme ces personnes sans physionomie que l'on trouve dans le monde. M. *Rollin*, d'ailleurs, paraît trop souvent n'avoir écrit que pour des enfans; s'il raconte la mort de *Lucrèce*, il cite un long passage de S. Augustin, pour prouver que *Lucrèce* aurait mal fait de se tuer, si elle eût été chrétienne. Si dans son Histoire Ancienne il parle de la mort

de *Socrate*, après avoir remarqué que l'exécuteur s'attendrit en lui donnant la ciguë, il ajoute, par réflexion, que c'est une excellente leçon pour les gens de cette espèce, de paraître compâtir aux maux que la justice humaine leur prescrit de faire à leurs semblables. Cent traits puérils de ce genre ne doivent rien ôter à la considération que méritait d'ailleurs M. *Rollin*, par sa piété et l'étendue de ses lumières, mais peuvent dispenser de relire son Histoire quand on est sorti de l'enfance.

Ne nous vantons donc point d'une richesse que nous n'avons pas, et croyons que les Romains ne sont usés qu'au théâtre. Permettons aux Historiens d'écrire, tant qu'il restera quelque espérance de pouvoir présenter les objets sous de nouvelles formes. Chaque Peintre a une manière qui le caractérise; on se plaît à les comparer dans les mêmes tableaux : il en est de même de chaque Ecrivain. Les différentes productions des hommes sont un luxe dans la Littérature : on est libre de s'assortir où l'on veut.

J'ai choisi, à la vérité, l'enfance de l'Empire Romain, précisément parce qu'il m'a semblé que cette partie de l'Histoire avait été la plus négligée; j'ai cherché à étudier dans ces faibles commencemens l'origine de la grandeur Romaine; j'ai cru la découvrir dans le caractère

des premiers Rois de Rome, dans leurs lois, dans la religion, dans les préjugés qui prirent faveur chez ce Peuple naissant. Ce sont les plus petits ressorts qui font la destinée des hommes et des Empires : un germe imperceptible a produit cet arbre, dont l'ombre couvre la terre ; le prodige de l'effet rend la cause intéressante.

Mais tout est-il bien certain dans ces commencemens de Rome ? Existait-il des Monumens antérieurs à l'embrâsement de cette ville par les Gaulois, et la flamme les avait-elle épargnés ? Les Historiens ont-ils pu s'appuyer de quelques garans dans les faits qu'ils racontent ? *Fabius Pictor*, n'écrivit, dit-on, que long-tems après cette époque ; les *Gellius*, les *Cicinnius*, les *Catons*, les *Varrons*, etc. n'ont fait peut-être que copier, sans trop d'examen, ainsi que cela se pratique, les rêves ou les mensonges de cet Ecrivain.

Ce fut là, Madame, le sujet d'une célèbre dispute, qui s'éleva à l'Académie des Inscriptions, en 1722.

Un homme de beaucoup d'esprit (M. *de Pouilly*), attaqua vivement, dans une Dissertation spécieuse, la certitude Historique des quatre premiers Siècles de Rome : il se fondait sur la quantité de prodiges mêlés à l'Histoire de ces premiers Siècles, sur les variations

de quelques Auteurs qui ont attribué la fondation de Rome à différentes personnes, et sur quelques passages de *Tite-Live*, qui sembleraient prouver qu'il échappa peu de Monumens aux ravages des Gaulois.

M. l'*Abbé Sallier*, épuisa tous les moyens de l'érudition pour défendre l'authenticité de ces événemens reculés. Il démontra qu'il était resté plusieurs Monumens, et *Tite-Live* lui-même, disant que la plupart avaient péri, indique bien qu'il en était échappé. En effet, Madame, les *Annales des Pontifes*, les *Livres des Augures*, les *Hymnes des Saliens*, les *Tables de Dénombrement*, les *Livres de Toile*, les *Inscriptions*, les *Statues*, les *Colonnes*, *etc.* sont autant d'Autorités qui renversent de fond en comble le paradoxe de M. *de Pouilly*. *Cicéron*, et tous les Historiens anciens, s'accordent pour attester l'existence de ces Monumens, et de quantité d'autres, auxquels on pouvait avoir recours de leur tems. La simple raison ne nous permet pas de croire que nous soyons mieux instruits de l'Histoire des premiers Romains que ces Romains eux-mêmes; ni de former après deux mille ans, le moindre doute contre leur témoignage.

On lisait, du tems de *Denis d'Halicarnasse*, le *Traité de Tarquin-le-Superbe avec les*

Gabiens, conservé dans le Temple de *Jupiter Fidius*.

On trouve dans *Polybe* le premier *Traité de Rome avec Carthage*, passé sous le Consulat de *Brutus*.

Pline rapporte une des lois que *Porsenna*, vainqueur, imposa aux Romains.

Il existait donc des Monumens antérieurs à l'irruption des Gaulois; mais ces Monumens même, dit-on, accusent de quelques erreurs les Historiens les plus accrédités. Hé! quelle Histoire moderne, malgré tant de secours que nous semblons avoir aujourd'hui contre le mensonge, est à l'abri de quelques contradictions?

Salluste, disait-on encore, attribue la fondation de Rome à *Enée*; donc rien n'est plus incertain que ce qu'on raconte de *Romulus*. Mais il suffit que tous les autres Historiens le contredisent. De tous les tems, on a vu de ces génies singuliers qui se plaisent dans les paradoxes, et nous avons eu un P. *Hardouin*, qui, avec beaucoup d'esprit, attribuait l'*Enéide de Virgile* et les *Odes d'Horace* à des Moines du treizième Siècle. De vaines subtilités feront-elles rejeter une tradition uniforme et constante? Peut-on croire qu'un Peuple entier se trompe sur son Fondateur, sur l'Instituteur de sa Religion? Dans quel monstrueux pyr-

rhonisme une pareille idée ne nous précipiterait-elle pas ? Serait-il moins étrange de contester *Romulus* aux Romains, que *Mahomet* aux Musulmans, *Confucius* aux Chinois, etc.

Mais du moins les prodiges si fréquens dans ces commencemens de l'Histoire, pourraient être un motif de douter ? Oui, s'il était un Peuple qui n'eût pas eu ses prodiges. Que dirait-on d'un critique qui s'aviserait de croire que tout ce que l'on a écrit du règne actuel est supposé, parce que, dans les premières années de ce règne, de fort honnêtes gens prétendaient avoir des convulsions, en faisant leur prière sur le tombeau d'un diacre ? Un homme sensé rejetterait toutes ces archives de la démence et du fanatisme ; mais n'en conclurait rien contre les événemens dignes de la majesté de l'Histoire, et constatés par des témoignages qui ne laissent aucun doute.

M. *de Voltaire*, qui, de tous les hommes, est peut-être celui qui a le mieux raisonné sur l'Histoire, et qui a quelquefois justifié tout ce qu'il avait dit par sa manière de l'écrire, me semble cependant s'être trompé dans l'exclusion qu'il voudrait y donner à certains faits merveilleux. Il faut, je crois, les rapporter par trois raisons. L'une, c'est qu'il est toujours important de connaître à quel point la faiblesse humaine a toujours été la dupe de l'absurdité ; l'autre,

c'est que ces prodiges, que la raison désavoue, sont pourtant liés à la constitution des Empires. Par exemple, il était réellement faux que les *Augures* fussent de vrais prophètes, et qu'ils vissent clairement l'avenir à l'inspection des poulets sacrés. Ce fut cependant sur l'opinion générale qui s'était répandue de leur science, qu'on les appela d'*Etrurie* à Rome. Voilà donc une des branches du système de la Religion des Romains, fondée sur une crédulité, ridicule si l'on veut, mais universelle, et l'on sait combien ce système de Religion est lié chez tous les Peuples avec celui de la Politique. Enfin, une dernière raison de rapporter ces faits singuliers, c'est que, dans l'ordre moral ou dans le physique, le merveilleux n'est pas toujours faux. Il n'est peut-être pas d'époque plus connue dans notre Histoire, que cette bizarre machine dont on se servit pour relever le courage de *Charles VII* et des Français, lorsque les Anglais assiégeaient Orléans. Dépouillons cette aventure de tout ce qu'on y supposait de surnaturel, il reste toujours un grand merveilleux, qui est le fait même. Joignez à ce trait, Madame, les convulsions dont je vous parlais tout à l'heure. Assurément je n'y vois que du fanatisme; mais un miracle bien plus singulier, que ceux qu'on avait eu l'intention d'opérer, c'est que chez un Peuple poli, et dans un siècle éclairé, il y ait

eu des Convulsions, et qu'à la faveur de ces prestiges ridicules, des charlatans aient eu l'art de faire des prosélytes.

Je crois avoir prouvé qu'on pouvait encore écrire sur les Romains, et que l'époque que j'ai choisie dans leur Histoire, n'est pas moins appuyée qu'une autre sur un nombre suffisant d'autorités. Ces commencemens sont à la vérité mêlés de prodiges; mais chez toutes les Nations, c'est le tems des prodiges que leur origine. Vous ne croirez point, Madame, que *Romulus* fut allaité par une louve, ni qu'un figuier se fut conservé pendant huit siècles, pour servir de preuve à cette merveille. Vous pourrez ne pas ajouter foi au combat de ces six jumeaux, nés le même jour, de deux soeurs, quoique j'avoue que je ne l'ai contredit que sur l'autorité d'un livre, qui ne mérite guère plus de créance que cette Histoire : ce sont les Parallèles des faits Grecs et Romains, ouvrage qui a été attribué à *Plutarque*, mais qui n'en paraît pas digne. On révoque en doute la plupart de ces parallèles, quoique l'Auteur ait cité ses garans. On ne veut pas même que ces garans aient existé. Il me semble, à la vérité, tout simple qu'un homme écrive beaucoup de mensonges, mais non pas qu'il cite des Auteurs qui n'existent point; et qu'au risque du plus profond mépris, il imagine mille fausses Histoires pour les opposer à

des faits véritables. Quoiqu'il en soit, il s'est appuyé du témoignage des *Arcadiques de Démarate*, pour raconter ce combat des Tégéens et des Phénéens, qui m'avait paru l'original de celui des *Horaces* et des *Curiaces*.

L'alliage de quelques faits peu vraisemblablables, ne vous fera point rejeter ceux qui ne choquent ni la nature ni la raison; si tous ces faits étaient supposés, ceux qu'il faudrait en regarder comme les inventeurs, auraient eu bien du génie pour arranger une suite d'événemens, de lois, de principes politiques, qui s'enchaînent si parfaitement avec les faits postérieurs. En effet, dans ces premiers principes on trouve quelquefois (et j'ai tâché de le prouver) le germe sensible de l'agrandissement des Romains. Il me semble que cette réflexion ajoute quelque force aux raisons dont M. l'Abbé *Sallier* s'est servi pour défendre la certitude historique de ces siècles reculés. Vous vous contenterez de douter des faits qui vous paraîtront bizarres, de nier ceux dont le merveilleux est absurde, et c'est une règle dont vous aurez besoin pour toutes les Histoires du monde. Vous ne croirez pas, par exemple, sur le témoignage d'un Auteur des *Annales de Bavière*, que cinquante paysans furent changés en statues de sel après un tremblement de terre; vous ne respecterez ce prodige que dans la Bible.

Croyez, si vous voulez, qu'on montre à Smyrne le bâton de S. Polycarpe qui devint cerisier; mais ne croyez pas que l'olivier qu'on voyait à Trézène, avait été la massue d'*Hercule*.

N'ajoutez point foi aux Irlandais, qui vous diront que l'on conserve dans leur pays le tombeau d'une petite fille de *Noé*, qui vint aborder en Irlande après le Déluge. Toutes ces traditions populaires sont autant de mensonges ridicules.

Quand des Voyageurs vous raconteront qu'il y a de belles contrées, dont tous les habitans sont honnêtes gens, où tous les hommes sont égaux et vivent en frères, selon les principes de la Loi naturelle, rejetez toutes ces fables, et croyez que les hommes ont par-tout les mêmes vices; que l'égalité des conditions est une chimère; que si l'on n'entend rien autre chose par cette égalité, sinon que les hommes naissent tous de la même manière, on ne vous dit qu'une vérité puérile et grossière; que si on prétend que l'intention de la Nature était que l'égalité subsistât parmi les hommes, démontrez la fausseté de ce paradoxe, par les différences de subordination que la Nature elle-même a mises dans nos organisations. Dès qu'il y a de la faiblesse et de la force, de la finesse et de la stupidité, croyez que la chimère de l'égalité tombe. Il est vrai que dans les com-

binaisons de la société, il y a des hommes qui peuvent être déplacés.

Il est bien singulier, Madame (et cette considération vient naturellement à la suite de tant d'erreurs), qu'en parcourant les deux extrémités de notre globe, on trouve par-tout des Etrés pensans, faits à-peu-près comme nous; qui ont tous des Lois très-sages pour leur conservation; des principes de commerce fondés sur le bon sens; à qui les plus habiles Marchands d'Europe n'en imposeraient pas sur leurs intérêts; et que parmi ces mêmes hommes, les traditions les plus absurdes, les rits les plus extravagans, se soient établis de manière qu'une partie de la terre n'offre guère aux Voyageurs que le tableau de la raison humaine, écrasée sous le joug de la superstition. Sans les lumières de la Révélation, il faut avouer qu'à la vue de ces abîmes de contrariétés incompréhensibles, on serait assez tenté de revenir au système des anciens Guébres, et d'admettre deux ames dans les hommes, comme deux principes dans la Nature.

Voilà, Madame, un long Discours, où je me suis quelquefois écarté de mon objet. Je ne pouvais guère écrire sur l'Histoire, qui est si souvent le tableau des sottises humaines, sans m'égarer dans ces détails. Parmi ces compilations de faits échappés à la nuit des tems, il

n'en est point de complètement vraies, ni de complètement fausses. Il est des vérités fondamentales dans l'Histoire, sur lesquelles tous les partis s'accordent, comme il est dans les Religions des points fondamentaux où toutes les Sectes se réunissent; votre raison vous apprendra à séparer ces vérités du merveilleux qui les offusque. C'est un flambeau auquel on peut se fier, quand on a, comme vous, Madame, l'esprit juste et le goût épuré.

DE LA MANIÈRE DE LIRE ET D'ENSEIGNER L'HISTOIRE;

Par l'Abbé DE SAINT-RÉAL (1).

RIEN n'est plus inutile que l'étude de l'Histoire, de la manière dont on l'étudie ordinairement, comme il n'y aurait rien de si utile, si on l'étudioit bien. On charge sa mémoire

(1) Ces Observations critiques et satyriques sur la *Manière de lire et d'enseigner l'Histoire*, sont extraites de l'*Usage de l'Histoire*, pages 313 et suivantes du second volume des Œuvres de *l'Abbé de Saint-Réal.* Paris, 1745, *in-12*.

Ce Savant était l'un des plus beaux Esprits et des meilleurs Ecrivains du dix-septième siècle. Tous les Ouvrages sur la Politique et l'Histoire qui paraissaient en France, sans nom d'Auteur, lui étaient attribués. Ceux qui sont certainement de lui, sont très-bien écrits, et l'on y remarque beaucoup de goût, d'esprit et de délicatesse. *L'Histoire de la Conjuration des Espagnols contre la République de Venise*, qui a toujours passé pour un chef-d'œuvre, a fait beaucoup d'honneur à *l'Abbé de Saint-Réal.* On regarde aussi comme un excellent Ouvrage, son *Discours sur la Valeur.*

d'un grand nombre de dates, de noms et d'événemens; pourvu qu'on puisse simplement redire ce qu'on a lu, ou ouï dire, on passe pour être savant. Un jeune homme, qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile. Comme on ne juge presque des choses à cet âge, que sur le jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne conçoive une grande opinion de sa suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, et que ceux de qui il dépend se font honneur, en toute occasion, de la facilité qu'il a à parler et à redire, sans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant, le véritable usage de l'Histoire ne consiste pas à savoir beaucoup d'événemens et d'actions, sans y faire aucune réflexion. Cette manière de les connaître seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de savoir; car savoir, c'est connaître les choses par leurs causes : ainsi, savoir l'Histoire, c'est connaître les Hommes qui en fournissent la matière; c'est juger de ces Hommes sainement; étudier l'Histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et sur tout les passions des hommes, pour en connaître les ressorts, les manœuvres et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font aux cœurs.

Il serait donc important qu'on accoutumât d'une manière insensible les jeunes gens à réfléchir naturellement et sans art sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'Histoire, afin que la lecture qu'ils en font, pût former des hommes et non pas des perroquets; car on peut bien appeler de cette sorte la plupart de ceux qui en parlent.

On ne doit point dire qu'ils en sont incapables. Les enfans doivent être traités de bonne heure en hommes; dès qu'on peut parler, on peut raisonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le raisonnement, est une condescendance pour les maîtres, plutôt que pour les disciples. Parce que ces maîtres ne savent pas les faire raisonner, ils ont intérêt à dire que cela est impossible; comme ils ne possèdent pas l'art de servir de sage-femme aux esprits, ainsi que *Socrate* l'appelait, de les faire enfanter, fouiller dans eux-mêmes, et y découvrir les trésors de lumière et de sagesse que la nature y a cachés, ils se moquent de cet art merveilleux, comme d'une chose chimérique, quoique *Platon* nous en fasse si bien voir la pratique.

Mais quand même les maîtres seraient habiles, la mauvaise gloire des parens les empêcherait toujours de réussir; car la réflexion n'enrichit pas tant la mémoire qu'elle forme le jugement; elle

elle tend plutôt à rendre capable de penser sagement que de parler beaucoup ; mais les parens veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs enfans, et la plupart ne sont pas capables de connaître les bonnes qualités du jugement, comme d'entendre des faits d'Histoire, qu'on rapporte par mémoire.

D'ailleurs, leur but est que leurs enfans paraissent savans avant l'âge, qu'ils aient matière de parler beaucoup, en disant des choses que le commun du monde ne sait point, et qui sont agréables d'elles-mêmes, comme sont tous les faits d'Histoire, au lieu que le principal fruit de cette méthode est d'accoutumer les jeunes gens à parler peu et à réfléchir beaucoup ; à ne dire jamais une Histoire pour faire seulement voir qu'on la sait ; enfin à ne considérer les faits Historiques que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

Outre cela, c'est que cette sorte d'étude de réflexion consiste en des considérations naturelles et familières, que tout le monde croit savoir et avoir faites, quand on vient à les dire, quoique personne ne s'en fût encore avisé ; ainsi elles n'excitent aucune admiration ; mais l'Histoire, au contraire, étant une chose que la Nature n'enseigne point, il n'est personne

qui ne reconnaisse absolument pour nouveau ce qu'il en entend dire pour la première fois, et qui ne considère ainsi la connaissance qu'on en a, comme quelque chose que tout le monde n'a pas, et partant quelque chose d'estimable qui sert à faire paraître et à se distinguer. Or, les parens n'ont d'autre but que de rendre leurs enfans capables d'exciter l'admiration du plus grand nombre, qui est celui des ignorans, quelque méprisable que soit cette admiration, quelque dangereux qu'il soit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaise gloire.

De là vient, qu'au lieu que l'Histoire devrait servir à leur faire apprendre, comme d'eux-mêmes, la véritable morale par les réflexions qu'on devrait leur faire faire sur les endroits les plus singuliers et les plus instructifs, elle ne leur sert qu'à leur faire persuader à eux-mêmes et aux ignorans comme eux, qu'ils savent quelque chose, pendant qu'ils ne savent rien.

Or, de toutes les dispositions d'esprit imaginables, il n'en est point de plus dangereuse que celle-là; car autant qu'un véritable savant est plus digne d'estime qu'un franc ignorant, qui n'a jamais étudié; autant cet ignorant est plus digne d'estime que ceux qui, pour

avoir été obligés d'étudier, se croyent habiles, sans l'être; ainsi, il vaudrait mieux, pour un jeune homme instruit de cette manière, qu'il n'eût jamais vu de livres ni de maîtres; puisqu'au moins il saurait qu'il ne sait rien, comme le savent d'eux-mêmes tous ceux qui n'en ont jamais vus; au lieu qu'il est si ignorant, qu'il ne sait pas même qu'il est ignorant.

DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE,

Par M. DE TRESSAN (1).

IL n'est aucune Histoire de Nations considérables dont le commencement ne soit obscur, fabuleux, et voilé par les ténèbres que l'orgueil national et la superstition ont répandues sur son origine et sur ses premiers siècles.

Ce commencement est toujours le même pour toutes les Nations dont nous voyons l'établissement en Europe : j'en excepte la République de Venise. L'horreur de la tyrannie, l'amour de la liberté, appela quelques Peuples malheureux dans ses lagunes alors inhabitables. Les Vénitiens n'entrèrent point en Conquérans, le fer et la flamme à la main, dans ce pays stérile

(1) Ce morceau est extrait du chapitre V *des Réflexions sommaires sur l'Esprit*, par M. DE TRESSAN, rédigées pour l'instruction de ses Enfans, et imprimées dans ses Œuvres posthumes, tome 12 de ses *Œuvres complettes. Paris, 1791, in-8°.*

et mal-sain; leur industrie, leur union et des Lois sages y fondèrent bientôt une des plus belles villes de l'Univers, et cette nouvelle puissance qui, depuis quatorze siècles paraît inébranlable, et se gouverner toujours par les mêmes principes.

On ne voit dans l'origine des autres Nations que les mêmes calamités qui parcourent la surface de la terre; des émigrations de Peuples malheureux et féroces qui font des incursions: des massacres, des prodiges, des oracles, des mystères, et presque toujours des sacrifices barbares, où le sang humain a baigné l'autel du Père commun de tous les hommes.

Plus vous examinerez, mes chers enfans, le commencement des Nations les plus policées et les plus célèbres, plus vous serez indignés de la barbarie, de l'ignorance et de l'aveuglement des premiers fondateurs des Empires.

Il a fallu bien du tems avant que les descendans des premiers Conquérans aient connu l'art de rassembler les faits, de les mettre en ordre, et sur-tout de les écrire.

Ce ne fut que par une tradition fabuleuse, que les Grecs commencèrent à rassembler l'Histoire de ces premiers Héros, qu'ils placèrent au rang des demi-Dieux.

Jugez quelle dut être l'espèce de tradition qui transmit aux Romains (lorsqu'ils surent

écrive) l'Histoire de Remus et Romulus, et des premiers siècles de cette République.

Jugez de l'aveuglement de ce Peuple, devenu depuis si célèbre, puisque le sage Numa ne crut pouvoir l'éclairer et l'assujétir à des Lois nécessaires, sans se servir du prestige de la nymphe Egérie, et sans lui faire croire qu'il lui parlait au nom des Dieux.

Parler au nom de la Divinité, c'est presque l'unique ressource de l'esprit vaste et courageux, qui veut se soumettre celui de la multitude, et lui imposer un nouveau culte, avec de nouvelles mœurs. C'est ainsi que Numa Pompilius réussit à former un Peuple policé de ces brigands, qui n'avaient encore pour usage et pour Loi, que de se conformer aux mœurs féroces de leurs pères.

Mahomet fit bien plus encore. Il détruisit un ancien culte, il en établit un nouveau : les circonstances se trouvèrent favorables; on l'écouta, on le crut, on lui obéit; le fer et l'Alcoran à la main, il séduisit, il subjugua; mais ce même Mahomet, en des circonstances moins heureuses, eût été peut-être empalé.

Passez donc légèrement sur le commencement de l'Histoire profane. Le tableau général vous suffit, dès que vous l'aurez vu éclairé par la Philosophie : ne commencez à faire quelques efforts pour saisir l'esprit de l'Histoire de chaque

Empire, qu'au moment où vous trouverez des chroniques contemporaines aux faits, et quelques monumens qui constateront ces mêmes faits, leurs époques, et une chronologie qui ne soit plus fabuleuse.

Si vous ne portez un esprit vraiment philosophique dans l'étude de l'Histoire, vous ne ferez que charger votre mémoire de faits, de noms et d'époques, et vous serez, il est vrai, très-érudits pour ceux qui ne sont qu'érudits, mais vous ne serez jamais éclairés pour ceux qui saisissent les vrais moyens de l'être.

Je vous avoue, mes chers enfans, que la plupart des prétendues beautés que je vois admirer par quelques amateurs de l'Histoire, sont précisément, selon moi, les défauts que l'esprit juste doit leur reprocher.

Quel est l'homme sensé, connaissant l'art d'apprécier les degrés de probabilité, qui pourra lire les Histoires anciennes avec confiance? Celle d'Alexandre, par Quinte-Curce, ne m'a jamais paru qu'un tissu de fables et d'absurdités, dans lesquelles, ni la vraisemblance, ni même la Géographie ne sont respectées. Hérodote mêle des contes dignes de la Bibliothèque bleue, au récit des plus grands événemens; on trouve plutôt dans Hérodote, le Poëte exagérateur de la petite République Grecque, qu'on n'y reconnaît l'Historien.

Les fameuses harangues de Tite-Live, qui font extasier d'admiration nos Professeurs du pays latin, ne sont que des parures factices et déplacées. Qui pourra, qui voudra bien croire qu'elles aient été jamais prononcées par les Généraux, dans la bouche desquels le bel-esprit de Tite-Live ose les placer ? Xénophon, Plutarque même, ne sont pas exempts de l'amour du merveilleux, et je ne connais dans les Histoires anciennes, rien qui soit parfaitement digne de notre confiance, que les sages et admirables Commentaires de César, et quelques morceaux de Plutarque. Hors les faits principaux et les époques, presque toutes les Histoires ne nous offrent que celle de l'esprit de l'Historien; l'égoïsme de l'Historien leur donne à toutes une parure étrangère qui les déguise; l'esprit national, l'esprit de parti les déguise encore bien plus, puisqu'il en altère la vérité. Vous trouverez ces défauts essentiels dans Rapin Thoyras, dans Burnet, et peut-être dans plusieurs autres Histoires nationales : vous trouverez l'opposition de ces défauts, et une louable impartialité dans David Hume, de Thou et Robertson. L'espèce de Gouvernement sous lequel un Historien écrit, ne change que trop souvent en un long et triste Roman, le récit des faits qui devraient passer jusqu'à nous, dans la simplicité de la tradition d'un père à

ses enfans, lorsqu'il leur raconte les faits qui se sont passés sous ses yeux.

Malgré l'obscurité, l'infidélité même qui est répandue dans presque toutes les Histoires, vous ferez bien de prendre une idée générale de celles des Nations de l'Europe; mais sans vous attacher aux détails qui ne sont que nationaux, et qui ne sont pas liés intimément à notre Histoire : pour la nôtre, mes chers enfans, il n'est pas excusable à un Gentilhomme Français (1) de l'ignorer. Tous les détails de cette Histoire sont précieux pour vous, et vous deviendront agréables et utiles, si vous lisez avec un esprit philosophique, qui débrouillera pour vous dans la multiplicité des événemens, l'intérêt, les mœurs, les usages et l'esprit national qui les a fait naître.

Tout ce que nous avons sur la première race est confus et mal prouvé; mais on y prend une bien haute idée de la puissance et de la splen-

(1) On doit ajouter ici qu'il est impardonnable à tout homme aisé, qui peut donner quelques heures par jour à l'étude, de ne pas connaître l'Histoire de son pays. L'Instruction procure la considération des personnes que l'on fréquente, dans quelqu'état que l'on soit placé; elle est la preuve la plus certaine de la bonne Education qu'on a reçue, et du bon usage que l'on a su faire des dons de la fortune ou de ceux de la nature.

deur, où déjà la monarchie française s'était élevée.

On est peu d'accord sur plusieurs faits de celle de Charlemagne; son règne, et celui de Pépin-le-Bref son père, forment une grande époque dans notre Histoire : ces deux règnes nous font voir nos Rois porter leurs armes victorieuses jusqu'au fond de l'Allemagne et de l'Italie.

L'Histoire du malheureux Louis-le-Débonnaire, est plutôt celle du pouvoir usurpateur des Papes et des Evêques, que celle d'un Empereur; et pour dire encore plus, que celle du Monarque d'une Nation libre et courageuse.

Une ignorance presque totale, les incursions des Normands, des interrègnes, et plus encore un reste de barbarie qui subsistait encore dans la Nation, nous laissent souvent dans l'incertitude sur le véritable état de la France sous les Rois Carlovingiens.

Ce n'est qu'à l'époque de Hugues Capet, que notre Histoire devient très-intéressante; mais malheureusement elle ne commence à être écrite avec plus d'ordre et de fidélité, qu'à la révolution cruelle qui chassa nos pères de leurs foyers, et qui força l'un d'eux à signer l'acte fatal qui enlevait le Languedoc au Comte de Toulouse. C'est le premier événement sur lequel l'Histoire commence à répandre de la clarté. Cette

époque est celle de l'attentat le plus cruel et le plus incroyable que l'homme se soit permis contre son semblable. Le tribunal affreux de l'inquisition fut établi (1), les bûchers s'allumèrent de toutes parts, et les prédicateurs de l'Evangile du Dieu de paix, immolèrent, en son nom, tout ce qui parut hésiter à leur sacrifier ses richesses ou sa liberté.

La première Croisade porte encore l'empreinte de cet amour du merveilleux, qui, en exagérant les faits véritables, leur fait courir le risque de passer pour des fables aux yeux de la postérité. Les faits de la croisade de Louis-le-Jeune, sont bien mieux constatés, parce qu'ils furent très-malheureux; l'imagination ne s'exalte point dans la fuite et dans les chaînes; si elle travaille alors, ce n'est que pour exagérer les malheurs : ceux qui suivirent cette croisade, mirent la France à deux doigts de sa perte ; la répudiation de Léonore de Guienne, sépara de la Monarchie Française presque tous les pays au-delà de la Loire, et le mariage de cette Princesse avec le Roi d'Angleterre, en rendit ce Prince possesseur.

Ce règne, un des plus malheureux de notre

(1) Son établissement à Toulouse date de l'an 1229; il y fut toujours détesté, et depuis long-tems n'existe plus.

Histoire, fut illustré par de grands hommes. On vit à-la-fois Saint Bernard écrire avec élégance ; Suger gouverner l'Etat en grand Ministre; Pierre-le-Vénérable, Abbé de Cluny, protecteur des Lettres et les cultivant avec succès; Abailard enseigner une philosophie moins obscure que celle de l'école, et mériter par les charmes de son esprit, l'amour et les regrets de la célèbre et malheureuse Héloïse. Les moines seuls écrivirent l'Histoire de ces tems; nuls autres Mémoires contemporains n'offrent de lumières à nos recherches, et lorsque je lis la nôtre, c'est toujours avec la plus grande satisfaction, que je parviens au règne de St. Louis. Il semble que tout-à-coup l'esprit de vertige qui répandait tant de fables dans l'Histoire des règnes précédens, ait respecté celle de ce grand Roi. La noble naïveté du sire de Joinville, semble en imposer au mensonge et le bannir du reste de l'Histoire de nos Rois : c'est à ce brave et digne Chevalier, que nous devons d'avoir introduit la vérité dans nos chroniques. Nous la trouvons dans tout ce qui tient au règne de Philippe-le-Bel et de ses trois fils. Froissard nous la fait aimer et la fait reconnaître dans le règne des premiers Valois. Monstrelet, moins intéressant, mais aussi véridique, continue à nous éclairer : tous les règnes suivans ont des Historiens contemporains qui sont dignes de

notre confiance; mais il est à remarquer que les deux qui la méritent le plus, sont deux hommes de qualité, deux Chevaliers dont l'intérêt personnel les attachait à l'honneur, à la vérité, comme à l'Etat et à leurs Rois; le sire de Joinville, et Philippe de Commines, tiendront toujours le premier rang parmi les Historiens instructifs et fidèles.

C'est de leurs Mémoires, de nos anciennes Chroniques et des Mémoires contemporains des règnes suivans, que plusieurs Historiens célèbres ont rassemblé en corps notre Histoire: celle du célèbre de Thou, écrite en latin, mérita l'estime de toute l'Europe; celle de Mézeray a de l'agrément et de la fidélité; mais l'Auteur y porte la faiblesse d'un esprit superstitieux et assez peu philosophe, pour avoir déshonoré son travail par le récit d'un grand nombre de prodiges qu'il atteste, et par l'hommage puéril qu'il rend à l'astrologie judiciaire (1).

(1) Catherine de Médicis, Reine de France, ayant accordé beaucoup de croyance aux Astrologues et prétendus Devins, mit cette Science en grande faveur: les Courtisans, imitant leur Reine par faiblesse ou par flatterie, ce goût s'introduisit promptement en France, et ne s'est perdu qu'après beaucoup de tems. Telle est l'influence pernicieuse des Grands sur toute une Nation, qu'ils peuvent la corrompre en peu de tems par leur exemple, et ne la ramener que difficilement au bien.

Celle du père Daniel est bien longue, bien pesante, et se ressent trop de l'habit que portait son Auteur. Tenez-vous, mes enfans, à la dernière que vous avez lue : quoiqu'on s'apperçoive souvent de l'inégalité que trois plumes différentes (1) devaient y porter, elle me paraît être la meilleure de toutes, parce qu'elle nous peint le mieux, siècle par siècle, les mœurs, les usages, le goût et les différens genres de Littérature de notre Nation.

L'abrégé chronologique de M. le Président Hénault est un chef-d'œuvre dans son genre; et lorsque vous sentirez que votre entendement a bien saisi l'ensemble et la généralité de notre Histoire, attachez-vous à suivre par vous-même la méthode que l'aimable et savant Hénault a suivie; lisez une seconde fois son ouvrage; voyez comment chaque règne paraît comme encadré par les tables; formez-vous le même tableau dans votre entendement, et bientôt vous en

(1) M. DE TRESSAN désigne ici l'Histoire de France, commencée par l'Abbé Velly, qui a fait les sept premiers volumes *in*-12, continuée par l'Abbé Villaret, qui ne l'a suivie que jusqu'à la page 348 du tome 17, reprise enfin par M. Garnier, qui l'aurait peut-être conduite jusqu'au règne de Louis XIV, selon le plan des premiers Auteurs, mais qui s'est arrêté à l'année 1564, au 30e. volume, dégoûté de son travail par l'importunité des Censeurs royaux.

aurez un général, lumineux et précis de notre Histoire.

Je n'ai pas eu besoin de vous presser de lire les Histoires particulières plus récentes. Vous avez reconnu de vous-mêmes que l'introduction à celle de Charles-Quint (par Robertson) est un chef-d'œuvre; et que celle de la réformation dans la vie de François Ier., par M. Gaillard, est le précis le plus vrai, le plus instructif de la naissance et des progrès du luthéranisme. C'est toujours un nouveau plaisir pour moi, quand je relis avec vous l'Histoire générale des mœurs des Nations, et le siècle de Louis XIV (tous les deux par Voltaire); c'est dans le trop petit nombre des Ouvrages de cet ordre, que l'esprit philosophique et le goût se forment également par la lumière qui les éclaire, et par les charmes attachés à leur lecture.

Je reviens, et je finis par vous dire que c'est au flambeau de la raison et de la philosophie qu'il faut lire l'Histoire; sa lumière dissipe les ombres et le prestige qui souvent la déshonorent; c'est par son secours que vous saurez démêler, saisir la vérité, malgré les nuages qui l'offusquent, et que vous vous approprierez l'esprit de chaque Histoire différente.

Je conviens que vos ames sensibles seront souvent affligées de trouver les hommes presque toujours les mêmes: mais, si vous gémissez

de les voir cruels, injustes et coupables, vous serez consolés par les vertus et l'héroïsme de l'ancienne Chevalerie française, et vous trouverez l'un et l'autre portés au plus haut degré dans le cœur de nos Rois. Saint Louis et Philippe-le-Bel vous montreront l'opposition de la faiblesse de Louis-le-Débonnaire; le brave et malheureux prisonnier d'Edouard III (Jean II, Roi de France, dit le *bon*), vous fera admirer l'honneur et la franchise d'un vrai Chevalier; le sage et *utile* (1) Charles V, vous apprendra quelles sont les ressources d'un Roi de France adoré de ses sujets; celui de son malheureux fils (Charles VI), quelles sont les calamités horribles qu'entraîne l'anarchie; celui de Louis XI révoltera souvent votre esprit et votre cœur; mais vous louerez ce grand politique d'avoir porté les derniers coups à la tyrannie du gouvernement féodal.

Que vous serez émus encore, en revoyant François Ier. recevant l'ordre de Chevalerie du

(1) Cette épithète *utile*, donnée au Roi Charles V, paraîtra peut-être singulière, car celle de *sage* suffisait à sa réputation; mais il faut convenir qu'un Roi, ou le chef d'un Empire, qui s'occupe de repousser les ennemis de l'Etat, de mettre l'ordre dans l'intérieur, d'encourager le commerce, les arts et les sciences, qui veut le bonheur des Peuples soumis à son administration, est un homme vraiment utile.

Chevalier

Chevalier Bayard, héros également lorsqu'il est vainqueur à Marignan et prisonnier à Pavie !

Son fils, né pour marcher sur ses traces, périt à la fleur de son âge, dans un tournoi. Une italienne ambitieuse et cruelle, gouverne la France et fait haïr le pouvoir légitime : le fanatisme et la rébellion, qui sont presqu'inséparables, déchirent l'Etat : un Roi hypocondriaque et cruel (Charles IX) donne l'affreux signal de la plus coupable des proscriptions. Vous frémirez, en pensant à celui de nos pères, qui sut s'ouvrir un chemin près du Louvre, et qui, couvert du sang de ses assassins, leur déroba sa tête (1). C'est dans ces Règnes que nous désirerions pouvoir effacer de notre Histoire, que vous prendrez une juste horreur pour l'esprit de rébellion, pour les guerres civiles, et surtout pour celles qui prétendent servir une religion sainte qui les condamne et les désavoue. Vous relirez plus d'une fois, et dans notre Histoire, et dans le Poëme immortel si digne du

(1) Ce ne peut être que François de Lavergne, Seigneur de Tressan et de Puylacher, ou Antoine de Lavergne, son fils aîné. Ce François de Lavergne fut le père de 17 enfans, dont 10 garçons, tous attachés au parti du Prince de Condé et des Protestans commandés par lui ou par Henri IV.

grand Henri, celle du Héros, du frère et de l'ami de l'ancienne Noblesse Française; vous jouirez d'une satisfaction secrète, en vous rappelant que quinze Lavergne perdirent la vie pour son oncle et pour lui, à la bataille de Jarnac, et que vous descendez d'un des dix autres du même nom, qui n'en échappèrent que percés de coups et prisonniers; vous jouirez, jusqu'au moment du parricide affreux qui enleva le Héros de la France, de le voir le plus grand et le plus aimé des Rois. Vous apprendrez dans le règne de Louis XIII, à connaître les grands ressorts par lesquels une politique également sage et nécessaire, tient dans une balance la destinée des grands Empires, et la sûreté des possessions des Souverains.

Vous parviendrez enfin au règne de Louis-le-Grand, à ce siècle consacré à l'immortalité, à ce siècle que la Philosophie, les Muses et les Arts ont nommé le grand siècle. Heureux d'être nés dans celui de Louis-le-Bien-Aimé, et d'avoir à vivre sous le règne de son auguste fils (2), vous apprendrez des hommes célèbres

(1) L'aimable et spirituel Comte DE TRESSAN, ne prévoyait pas, lorsqu'il écrivait ceci, ni la Révolution qui précipita Louis XVI du Trône, ni les malheurs qui ont été la suite de cet événement mémorable. Il

de ces deux règnes, ce qui peut vous élever aux vertus et aux connaissances qui caractérisent un homme utile : c'est ainsi que vous apprendrez à mériter les regards de votre maître, et l'approbation des gens de bien.

---

mourut le 31 octobre 1783, à l'époque où Louis XVI forçait les Anglais à signer une paix désavantageuse, et par laquelle ils renonçaient à la possession de leurs plus belles provinces d'Amérique : c'etait encore pour un militaire de haut grade le moment de l'illusion.

RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE, SUR LA MANIÈRE LA PLUS UTILE DE L'ÉCRIRE, ET SUR QUELQUES HISTORIENS.

Par le Président HÉNAULT (1).

DEPUIS que la nouvelle Philosophie nous a ouvert les yeux sur la *méthode* et nous y a rendus plus difficiles, on s'est apperçu que presque tous les Ouvrages que les Savans nous

(1) Ces Réflexions sont extraites d'une Préface inédite du Président HÉNAULT, destinée à un Ouvrage trouvé dans ses manuscrits, et intitulé : *Abrégé Historique de la troisième race des Rois de France, avec des Dissertations en forme de notes*; manuscrit authentique, corrigé de sa main et revêtu de ses armes, qu'il a publié en partie de son vivant, dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, mais dont on se propose de publier également l'autre partie, dans la collection de ses Œuvres inédites.

ont laissés sur l'Histoire, comme sur beaucoup d'autres Sciences, manquent d'*analyse*, en sorte qu'il y a fort peu de livres bien faits, de leur façon.

Les Savans, de leur côté, ne pensent pas qu'un homme qui n'aurait que de l'esprit (en prenant ce mot dans sa plus grande étendue), pût faire un livre où l'on trouvât à s'instruire des faits : ils lui passeront, si l'on veut, le langage de l'imagination et même le raisonnement ; ils lui accorderont des connaissances agréables, et même l'art de penser juste ; mais qu'est-ce que cela a de commun avec l'érudition ? Et comment un homme qui ne sait que raisonner, pourra-t-il comparer, discuter et éclaircir des faits dont l'étude et la connaissance demandent un esprit tout entier, et supposent un esprit qui n'ait tourné ses vues que de ce côté-là ?

Si cela est ainsi, les hommes qui cherchent à s'instruire sans qu'il leur en coûte trop de soins ni de recherches, sont bien malheureux ; ils auront affaire ou à des ignorans qui ne peuvent leur apprendre ce qu'ils ignorent, ou à des maîtres confus, qui ne leur communiquent la science qu'au même prix qu'elle leur a coûté ; c'est-à-dire à condition de passer leur vie à débrouiller les faits, à expliquer des contradictions, à fixer des incertitudes qui de-

vraient avoir cessé depuis le tems qu'on y travaille. Quoi donc, il n'y aura que la Science des Faits où on n'aura fait aucun progrès; les routes des autres Sciences seront toutes frayées, on n'aura qu'à ouvrir les yeux pour les connaître, et ce sera toujours à recommencer pour l'Histoire ? Cela est impossible; la nature agit par des règles générales, qui ne se contredisent jamais, et la raison est un instrument universel, qui doit s'appliquer à tous les genres de connaissances.

Nous avons, il est vrai, quelques ouvrages admirables (1), qui nous ont été laissés par des hommes qui réunissaient tous les genres de lumières, et qui ont allié l'esprit philosophique à l'érudition; mais ces ouvrages sont en trop petit nombre pour qu'ils puissent suffire à tout ce qu'il importe aux hommes de connaître; et comme des génies si universels ne se rencontrent pas quelquefois dans tout un siècle, il faut croire que la nature a au moins pourvu au nécessaire, et que ces connaissances peuvent être acquises à moins de frais. On ne joindra pas comme eux l'érudition profonde à la netteté des idées, mais on saura comparer des faits, établir des principes, tirer des conséquences, expliquer les exceptions et montrer

(1) Bossuet, Arnaud et Fleury.

que quelquefois elles se tirent de la règle même; et sur-tout on ne tombera pas dans des contradictions manifestes, ainsi qu'il s'en trouve à chaque pas dans les ouvrages des Savans, soit qu'elles y soient en effet, soit qu'elles naissent de leur obscurité. Quand on traitera des questions de jurisprudence, on ne confondra pas les tems, on fera voir la suite et la progression des lois; on n'assemblera plus par une scrupuleuse recherche une multitude d'autorités contraires; on vous dira : une telle chose est, elle n'a pas toujours été, et voilà les épreuves par où elle a passé; quand on parlera du Droit public, on commencera par recourir au Droit naturel, qui sera le principe de l'autre; et en distinguant les usages des différens Pays, on en cherchera la cause dans leurs mœurs et dans les circonstances des tems. Quand on racontera des faits, on se bornera à ce qu'ils ont d'utile pour la Morale, ou à ce qu'ils ont de nécessaire pour la suite de l'Histoire, mais on ne donnera que bien sobrement à ce qui est de pure curiosité, à moins qu'il ne fût agréable; et on se gardera surtout de la ridicule vanité des détails dans des choses que l'on ne peut savoir sûrement, et qu'il importe encore moins de savoir.

J'ai souvent pensé que c'était un grand malheur que l'on n'eût pas appliqué l'esprit phi-

losophique à la Science des Faits, persuadé qu'avec une très-médiocre érudition, un Philosophe ferait un Ouvrage plus solidement savant qu'un savant même; il ne fera sûrement pas de si gros livres, mais il sera lu; il ne dira pas tant de faits inutiles, mais il en dira plus de nécessaires. Fra-Paolo (1), dans un livre de 200 pages, a dit plus de choses que cent glossateurs du Droit canon dans mille volumes; il est vrai qu'il possédait bien la matière qu'il a traitée; mais je suppose qu'un homme qui a cherché à s'instruire, sache la matière qu'il traite. « (2) Un homme de cette trempe, qui » se met à l'étude de l'Histoire, en sait tirer » de certaines réflexions générales élevées au-» dessus de l'Histoire même, et de cet amas » confus et immense de faits, il démêle un » ordre et des liaisons délicates, qui n'y sont » que pour lui; ce qui l'intéresse le plus, » c'est sur-tout l'Histoire de l'esprit humain, » et une succession de pensées qui naissent » dans les Peuples les uns des autres ». Enfin un homme exercé par la Philosophie dans l'art de réfléchir et de raisonner, dont il a fait sa première étude, qui a joint le commerce des

(1) Traité des Bénéfices.

(2) Eloge de Leibnitz, membre de l'Académie des Sciences, par M. de Fontenelle.

hommes à la réflexion (car voilà ce que j'appelle un Philosophe), quand il tourne dans la suite ses yeux du côté du Droit public ou de l'Histoire, qu'il en a pris quelques lumières et qu'il veut rendre ce qu'il sait, y est d'autant plus propre qu'il a senti par où il fallait aborder aux connaissances, qu'il n'y a pas long-tems qu'il a cessé d'ignorer, qu'il s'est avisé plus tard d'être savant, que les faits ne sont entrés dans sa tête que délayés pour ainsi dire par la réflexion; qu'il juge mieux ce qu'il faut à des ignorans, que si la Science était en lui un préjugé de l'enfance et qu'il ne se souvînt pas d'avoir ignorée, qu'il sait enfin ce qui l'a arrêté, sous quelle face il faut présenter les objets pour qu'ils soient plus lumineux, et qu'il y joint des agrémens et un air facile, qui dépouille l'érudition de ce qu'elle a de sauvage, et qui la met à la portée de tous les hommes. Quel dommage que M. de Fontenelle ait réuni les deux qualités, et qu'il ait été aussi savant que raisonnable ! il serait la preuve de ce que je dis ici : ennemi des gros volumes et de tout ce qui a l'air de vouloir imposer, il a donné aux choses qu'il a expliquées un tour si simple et si naturel, que l'on croit en savoir autant que lui. Heureux qui pourrait être au Droit public et à l'Histoire ce que ce grand homme a été aux Sciences.

L'Astronomie n'est pas plus divertissante que la Jurisprudence; et quelque beau que soit le spectacle de la Nature, celui des passions n'est guères moins amusant, et on trouverait le secret d'intéresser, si on faisait voir bien clairement la relation intime et nécessaire qu'elles ont avec nos coutumes et nos lois.....

J'ai toujours regardé l'Histoire comme une des connaissances des plus essentielles que l'on pût acquérir; mais j'avoue que j'y ai toujours trouvé quelque chose de rebutant, et sans trop démêler d'où venait mon dégoût, je ne sortais jamais de la lecture d'un Historien, sans être fâché contre moi-même, et par conséquent contre lui, de ce qu'il ne me restait rien de ce que j'avais lu, et de ce que tous les faits avaient passé devant mes yeux, comme une décoration fugitive qui ne m'avait laissé aucune trace. Cependant je revenais toujours à penser que l'Histoire était une chose utile, et je cherchais d'où pouvait naître mon dégoût. Je crus enfin en démêler la cause: Je me doutai que les Historiens uniquement occupés du soin d'amuser et de plaire, ne s'y étaient pas encore pris comme il fallait pour porter une véritable instruction à l'esprit, et que l'Histoire demandait autre chose que des faits pour la rendre profitable; qu'on ne m'aiderait jamais à démêler les règnes de chaque Roi, si on ne me les peignait que par des traités et

par des batailles ; qu'il me fallait autre chose pour me transporter à leur tems et pour me les faire connaître, et qu'ainsi c'était moins l'Histoire des faits que l'Histoire des motifs, que c'était moins la lettre des Traités que l'occasion et l'intérêt particulier qui les a fait conclure, que c'était moins le texte des Lois, que le besoin qu'on en a eu, et les circonstances où elles ont été rendues, enfin que c'était moins les événemens que les mœurs qu'il me fallait expliquer.....

J'espère qu'on ne me soupçonnera pas d'oser attenter à la grandeur et à la gloire reconnue de nos célèbres Historiens. Ils ont atteint le sublime de leur art ; ils ont concilié autant qu'il était possible, la rapidité de l'Histoire, avec la marche lente de la dissertation ; et leurs Ouvrages honorent à-la-fois leur pays, leur personne, et les faits qu'ils ont traités.

L'un (Mezeray) par un style fort et nerveux, semble avoir gravé l'Histoire sur l'airain. Au-dessus de la haine et de la flatterie, la vérité conduit sa plume aux dépens même des récompenses qu'il pouvait attendre de son talent (1), s'il avait mieux aimé la fortune que la vérité.

(1) On lui ôta la pension d'Historiographe.

Un autre (le Père Daniel), libre par son état de toutes sortes de vues d'intérêt, mais non moins exposé par cet état même, aux difficultés, où engagent nécessairement les vues politiques des corps où l'on est lié, ne connaît de devoir que celui d'être vrai, et a d'autant plus de mérite dans la fidélité qu'il garde à l'histoire qu'il écrit, qu'il est quelquefois plus difficile de se garantir de l'esprit de parti, que du desir d'acquérir des richesses. Si les grandes questions de nos libertés le trouvent plus réservé, on doit lui tenir compte de sa modération; et, pour un homme de son état, sa retenue est un aveu; si les matières de droit public ne lui sont pas aussi familières, et s'il n'en est pas aussi instruit qu'on pourrait le desirer, au moins n'avons nous pas d'Historien général à lui préférer sur cet article; nul autre n'a fait tant d'honneur à la langue française, sur-tout dans ce qu'il a écrit sur la première race; il a montré que notre langue pouvait atteindre à la majesté de l'Histoire; qu'elle s'élevait, quand elle voulait, aux figures les plus nobles, qu'elle savait échauffer les discours, varier les descriptions, et donner de la réalité aux images, sans rien perdre de sa sagesse, et de la simplicité qui fait le caractère essentiel de l'Histoire. Il eût été à souhaiter, dans les deux der-

nières races, qu'il se fût moins arrêté à des détails dont il est bien difficile qu'il ait été instruit, et qui interrompent la narration sans que cela tourne au profit ni à l'amusement du Lecteur.

Un Confrère (le Père d'Orléans), qui l'a précédé dans une carrière moins vaste, mais peut-être aussi intéressante par les événemens merveilleux qu'il a rapprochés les uns des autres, n'est pas moins digne de notre estime. Les matières qu'il avait à traiter, à force d'être singulières et curieuses devaient faire craindre cette uniformité d'étonnement qui lasse et qui fatigue, autant que les choses trop unies, dégoûtent et ennuyent; quelle variété n'a-t-il pas su y mêler? avec quelle finesse lui voit-on distinguer des caractères, qui semblent les mêmes à ceux qui croyent qu'il n'y a qu'une nuance pour chaque vertu; qui pensent que la valeur est la même dans tous les hommes de courage, que toutes les personnes de piété regardent la Religion du même côté, qu'il n'y a qu'une sorte d'ambition pour les ambitieux, qu'une prodigalité pour les dissipateurs; qui n'ont, si j'ose le dire, qu'un pinceau pour chaque caractère, et qui ne s'apperçoivent pas que pour peindre les hommes ressemblans, il faut se donner la peine de les considérer de plus près, de réunir

dans un même tableau des qualités qui paraissent se contredire, et démêler les différences délicates entre des qualités qui semblent les mêmes. Voilà ce que fait admirablement l'Auteur des Révolutions d'Angleterre : la férocité de Jean-Sans-Terre, et celle de Richard III, ne sont pas les mêmes ; la politique d'Edouard III, et celle de Henri VII, ne se ressemblent pas ; la valeur de Richard Ier. et celle de Henri IV, sont toutes différentes. S'il peint Henri VIII : il y avait, dit-il, dans ce prince tant de différens caractères à ménager, que si la nouvelle Reine (Catherine Parr), le contenta comme époux, elle l'offensa comme chef de l'Eglise. Enfin, vous reconnaissez les Princes dont il écrit l'Histoire, comme vous reconnaîtriez, en les voyant passer, des hommes avec lesquels vous auriez vécu.

En rendant hommage au mérite de ces divers Historiens, je veux uniquement prouver que l'Histoire, pour être vraiment utile, doit être traitée de manière qu'un homme après l'avoir lue, soit non-seulement instruit des faits, mais encore de ce qui regarde l'ordre et le droit public ; en sorte que tous les événemens le trouvent préparé, par les principes qu'il y aura puisés, aux partis qu'il faudra prendre, et aux jugemens qu'il faudra porter : qu'il ne soit pas neuf dans

les matières qui se présentent tous les jours sur les différentes portions du Gouvernement, et que quand il voudra discuter quelque question, les grandes maximes lui soient assez familières, pour en tirer les conséquences nécessaires et véritables, pour les appliquer à l'objet présent; et pour être en état, s'il le veut, de consulter les livres, et de les parcourir avec un air de connaissance qui les lui rendra plus faciles et moins rebutans.

Or, il faut convenir que ce genre d'utilité a échappé à ceux qui ont écrit l'Histoire, parce que la simple Histoire n'en est pas susceptible. Ces Historiens satisfont une curiosité vague, sans donner d'idées précises et distinctes; on est toujours à leur égard comme un étranger transplanté à mille lieues de son pays, qui voit agir des hommes sans entendre leur langue, et sans savoir pourquoi ils agissent; en un mot, je ne crois pas que quelqu'un simplement instruit par leur lecture, puisse se flatter de bien savoir l'Histoire; ils traitent les faits, et ils portent des jugemens, sans s'embarrasser s'ils vous ont mis en état de les suivre, comme vous l'auriez été si chaque fait avait été suivi de sa dissertation, et si chaque matière avait été traitée à fond.

Quand j'ai achevé, par exemple, dans le Père

Daniel, le règne d'un de nos Rois, j'y ai vu des guerres, des traités de paix, des morts, des mariages, des alliances avec des Princes voisins, et je suis surpris fort souvent, après cette lecture, de ne pas mieux connaître les hommes dont on vient de me parler, que si j'avais lu des dates et des titres de chapitres. On passe son tems à me faire la description d'un combat ou d'une prise de ville, dont la vérité est toujours suspecte, et dont la narration ne m'est d'aucune utilité; et l'on n'a point assez d'attention à me peindre les mœurs du tems, où ces choses se sont passées; de me dire tel événement est arrivé, parce qu'un tel Prince pensait de telle façon, parce qu'un tel favori avait tel intérêt, parce que les Peuples étaient dans ce moment susceptibles de telle impression; on a fait telle Loi, voilà quel en a été le motif ou l'occasion, et l'intérêt qui y a donné lieu. Sous ce règne, telles charges étaient considérables, qui ne le sont plus aujourd'hui; telles charges que nous regardons à présent comme les premières de l'Etat, n'étaient alors de nul relief; j'apprendrais ainsi la véritable Histoire de mon pays, j'en démêlerais les lois sérieuses et faites dans la vue du bien public, d'avec celles qui ont été mendiées; j'en connaîtrais les mœurs et les usages; en un mot, l'Histoire ne

ne serait plus pour moi un vain amas de faits oisifs et qui ne servent qu'à parer la mémoire; mais elle serait ramenée à son véritable usage, qui est de suppléer à l'expérience, en me faisant passer comme en revue tous les hommes qui ont vécu, et en m'apprenant comment et pourquoi il ont agi.

Au lieu de cela, on emploie vingt pages à me raconter la prise d'une bicoque, ou à ranger des troupes en bataille, et à les faire combattre, sur la foi de relations fort incertaines et fort peu intéressantes, même pour les gens de guerre, parce qu'ils n'y peuvent ajouter une foi entière. Tous ces détails seraient bons, mais réduits dans de justes bornes, et l'Historien trouverait à regagner, sur le retranchement des choses inutiles, le tems de nous entretenir de ce qui est véritablement curieux dans l'Histoire, et de nous en faire tirer le parti que nous y cherchons.....

Voilà les raisons qui m'ont déterminé à la forme de cet Ouvrage..... Si l'idée en est bonne, si la route que j'ai prise paraît la meilleure et la plus sûre, il se trouvera aisément quelqu'un dans la suite qui, joignant aux mêmes intentions que j'ai, de plus profondes connaissances et de plus grands talens, en exécutant ce qui ne peut être regardé ici que comme

un simple *Modèle*, se rendra réellement utile à son pays. J'aurai alors rempli toutes mes vues; je serai trop content d'avoir au moins été l'occasion d'apprendre aux hommes ce qu'il ne leur est pas permis d'ignorer; et cela est si vrai, que je puis protester avec vérité qu'uniquement sensible à l'avantage de m'instruire commodément, je desirerais ardemment qu'il y eût un livre fait comme je l'imagine.

PRINCIPES
SUR
LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Par l'Abbé DE MABLY (1).

Vocation de l'Historien.

On naît Historien comme on naît Poëte, Orateur, etc. Si on n'a point été frappé d'une sorte d'émulation en lisant les grandes Histoires; si les peintures de Tite-Live, de Salluste et de Tacite n'ont pas excité une sorte d'enthousiasme dans celui qui se destine à écrire l'Histoire, je lui conseille de renoncer à ce genre de composition; car avec un certain talent pour écrire avec grace et même avec force, il serait incapable de lui donner cette ame qui la rend également utile et agréable.

(1) Extrait de son Ouvrage, *De la Manière d'écrire l'Histoire*, publié en 1783, *in*-12.

Il y a différens genres d'Histoire, qui tous exigent dans l'écrivain des lumières et des talens différens. Etudiez vos forces, disaient Horace et Despréaux aux jeunes Poëtes; ce précepte s'adresse à tous les auteurs; et en jugeant de l'ouvrage qu'on veut entreprendre par son importance et sa dignité, il faut encore consulter ses talens, et croire toujours que l'amour-propre nous les exagère. Ce vaste génie qui dans Tite-Live embrasse toutes les parties de l'Histoire Romaine, qui doit peindre successivement toutes les vertus, toutes les passions et tous les vices, n'était pas nécessaire à Salluste, pour rendre parfaitement la Conjuration de Catilina et la Guerre de Jugurtha.

Des Etudes préliminaires.

Mais avant que de parler des différens genres d'Histoire qui exigent des talens différens, et sont soumis à des règles différentes, on peut demander à un Littérateur s'il a fait certaines Etudes préparatoires, et dont aucun Historien ne peut se passer. A-t-il étudié le Droit naturel? S'il ne connaît pas l'origine de la puissance publique dans la Société, les devoirs de l'homme comme Citoyen et comme Magistrat; s'il ignore les droits et les devoirs des Nations, les unes à l'égard des autres, quelle règle aura-t-il pour juger de la justice et de l'injustice des

faits, des actions et des entreprises qu'il racontera. S'il s'élève quelque querelle domestique dans un Etat, entre le Prince et ses Sujets, il la décidera donc selon les préjugés publics; une erreur accréditée deviendra pour lui une vérité. Ce n'est pas la peine d'écrire l'Histoire, pour n'en faire qu'un poison; car cette science que Cicéron appelle *magistra vitæ*, loin de nous conduire aux erreurs, doit nous apprendre à les éviter.

Il me semble que c'est à cette ignorance du Droit naturel, et à la lâcheté avec laquelle plusieurs Historiens modernes trahissent leur conscience, qu'on doit l'insipidité dégoûtante de leurs Ouvrages.

A cette Etude du Droit naturel, il faut joindre celle de la Politique; mais il faut remarquer qu'il y en a deux : l'une est fondée sur les lois que la nature a établies pour procurer aux hommes le bonheur dont elle les rend susceptibles, ces lois sont invariables comme elle, et le monde eût été heureux s'il les eût suivies; l'autre Politique est fondée sur les passions qui ont égaré votre raison, et ne produit que quelques avantages passagers et sujets aux plus fâcheux retours. Il est nécessaire d'étudier d'abord la première; elle nous servira de mesure pour juger quelles Nations sont plus ou moins éloignées du terme qu'elles doivent

se proposer ; mais on n'en développera les principes qu'en entrant dans l'examen des mouvemens du cœur humain, et de la manière dont celui-ci et notre esprit sont affectés par les objets qui nous entourent. Cette étude est trop longue et trop difficile pour espérer d'y faire de grands progrès, sans le secours des Philosophes qui nous ont précédés. C'est dans leurs écrits qu'on apprendra ce que c'est que le bonheur auquel nous devons aspirer, et par quels moyens les plus savans Législateurs ont voulu le fixer dans leurs Républiques.

Dès que l'Hitsorien se sera instruit de cette politique de la nature, il aura un fil pour conduire sa marche et ne pas s'égarer : sans crainte de se tromper, il jugera de la fortune des Etats en combinant les distances par lesquelles ils se sont plus rapprochés ou plus éloignés de la nature ; il ne se laissera point abuser par une suite d'avantages ou de revers, comme la plupart de nos Historiens, qui ne sachant point ce qui fait la grandeur, la force ou la faiblesse des Nations, en admirent la prospérité quand elles touchent à leur ruine.

Pour moi, j'aime une Histoire qui m'instruit, qui étend ma raison et m'apprend à juger de ce qui se passe sous mes yeux, comme à prévoir la fortune du peuple dont je fais partie, par celle de ses voisins. L'Historien doit exercer

une sorte de magistrature, et vouloir le réduire à ne coudre que des faits à des faits, à les raconter avec agrément, pour amuser notre curiosité ou plaire à notre imagination, c'est l'avilir, et n'en faire qu'un insipide gazetier, ou un bel-esprit. Mais puisque les passions sont parvenues à gouverner le monde, il faut apprendre à connaître les ruses, l'artifice, et, si je puis parler ainsi, la Politique, par laquelle elles affermissent leur despotisme. Si l'Historien ne l'étudie pas, il sera leur dupe; il louera des établissemens, des lois qui procureront un bien passager, sans s'appercevoir que ce sont les germes d'une longue suite de calamités; et ses écrits, qui devaient enseigner la vérité, ne serviront qu'à multiplier et à affermir l'erreur. Je veux que l'Historien soit en état de faire un Traité de Morale, de Politique et de Droit naturel; mais je ne veux pas qu'il le fasse; qu'il ressemble, s'il se peut, à Thucydide, à Xénophon; qu'il imite Tite-Live, Salluste et Tacite. Ces Auteurs célèbres connaissaient le cœur humain, la nature des passions; mais ils avaient trop de génie pour abuser de leurs lumières et les employer mal à propos.

Pour connaître cette seconde Politique dont je parlais, il faut donc étudier les passions, leur jeu, leur marche et leurs progrès; suivre le caractère propre à chacune d'elles, et ap-

prendre comment elles s'unissent, se servent et s'enchaînent mutuellement, comment elles s'usent en quelque sorte, se cachent quelquefois pour se reproduire avec une nouvelle force. C'est après cette Etude qu'on voit *que le présent est gros de l'avenir* (1), et que dans le plus léger abus on découvre le germe des désordres les plus pernicieux. Un Historien tel que je me le représente, attachera certainement les bons esprits, et ne fera point de ces réflexions niaises, qui décèlent un homme étonné mal à propos d'un événement qui devait nécessairement arriver.

Otez à un Historien la connaissance des passions, sa politique sera dès-lors incertaine et chancelante, comme celle de certains hommes d'état, qui se laissent ballotter par la fortune: dans un chapitre, il sera machiavéliste; dans l'autre, il louera la bonne-foi; partisan zélé du luxe, il se moquera des Gouvernemens qui font des lois somptuaires; et ailleurs, il vous dira que les Suisses ignoraient les Arts et les Sciences que le luxe a fait naître, mais qu'ils étaient sages et heureux. Les maximes raisonnables qui lui échappent quelquefois, ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens. On ne

(1) Maxime très-habituelle à l'Auteur. Voyez sa vie, par M. l'Abbé Brizard.

trouvera dans son ouvrage que des demi-vérités, qui seront autant d'erreurs, parce qu'il leur aura donné trop peu de bornes ou trop peu d'étendue : rien ne sera présenté dans ses justes proportions, ni peint avec des couleurs véritables.

De la Philosophie morale nécessaire à l'Historien.

Si l'Historien n'avait à parler que des intérêts, des querelles, des guerres des Etats, de leur Constitution, de leurs Lois et de leurs Révolutions, les connaissances dont je viens de parler pourraient lui suffire. Mais en éclairant l'esprit, l'Histoire se propose encore de diriger le cœur et de le disposer à aimer le bien. Tandis que quelques hommes supérieurs y puiseront les lumières nécessaires pour gouverner la République, il faut que tous les autres s'y instruisent des devoirs du Citoyen. Je veux que l'Historien ait le respect le plus profond pour les mœurs ; qu'il m'apprenne à aimer le bien public, la Patrie, la Justice ; qu'il démasque le vice pour honorer la vertu. Les principes d'honnêteté que j'aurais puisés dans l'Histoire, me prépareraient à seconder les lumières des Magistrats qui sont à la tête des affaires, et qui veulent le bien.

On voit que l'étude la plus approfondie de

la morale est absolument nécessaire, pour que l'Historien soit en état de remplir le double devoir dont il est chargé. C'est par cette morale, que la lecture de quelques Historiens anciens est si utile et si intéressante, qu'on les relit sans cesse ; et qu'après avoir ri une fois des plaisanteries de Voltaire, on ne peut s'empêcher de les mépriser si on a quelque goût. Etudions la nature des vertus, et connaissons les bornes qu'elles ne peuvent passer, sans devenir des vices ou du moins des minuties ridicules. Sans la Philosophie, dit Cicéron, on raisonne mal de la Religion, de la mort, de la douleur et de nos devoirs ; elle est donc nécessaire à l'Historien, obligé de mettre sans cesse sous nos yeux tous ces différens objets.

Il n'aurait pas besoin d'une grande habileté pour rendre notre ame sensible à l'attrait de la vertu, si, comme le Poëte, maître des personnages qu'il fait agir, et des événemens, il était libre de récompenser à son gré la vertu et de punir le vice ; mais la vérité, qui doit être toujours sacrée pour l'Historien, le forcera à ne point déguiser que le vice heureux ne triomphe que trop souvent de la vertu. Son devoir est alors de faire remarquer que ce malheur est le juste châtiment d'une société, qui, s'éloignant des vues de la Nature, se laisse gouverner par les passions. En me peignant les

succès passagers de l'injustice, de l'ambition, de l'avarice, il doit m'annoncer les revers durables dont ils seront suivis; que la vertu opprimée trouve en elle-même une consolation, tandis que le vice, en apparence heureux, est souvent dévoré de remords, et toujours déchiré par les craintes, les alarmes et les inquiétudes qui l'accompagnent. C'est dans cette partie que Plutarque est peut-être le premier des Historiens. On ne le lit point sans aimer davantage la vertu : je voudrais être Aristide, dussé-je être exilé comme lui : j'admire les talens de Thémistocle, et plus je plains sa fin malheureuse, plus je m'attache à la vertu qu'il avait abandonnée.

La vie d'Auguste n'est-elle pas une leçon importante de morale ? Quel triomphe glorieux pour la vertu, de voir ce triumvir barbare et couvert du sang de ses concitoyens, ne se délivrer de ses craintes et des conjurations, qu'en affectant des vertus qu'il n'avait pas, et qu'il finit peut-être par aimer, quand il vit qu'il leur devait son repos et sa sûreté.

La morale s'associe d'autant plus naturellement à l'Histoire, que par les lois éternelles de la Providence, il est établi que la vertu porte la paix dans le cœur de l'homme, et que le vice y répand le trouble et la crainte. Le bonheur ou le malheur des Etats est soumis aux

mêmes lois. Une politique injuste peut procurer une prospérité passagère; mais craignez un revers, car on ne se fie plus à vous, et vos ennemis se réuniront pour conjurer votre perte. Jamais on ne verra une nation se dégrader et tomber en décadence, qu'après avoir perdu ses mœurs, et quand ses vices ont affaibli ses lois. Voilà la philosophie morale que doit avoir un Historien; s'il la néglige, il manque à un de ses devoirs les plus essentiels.

Des Devoirs de l'Historien.

Je voudrais que pour instruire ses lecteurs, et leur plaire, un Historien ne négligeât rien pour en mériter la confiance. Un Historien qui, par ses études, se sera rendu digne d'écrire l'Histoire, méritera sûrement l'estime et l'amitié de ses lecteurs. Ses lumières nous préviendront en sa faveur; il nous apprendra à trouver en nous-mêmes ces sentimens de noblesse, de grandeur et de liberté, qu'une mauvaise éducation et les mœurs de notre siècle peuvent avoir étouffés, mais qui sont si naturels et si vrais, que nous en retrouvons le germe en nous, quand un Historien habile sait intéresser notre cœur. Que peut-on attendre d'un Ecrivain, qui, se mettant aux gages d'un Libraire, émousse ou déguise la vérité, pour n'offenser personne et mériter une pension? Com-

ment un pareil Historien aurait-il les qualités que Lucien desire. Qu'il soit libre, dit-il, qu'il ne craigne personne et n'espère rien; qu'il préfère la vérité à ses amis; qu'il songe à plaire à la postérité plus qu'à ses contemporains; qu'il ne soit ni flatteur ni servile; et pour se mettre au-dessus des préjugés de tous les Gouvernemens, qu'il ne soit d'aucun pays ni d'aucune religion.

C'est par l'amour de la vérité, qu'il méritera une confiance générale; mais, croira-t-on qu'il sacrifie à cette vérité, quand il s'affectionne pour des personnages qui ne semblent pas dignes de son admiration? L'engouement indique toujours un esprit faux dans l'Historien, et sert mal le Héros qui le fait naître. Ne donnez des louanges que très-sobrement, pour ne pas dégrader la personne que vous voulez élever. Le ton du panégyrique avilit l'Histoire. Evitez également tout trait de satyre. Ne relevez que les fautes qui ne seraient peut-être pas apperçues par les lecteurs; et n'allez pas faire le rôle ennuyeux de déclamateur, quand vous racontez un événement infâme ou odieux.

La vérité n'est quelquefois pas vraisemblable, et il n'en faut pas quelquefois davantage pour qu'un Historien, qui se pique d'être Philosophe, rejette comme une erreur tout évé-

nement qui lui paraît extraordinaire : c'est la manière de Voltaire.

Du Merveilleux.

Sous prétexte d'exciter à la vertu, en prouvant que la Providence ne l'abandonna jamais, ne faites jamais intervenir de miracles en sa faveur. Le merveilleux du Poëme épique, si agréable pour notre amour propre et notre imagination, en nous mettant en commun avec des Dieux qui ont des passions, déplaît dans l'Histoire qui ne parle qu'à notre raison. Je lis avec plaisir dans Homère et dans Virgile, qu'Achille et Enée reçoivent du ciel des armes fabriquées par Vulcain : mais je demande qu'un Historien m'apprenne qu'un grand homme et les Etats n'ont point d'autre bouclier que leurs talens et la sagesse des Lois. Laissons agir les causes secondes, sans recourir à des prodiges pour orner notre narration, ou expliquer des événemens dont nous ne découvrons pas la cause ; et permettons au monde d'obéir aux Lois générales que Dieu a établies à la naissance des choses.

Dans une Histoire qui ne court point après le merveilleux, on trouve quelquefois un air de roman qui la défigure. Je crains alors de donner ma confiance trop aisément à un Ecri-

vain qui a voulu se jouer de ma crédulité, et qui ne se faisait pas un scrupule de gâter à-la-fois l'Histoire et le Roman, par leur mélange insipide (1). A plus forte raison défendrais-je donc à un homme connu par des Ouvrages qui blessent les mœurs et la morale, d'oser écrire l'Histoire; à moins que, par l'effort d'une raison supérieure, il ne fût capable, comme Salluste, de se séparer de ses vices, de les condamner, et de présenter aux hommes les vérités qu'il leur importe le plus de connaître. Tout ce qui décèle la bassesse de l'ame, nuit à l'Historien qui veut m'instruire et me plaire; si je ne me laisse pas séduire et corrompre, je dois le mépriser.

De l'Instruction.

Certainement l'Historien, pour mériter la confiance de ses Lecteurs, doit paraître instruit; mais pour le paraître, il faut l'être en effet. Un ignorant a beau faire, son ignorance perce de tous côtés. Mais a-t-il de l'érudition, il doit me la cacher si je n'en ai pas besoin.

(1) Ce goût a été poussé au plus haut point dans les siècles de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, par les Scudéry, la Calprenede et autres; et de nos jours, par mademoiselle de Lussan et Baudot de Juilly, son ami; Marmontel a aussi confondu ces deux genres dans son *Bélisaire*, et encore plus dans ses *Incas*.

Pour peu qu'un Lecteur soit intelligent, il s'apperçoit bientôt de la capacité d'un Historien. Il me semble que, sans trouver dans quelques Histoires de ces fautes grossières qui décèlent l'ignorance, j'ai cru voir que l'Auteur était peu instruit. En les lisant, j'avais quelque chose à desirer. Les faits me paraissaient tronqués et mutilés; dans cette espèce d'obscurité, mon esprit n'était pas tranquille, et je me défiais des lumières de mon Historien. Dans d'autres, au contraire, l'Auteur me semblait supérieur, ou du moins toujours égal à sa matière; et pour produire cet heureux effet, souvent il ne faut qu'un mot ou une courte réflexion, qui se mêle à la narration sans en suspendre la rapidité.

Utilité de la Critique.

Une excellente critique est le flambeau de l'Histoire; l'Abbé Fleury la compare aux échafauds qu'on est obligé de dresser pour construire un édifice, et qu'on abat quand il est fini. Cachez votre Critique, elle ennuierait la plupart de vos Lecteurs. Songeons toujours qu'en cherchant la vérité, ils ne veulent pas juger un procès. Un fait est-il rapporté différemment par deux Ecrivains d'une égale autorité, et n'avez-vous aucun motif pour préférer l'un à l'autre? Exposez les deux manières dont on les raconte; on vous louera de cette circonspection:

conspection : mais gardez-vous d'entrer dans la discussion des argumens dont on prétend autoriser chacune des deux narrations, car ce n'est pas la peine de s'arrêter pesamment sur un fait dont on ne saurait démêler la vérité.

Du choix du Sujet Historique.

Je conseillerais à un Historien, après avoir médité sur son art, en étudiant les grands modèles, de choisir un sujet convenable à ses talens. Une Histoire générale en exige un si grand nombre et de si différens, qu'il serait téméraire de l'entreprendre, si on ne se sentait pas cette heureuse facilité de génie qui embrasse les plus grandes connaissances, et sait l'art de les rendre agréables. N'a-t-on pas tous les génies, tous les tons et les styles, pour être toujours égal à la matière qu'on traite, et répandre cette variété enchanteresse qui soutient et anime un Lecteur dans le cours d'un long Ouvrage ? On pourra instruire, mais on ne plaira pas. Thucydide, Salluste et Tacite, malgré tout leur mérite, auraient fatigué dans une Histoire générale de la Grèce et des Romains. Leur esprit, moins flexible que celui de Tite-Live, offre un caractère plus décidé, et une manière dont ils n'auraient pu se séparer sans perdre une partie de leur mérite. Le grand homme connaît ses bornes et ne tente jamais de les

passer ; après avoir étudié les secrets de son art, pour étendre et guider son génie, il s'y abandonne, et jusques dans ses erreurs il a des graces dont on lui sait gré. Tel est Plutarque ; jamais Historien n'a été plus habile à choisir des sujets convenables à ses talens et à son génie.

Des Histoires Générales.

Il ne faut que jeter les yeux sur ce que se propose Tite-Live, en commençant son Histoire pour juger du plan que doit se faire l'Auteur d'une Histoire Générale. Sans m'arrêter, dit-il, aux fables par lesquelles nos aïeux grossiers, croyaient donner plus de lustre à leur origine, bornons nous à connaître les mœurs, les lois, soit civiles, soit militaires, et les hommes illustres qui ont étendu l'Empire de la République, sur le monde entier ; et comment notre prospérité nous a trompés et conduits à ce terme fatal, où accablés par le poids de notre avarice et de notre ambition, nous n'avons plus même la force nécessaire pour nous corriger. Il me semble que le plan de Tite-Live embrasse tout ce qu'un lecteur raisonnable, est en droit d'attendre d'un Historien. On ne peut négliger aucun de ces objets, sans que l'Histoire ne perde de son intérêt et ne devienne obscure.

Si une Histoire est bien faite, on doit juger

par la conduite que tient un Peuple en se formant, et par les efforts qu'il fait pour parvenir à la fin qu'il se propose, de la manière dont il jouira de sa fortune. Dans cette jouissance même, l'Historien doit me faire pressentir les causes de sa décadence. Alors tout se développe de soi-même, les faits naissent naturellement les uns des autres; et c'est en cela que consiste dans une Histoire Générale tout l'art de préparer les événemens. La narration qui n'est pas obligée de s'interrompre, pour donner des éclaircissemens nécessaires, marche avec rapidité, ne languit jamais et entraîne le lecteur. Mais n'attendons rien de pareil d'un Ecrivain, qui, par les études dont j'ai parlé, ne sera pas préparé à écrire l'Histoire. Il faut qu'il ait long-tems médité son Ouvrage, qu'il en ait étudié toutes les parties, et qu'il les embrasse toutes d'un coup-d'œil.

Je sais bien qu'aucune Nation, ne présente un aussi beau tableau que la République Romaine; mais distinguons la matière sur laquelle travaille un Historien, de l'habileté avec laquelle il la met en œuvre. Les Barbares qui ont fondé nos Etats modernes, valaient certainement les brigands à qui Romulus ouvrit un asile. Les uns ont vu détruire leur puissance avant qu'elle pût s'affermir; les autres ont jeté les fondemens de plusieurs Etats qui subsistent encore, et par un reste de leur barbarie primitive, croient dans leur faste

et leur faiblesse, offrir le modèle de la politique la plus parfaite. Pourquoi ces Histoires n'intéressent-elles point le lecteur? C'est qu'on a toujours négligé de m'instruire des mœurs, des lois, des coutumes et du droit public de ces Barbares. Je marche alors à la suite d'un Historien, qui ne sait lui-même où il va. L'ennui me gagne au milieu de ces combats, de ces guerres, de ces victoires dont on m'entretient sans me dire où tout ce fracas me conduira. Qu'on m'ait fait connaître, par exemple, le caractère des soldats de Clovis, l'esprit de liberté qu'ils avaient apporté de Germanie, et l'esprit de servitude qu'ils trouvaient dans les Gaules, et il me semble que j'en aurais vu résulter tout ce qui est arrivé; c'est-à-dire, le progrès du despotisme dans les uns et de la servitude dans les autres. Cet intérêt m'eût préservé de l'ennui; ma raison se serait éclairée, et peut-être n'aurais-je pas eu moins de plaisir à connaître, comment un Peuple reste dans une éternelle enfance, qu'à démêler les ressorts de la grandeur Romaine.

L'unité d'action et d'intérêt si recommandée au Poëte épique, pour m'intéresser aux entreprises de son Héros, n'est pas moins nécessaire à l'Historien; car elle est fondée sur la nature même de notre esprit, qui ne peut s'occuper de plusieurs objets à-la-fois, sans se partager, se lasser, s'embarrasser, se dégoûter, et ne tirer

enfin aucun fruit de ses études. Homère m'intéresse au retour d'Ulysse à Ithaque, et Virgile à l'établissement d'Enée en Italie. Ils n'oublient jamais que c'est là le but de leur Poëme; et pour fixer mon attention, ils me le rappellent souvent. De même l'Historien doit ne point me laisser perdre de vue le terme, où il a promis de me conduire. Alors l'Histoire devient en quelque sorte un Poëme épique; elle marche à son but à travers les obstacles qu'opposent les passions et les événemens de la fortune. Les Gaulois dans Rome embrâsée, Pyrrhus et Annibal en Italie, tiennent du merveilleux d'Homère et de Virgile, et ne m'inquiètent pas moins sur le sort des Romains, que Junon et Neptune sur celui d'Enée et d'Ulysse. C'est pourquoi j'insiste sur la nécessité de faire connaître, en commençant une Histoire Générale, le terme auquel on veut la conduire, et tous les détails particuliers qui m'apprendront que tous les faits sont liés les uns aux autres, et que les dernières révolutions sont l'ouvrage des premières.

Mais quand je dis que les plus petits détails plaisent, instruisent et intéressent, s'ils touchent aux mœurs, aux lois et au Gouvernement d'une Nation, je n'entends pas les prodiguer. Il faut donc que l'Historien qui veut instruire et plaire, choisisse parmi tous ces détails ceux qui sont le plus propres à rendre la vérité

piquante et agréable. Ne fatiguez point vos Lecteurs par une surabondance d'érudition et de faits uniformes ; *l'esprit rassasié les rejette à l'instant.*

Il me semble que les Historiens modernes, en se proposant le même plan, et les mêmes vues que Tite-Live, s'ils avaient eu d'ailleurs le génie et les connaissances nécessaires pour écrire l'Histoire, auraient pu présenter un tableau instructif, intéressant et agréable de leur Nation. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, etc., ont eu des mœurs extrêmement barbares ; et pendant plusieurs siècles, les lois et les coutumes qui étaient l'ouvrage de ces mœurs, ont conservé dans les habitans de l'Europe, une grossièreté, une ignorance, mais en même temps une force et une énergie qui leur ont fait exécuter des choses très-extraordinaires, mais précieuses pour qui veut connaître tout ce dont l'homme est capable. De révolutions en révolutions, ces Peuples ont été conduits à cette politesse dont nous nous glorifions aujourd'hui, et qui dans le fond n'est qu'une barbarie différente, puisque nous la devons à des mœurs efféminées, à des vices bas et lâches, et non pas à des lois sages, qui nous aient rapprochés des vues de la nature.

Il fallait peindre ce tumulte des passions, qui toujours mal à leur aise, se choquent continuel-

lement, et la fortune au milieu de ce chaos qui décide des intérêts des Rois, des Grands, du Peuple, et qui se joue du sort des Nations. Avec le génie et les connaissances de Tite-Live, quel tableau intéressant ne nous eût-on pas présenté?

Mais je ne conseillerais à personne d'entreprendre une Histoire générale des Peuples nouveaux. La plupart des Etats de l'Europe, doivent craindre la vérité, ils veulent des flatteurs et non pas des Historiens. Une Histoire qui remontant à l'origine de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs lois, de leurs droits et de leurs prétentions, dévoilerait les progrès de leur fortune ou de leur décadence, révolterait leur amour-propre, et peut-être même passerait pour l'ouvrage d'un mauvais citoyen. Mais indépendamment du premier obstacle, voyez dans quelles sources impures, nos Historiens modernes sont obligés de chercher la vérité. Ni Grégoire-de-Tours, ni les chroniqueurs barbares et ignorans qui l'ont suivi, n'ont connu la nature du Gouvernement sous lequel ils vivaient. Pour découvrir une vérité incertaine et toujours prête à échapper, il faudra donc se jeter dans l'étude de nos diplomes, de nos formules anciennes, de nos capitulaires, et gémir sous ce fatras énorme de pièces propres à faire reculer d'effroi le savant le plus intrépide et le plus opiniâtre. Après s'être desséché

l'esprit dans ces études arides, comment ne composerait-il pas une Histoire barbare ? Il ne lui resterait pour l'écrire, qu'une vieillesse languissante, une imagination presqu'éteinte et incapable d'échauffer assez la raison, pour présenter avec autant de grace que d'énergie, les événemens et les hommes qu'on veut mettre sous les yeux de ses Lecteurs.

En racontant les disgraces et les succès d'une Nation, que l'Historien m'apprenne avec soin, comment elle supporte sa bonne et sa mauvaise fortune. C'est par cette peinture, si elle est fidelle, que je démêlerai la liaison des événemens qui tour-à-tour, comme causes et effets les uns des autres, se succèdent sans conserver le même caractère. Alors l'Histoire n'a pas besoin d'emprunter la morgue ou le ton étranger de la philosophie pour m'instruire du pouvoir des circonstances sur notre esprit, nos Mœurs et nos Lois ; et dans les caprices de la fortune, je découvrirai la source des caprices de notre conduite.

Si un Historien, pour intéresser, exagère les malheurs d'une situation, et peint mal à propos un Etat sur le penchant de sa ruine, il pourra attacher un Lecteur ignorant ; mais un homme instruit rira de la bonhommie de l'Auteur, et le livre lui échappera des mains. Il sait qu'un Peuple ne fait de pertes véritables et essen-

tielles que quand il perd le caractère auquel il a dû ses succès. La faute que je reprends est rare; celle des Historiens qui se laissent éblouir par une fausse prospérité est plus commune. Il est si doux de croire qu'on ne doit qu'à soi les faveurs de la fortune, qu'un Peuple doit être moins attentif, sur lui-même, à mesure que la prospérité lui exagère ses forces, et que sa puissance augmente ses espérances et diminue ses craintes. Voilà l'écueil de presque tous les Historiens; ils sont avec le peuple les dupes d'un état, qui prépare et annonce une décadence.

Je voudrais donc qu'une Histoire Générale, en me racontant les entreprises et les succès d'une Nation contre ses ennemis, me rapportât avec une égale attention les progrès de ses vices domestiques, et la décadence des mœurs, qui annonce celle des Etats. Le tableau d'une Nation qui a été libre, et dont le Gouvernement ébranlé sur ses bases, est enfin détruit, peut encore intéresser. Les Mœurs, les Lois et les Magistrats de cette République, n'ont plus, il est vrai, aucune force, mais le souvenir en subsiste. Les citoyens qui souffrent de cette anarchie, réclament leurs droits, tandis que ceux qui en profitent, veulent affermir leur tyrannie. L'injustice de ceux-ci rend les autres injustes. On ne voit plus que des vertus médiocres, mais il subsiste de grands talens et l'Histoire peut être

encore aussi instructive qu'attachante. Si un monstre ou un imbécille d'une espèce distinguée, hâte et précipite par ses vices ou ses inepties, le moment fatal de sa Nation, on peut le retirer de son obscurité pour le punir, et apprendre aux Princes vertueux, qu'ils se contentent du moins d'avoir des vices obscurs et médiocres.

Des Histoires Universelles.

Un Historien doit être bien plus jaloux de montrer un bon jugement qu'une bonne érudition, dont je me défie, malgré moi, dès qu'elle veut tout embrasser. Si M. de Thou est répréhensible d'avoir entrepris l'Histoire universelle d'un tems très-court, que penserait-on d'un Historien qui voudrait nous entretenir de tout ce qui s'est passé depuis la naissance du monde. Je ne croirais pas même qu'on pût faire un ouvrage raisonnable, en se bornant à l'Histoire de l'Europe, depuis la ruine de l'Empire Romain.

Dans les élémens d'Histoire universelle destinés à instruire les jeunes gens dont la raison n'est pas encore formée, il n'est point question de développer les causes des événemens, et d'étaler les richesses de la politique. Que l'Ecrivain cependant soit assez instruit pour éviter des erreurs dangereuses, et ne pas corrompre l'esprit

et le cœur de ses lecteurs, en leur faisant prendre des préjugés nationaux, pour des vérités. Il doit se borner à former le cœur des jeunes gens, à les instruire des préceptes généraux de la morale, à élever leur ame et tâter simplement leur esprit, en leur offrant quelquefois des réflexions qui piquent leur curiosité, et les invitent à penser et à étudier plus particulièrement l'Histoire de leur pays ou celle d'une Nation plus illustre.

Pour faciliter cette étude, je croirais qu'au lieu de suivre l'ordre des tems, de mêler et de confondre des Peuples qui n'ont rien de commun, il faudrait adopter la manière de Puffendorff, qui traite séparément chaque Nation. Mais il faudrait ne pas avoir sa sécheresse rebutante, et ne pas se contenter, à son exemple, d'indiquer des faits, qui, dénués de tout détail, ne laissent aucune trace dans la mémoire, et rebutent par conséquent tout lecteur. Cette Histoire universelle dont je parle, ne doit être qu'un recueil d'Histoires particulières, faites à l'imitation de celle de Florus, qui donne quelque idée des Romains.

On pourrait encore se former le plan d'une Histoire universelle, en ramenant tout à quelques Peuples célèbres qui se sont succédés sur la scène du Monde, et à quelques époques principales, qui ont été autant de révolutions pour

le genre humain. C'est ce qu'avait exécuté Trogue Pompée, que nous ne connaissons que par Justin, son abréviateur, qu'on lit presque sans fruit.

Des Histoires Particulières.

Il y a une grande différence entre une Histoire Générale et une Histoire Particulière, et elles exigent en effet des connaissances et surtout des talens fort différens. Je me garderai bien de conseiller à quelqu'un d'écrire tel ou tel événement particulier; ce n'est qu'à un homme sans talent, qui a cependant la facilité d'écrire, mais qui par malheur est condamné à vendre sa plume à des libraires, qu'on peut commander un Ouvrage. Il faut qu'un Ecrivain, avant de commencer un morceau d'Histoire, ait long-tems médité sur le parti qu'il en peut tirer; et il n'y a point d'Historien qui ne doive avoir peur de rester au-dessous de son sujet, s'il ne s'est accoutumé à découvrir les causes des événemens, et la chaîne qui les lie. Prenez, dirais-je à un Historien qui se défie de ses forces, un événement qui mérite l'attention des hommes, ou vous vous exposerez à ennuyer vos lecteurs. Si vos personnages ont un grand mérite, vous serez soutenu par leurs talens, alors votre esprit s'élèvera sans effort; votre style plus

animé et plus noble attachera, et vous n'aurez pas besoin de me réveiller par des digressions ou des ornemens étrangers, toujours vicieux dès qu'ils ne sont pas nécessaires.

L'Historien doit aussi me présenter une vérité morale et politique dans l'événement qu'il me raconte. C'est la règle que se sont proposée Thucydide, Salluste, Hérodien et Plutarque même qui, pour nous instruire plus sûrement, a toujours voulu que ses Héros tinssent à de grands événemens.

Nos tems modernes ne manquent pas de ces riches sujets: depuis la chûte de l'Empire Romain, l'Europe a éprouvé cent révolutions qui ont décidé impérieusement de nos mœurs, de nos préjugés, de nos lois et de notre politique; et sans nous arrêter à des sujets étrangers, ne trouvons-nous pas dans nos Annales plusieurs époques qui mériteraient d'être écrites par une main habile? Les événemens ne nous manquent pas, mais des Historiens capables d'en développer les causes et les effets.

Tous les sujets qu'on se propose dans une Histoire Particulière, ne sont pas aussi heureux que ceux qui changent les mœurs, les lois et la constitution d'un Etat : dans cette seconde classe des Histoires Particulières, je placerais les événemens importans qui méritent d'être sauvés de l'oubli. Choisissez, dirois-je

encore à l'Historien, un fait propre à m'inspirer des sentimens de noblesse et de grandeur, ou à jeter dans mon esprit de grandes lumières. Il faut que cette Histoire me présente de grands dangers, dont on triomphe par de grandes vertus et de grands talens; vous piquez alors ma curiosité, vous êtes sûr de mon attention, j'éprouve, en lisant, cette douce émotion qu'on ressent au théâtre; vous suppléez à mon inexpérience, et je suis content de vous, parce que je suis plus content de moi : tels sont, en ce genre, la Retraite des Dix mille de Xénophon, et les Commentaires de César. On serait tenté de croire que ces morceaux particuliers n'exigent pas d'un Historien toutes les connaissances que je lui ai demandées plus haut. En effet, il n'aura pas occasion de les montrer comme dans une Histoire Générale, ou dans le récit d'une révolution; mais s'il ne les a pas, trouverai-je en lui un Historien, comme Xénophon ou César, supérieur à la matière qu'il traite.

Il y a encore des morceaux d'Histoire qui ne sont pas destinés à faire connaître un événement particulier, mais seulement les hommes célèbres qui ont paru dans quelques Nations; alors les détails les plus minutieux et les plus frivoles en apparence, acquièrent un prix infini, quand ils me servent à démêler les caprices et les bizarreries de la nature, qui se plaît

quelquefois à faire les hommes si grands et si petits, en associant en eux des qualités et des passions qui se contrarient. Dans toute autre Histoire, courez rapidement à l'événement, tout ce qui l'arrête dans sa marche déplaît ou doit déplaire; dans celle-ci, hâtez-vous lentement; on veut connaître les replis du cœur humain. Les Hommes Illustres de Plutarque m'aident à connaître ceux avec lesquels je vis.

RÈGLES A OBSERVER DANS TOUS LES GENRES D'HISTOIRE.

De l'ordre dans le Récit des Faits.

L'ordre est ce qu'il y a de plus nécessaire dans un Ouvrage; et il n'en faut pas d'autre preuve que cette foule de livres pleins d'excellentes choses, qui cependant n'instruisent point, parce qu'ils fatiguent et dégoûtent la plupart des lecteurs. Si ce que l'Historien vient de m'apprendre m'explique d'avance ce qu'il va me dire, mon esprit ne sera pas arrêté, et je dévorerai une lecture qui m'entraîne. Mais je ne sais si un Historien n'a pas plus de peine à trouver cet ordre que tout autre écrivain: il est souvent accablé sous le nombre prodigieux de ses matériaux, et s'il ne sait pas les arranger pour former un édifice régulier, je me perdrai dans un labyrinthe sans issue.

C'est en vain qu'on se flattera d'établir cet ordre lumineux dans une Histoire, si on n'en a pas médité séparément toutes les parties; rapprochez-les les unes des autres, pour apercevoir leur rapport le plus naturel et cherchez, à l'aide de vos connaissances préliminaires, à les placer de façon qu'elles se prêtent une lumière réciproque. Dès que l'Historien se sera fait une idée bien nette de son plan et de son but, il lui sera, je crois, facile d'écarter les faits stériles ou étrangers, pour mieux démontrer à ses lecteurs l'influence des événemens les uns sur les autres.

Il y a dans tous les états, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, un ou deux points principaux qui décident du succès, et entraînent comme un torrent les accidens particuliers. C'est la connaissance de ces points décisifs qui fait le grand homme d'état, et ce n'est qu'autant qu'il ne le perd jamais de vue, et qu'il s'y attache fortement, qu'il peut s'assurer du succès. Il en est de même de l'Historien; c'est aussi sur ces objets qu'il doit fixer son attention et la mienne: alors il trouvera sans peine l'ordre le plus lumineux; tout devient simple, il m'instruit sans effort; les faits se gravent dans ma mémoire, parce que je ne perds point de vue la chaîne qui les lie, et

cette

cette chaîne sera le fil d'Ariane qui empêchera l'auteur et le lecteur de s'égarer.

Quand un Etat est assez heureux et assez clairvoyant sur ses intérêts pour ne point tenter plusieurs entreprises à-la-fois, son Historien n'a d'autre ordre à suivre que celui des événemens; mais si cet Etat, par mal-adresse ou par une sorte de fatalité, se laisse engager dans plusieurs affaires à-la-fois, sans distinguer celle qui doit être la principale, de celles qui doivent lui être subordonnées, il est à craindre que l'Historien ne fasse pas de meilleure besogne que la République dont il écrit l'Histoire, et qu'il n'enfile les uns après les autres des événemens dont le récit sera d'autant plus ennuyeux qu'ils n'aboutissent à rien. Il n'a d'autre ressource alors que d'être un peu plus habile que ses Héros : qu'il ne dissimule pas à son lecteur l'embarras où le met leur politique mal-adroite; que par des réflexions courtes et profondes, il m'avertisse des fautes du Sénat et des généraux; s'il sait s'élever au-dessus d'eux, je le suivrai avec moins de peine, et leurs fautes, en m'éclairant, me dédommageront de mon ennui. Cependant, au milieu de cette confusion, l'Historien, pour se faire un ordre, doit s'appliquer à démêler l'affaire principale, s'y attacher pour en faire le centre de son

tableau, et placer à la bordure les personnages les moins importans. Les lecteurs faits pour admirer une Histoire médiocre, seront contens; mais les autres demandent plus d'habileté. Il me semble que dans ces sujets ingrats, l'Historien pourrait me faire connaître encore par quels hazards ou par quels accidens on parvient au dénouement sans s'en douter.

Indépendamment de cet ordre général, qui doit être l'ame d'une Histoire instructive et intéressante, il y a un ordre particulier qui me montre la place où chaque chose doit être mise.

Cet ordre si nécessaire, est l'écueil de la plupart des écrivains; on dirait que les uns, tant ils sont négligens à cet égard, n'ont jamais fait attention que c'est de là que résulte cette magie, ce charme secret qui embellit les beautés même, qui attache le lecteur, et l'entraîne sans qu'il s'en apperçoive. Les autres, dominés par une imagination qui fait tort à leur jugement, ne voient jamais que le morceau qu'ils traitent; et sans égard à ce qui précède, ni à ce qui doit suivre, se contentent de faire de belles tirades, croyant que c'est de là que dépend la perfection d'un ouvrage.

De quelque manière que soit faite une Histoire, je sens qu'elle peut plaire d'abord et attacher, quand elle expose des événemens

également ignorés et importans; alors, on confond en quelque sorte le mérite de l'Historien avec celui de ses Héros; mais à une seconde lecture, tout ce chaos se débrouille, on ne juge plus que l'Historien et son art; et des événemens qui ne sont plus nouveaux et qui sont mal contés, nous ennuient; l'ouvrage est relégué dans le coin d'une bibliothèque, et sans le lire, on se contente quelquefois de le consulter.

De la Chronologie.

Quoique la chronologie, c'est-à-dire l'ordre des tems, doive être respectée, l'Historien cependant ne doit pas en être esclave. Quand vous avez entamé le récit d'un fait important, gardez-vous, en le hachant et le découpant, de le dégrader; ne l'abandonnez pas dans le moment que vous avez excité ma curiosité. Cette règle est d'autant plus certaine, que les plus grands Historiens, tels que Tacite et Grotius, s'y sont soumis dans leurs Annales même, forme d'histoire qui étant très-propre à faire connaître comment se sont formées les lois, les mœurs et les coutumes d'un Peuple à sa naissance, ou dans le cours d'une révolution considérable, se fait une loi de rapporter les faits par ordre de date : ces deux Historiens sachant que pour instruire les hommes, il faut

leur plaire et les attacher, ont quelquefois anticipé sur les tems, et se sont contentés d'en avertir le lecteur.

De la sobriété dans le Récit des Faits.

Les plus petits détails sont intéressans dans une Histoire Générale, quand ils servent à faire connaître de quelle manière le Gouvernement, les Lois, les Mœurs, le Caractère et le Génie d'un Peuple se sont formés, ou ont souffert quelque altération. Ils ne le sont pas moins dans une Histoire Particulière, s'ils servent à me développer les causes des succès heureux ou malheureux de l'évenement qu'on me raconte. Mais tout ce qui ne tend pas à cette fin, doit être impitoyablement retranché. C'est cette sobriété qui exige dans un Historien un discernement, un goût merveilleux, et un esprit vraiment philosophique. La première règle de l'Histoire, est de marcher rapidement à son terme. Tout ce qui l'arrête dans sa marche, déplaît et doit déplaire. Je veux connaître les obstacles qui s'opposent aux succès que j'attends; mais je compte que ces obstacles seront de vrais obstacles, et non pas de ces niaiseries qui ne peuvent embarrasser, ni un homme de guerre, ni un politique, ni même un Lecteur intelligent.

De la Narration.

Un Lecteur raisonnable exige qu'une Nar-

ration soit rapide, et veut cependant que rien ne soit oublié de ce qui doit la rendre très-claire et très-intelligible. Le principal art consiste donc à préparer le Lecteur aux événemens qu'on va mettre sous ses yeux. Dans une Histoire Générale, on prend une Nation à sa naissance, et si l'Historien est attentif à ne pas négliger le développement de son caractère et de sa politique, chaque événement qu'il présentera se trouvera naturellement préparé par celui qui l'a précédé, et préparera celui qui doit suivre.

De l'Exposition.

On a besoin d'exposition dans une Histoire Générale, lorsque le Peuple dont on écrit les événemens, a affaire avec un nouvel ennemi. Alors, l'Historien doit s'étendre plus ou moins pour me le faire connaître, suivant qu'il est plus illustre, plus puissant, et qu'il expose ses ennemis à de plus grands dangers. Dans une Histoire Particulière, cette exposition doit me faire connaître les tems antérieurs, par l'influence qu'ils ont eue sur l'événement qu'on va me raconter. Mais dans l'Histoire comme dans une pièce dramatique, cette exposition doit être la plus courte qu'il soit possible; car, notre esprit avide de connaître, est encore plus pressé d'en venir à l'événement qu'on lui a annoncé. Ne dites donc que ce qui est indispen-

sablement nécessaire pour l'intelligence de votre Histoire. Instruisez assez le Lecteur, pour qu'il n'éprouve aucun embarras au milieu des faits que vous allez lui raconter. Plus vous serez simple, plus il saisira facilement vos idées, et se les rappellera quand il en aura besoin. Mais une Nation n'est-elle plus composée de citoyens? est-elle sans action sous la main qui la meut et la gouverne? Il suffira de me faire connaître le caractère, les mœurs et les talens de ce personnage important.

Des Ornemens de l'Histoire.

Je l'ai déjà dit, pour instruire il faut plaire; et si l'Historien a ce goût délicat des convenances, sans lequel, quoiqu'en disent les beaux esprits, on n'est jamais homme de génie, il jugera que l'Histoire n'admet point indifféremment et sans choix toutes sortes d'ornemens: *Caput artis decere.* Toujours noble, et tour-à-tour simple, majestueuse et sublime, elle n'a pas un ton pour les événemens. On est fatigué des antithèses continuelles de Velleius-Paterculus et de Florus, mais plus encore de ces exclamations qui décèlent un petit jugement, si elles ne sont pas placées à propos, et pour ainsi dire arrachées à une juste admiration. M. de Voltaire est le premier qui ait voulu transporter dans l'Histoire, les graces de la

gaîté et de la plaisanterie ; mais parler sur ce ton de tout ce qu'il y a de plus important, et quelquefois de plus malheureux pour les hommes, c'est manquer de goût et de jugement. Il est aisé, je crois, de n'être pas bouffon dans un sujet grave ; mais il faut beaucoup de jugement et de goût pour rejeter des choses belles en elles-mêmes, mais qui seraient déplacées. Quinte-Curce a plusieurs de ces beautés dont il aurait pu se passer.

Des Digressions.

Tant pis si un Historien est assez long, assez lourd, assez insipide pour avoir besoin de désennuyer son Lecteur. Dans une Histoire Particulière, il faut s'interdire les digressions, et dans une Histoire Générale, elles doivent être très-rares. Ne les placez jamais dans le moment où vous avez entamé le récit d'une grande affaire, mais à la fin, et quand la curiosité de votre Lecteur est satisfaite. Si un Ecrivain traite une Histoire riche et abondante, pourquoi faire des incursions au dehors ? Si la matière est stérile, il a tort de l'avoir choisie ; et il ne réparera pas ce premier tort, en y joignant encore celui de faire des digressions inutiles. Tout ce qui n'est pas nécessaire pour me faire connaître la Nation, l'événement ou l'homme illustre dont vous m'entretenez, doit être im-

pitoyablement supprimé. Portez-vous la guerre dans un nouveau pays ? ne me dites que ce qui doit me mettre au fait de ses ressources, de ses richesses, des mœurs et du caractère de ses habitans, et de l'espèce de guerre qu'il y faudra faire. Peignez-moi en gros des Provinces ouvertes ou coupées par des rivières, des montagnes, des défilés ; mais ne descendez pas dans les détails d'une description topographique, et sur-tout ne faites point le naturaliste.

Des Réflexions.

Si vous écrivez pour des enfans, je vous pardonnerai les réflexions comme à M. Rollin ; je les louerai même, parce qu'il s'agit de former des esprits encore incapables de réfléchir ; mais si vous écrivez pour des personnes dignes de lire l'Histoire, et qui cherchent à éclairer leur raison, vous suivrez la manière des grands Historiens : vous déguiserez vos réflexions ; vous m'apprendrez ce que je dois penser, en me rendant compte des opinions publiques, ou vous donnerez à une réflexion l'air d'un fait. Cet art n'a pas été ignoré des Historiens modernes. Buchanan, Grotius et Freinshemius en fourniront cent exemples ; Fra-Paolo est un modèle parfait en ce genre. Je crois avoir remarqué que plus les Historiens ont de connaissances et de goût, plus ils sont courts et ra-

pides dans leurs réflexions, quand ils parlent en leur nom.

Des Transitions.

On a dit que l'art des transitions est l'art le plus difficile pour un Historien; et j'avoue que dans la plupart de nos Histoires, elles sont triviales, insipides, plates, dures ou forcées: mais je crois avoir remarqué que ce défaut rebutant tient à la précipitation avec laquelle on commence son ouvrage. Tant que je n'ai point découvert la liaison la plus naturelle des événemens, il faut nécessairement que pour les coudre les uns aux autres, j'emploie une ou deux phrases dégoûtantes, ou que dans ce passage trop brusque mon Lecteur souffre un soubresaut violent. Je marche, au contraire, sans embarras à la suite d'un Historien ami de l'ordre. Un mot lui suffira pour faire une transition; et souvent même lui sera inutile, si sa narration est rapide et son style serré.

Des Eclaircissemens.

Si vous êtes obligé d'interrompre votre narration pour donner un éclaircissement nécessaire, soyez sûr que vous avez manqué l'ordre que vous deviez suivre. Retournez sur vos pas, et voyez s'il ne manque rien dans votre exposition: peut-être qu'un mot heureusement placé

suffira à votre Lecteur; enfin, travaillez et méditez, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret de vous passer de cet éclaircissement, ou de le rendre agréable. Les habiles Historiens se servent alors d'une harangue qui anime la narration; et j'aimerois encore mieux ces Historiens grossiers, qui mettent en note au bas des pages ce qu'ils n'ont pas eu l'art d'enchasser dans leur narration.

De la Connaissance et de la Peinture des Passions.

Un Historien veut-il qu'on le lise, et qu'on le relise éternellement, et toujours avec l'attrait de la nouveauté? qu'il apprenne à être un grand peintre de ces passions qui gouvernent le monde, que la philosophie nous instruit à diriger, mais dont elle ne nous délivre jamais. C'est par cette peinture qu'une Histoire est animée. Je ne suis plus un Lecteur qui lit, mais un spectateur qui voit ce qui se passe sous mes yeux. Mon cœur échauffé communique à mon esprit une sorte de chaleur qui l'éclaire et l'intéresse. A travers les formes et les voiles différens sous lesquels les passions se déguisent, je les vois se reproduire toujours les mêmes et toujours nouvelles, et jeter une prodigieuse diversité entre des événemens toujours semblables, mais éternellement variés.

C'est en vain qu'on aspirera à ce mérite, si on n'a pas fait une étude particulière de la nature, de la marche et du cours des passions, si on ne sait comment elles se mêlent, se confondent, se modifient réciproquement, et empruntent du Gouvernement, des Lois et des Mœurs publiques, un caractère différent. Me peindrez-vous les Spartiates et les Athéniens, les Romains et les Carthaginois, nos pères et nous avec les mêmes couleurs ? Vous ne me les feriez connaître que très-imparfaitement, et j'ignorerai les causes des événemens et des révolutions. Je compare l'Historien à un peintre qui ne paraît point sur la toile qui s'anime sous sa main, mais qui doit m'y présenter des personnages dont les traits et les attitudes me découvrent les pensées et toute l'agitation de leur ame. Je le compare encore au Poëte dramatique qui ne monte pas lui-même sur la scène, mais qui y porte la confusion, le trouble et le désordre réglé des passions.

C'est par cette peinture du cœur humain, que Tite-Live, Salluste et Tacite sont admirables. Tout s'anime sous leur plume ; et de cet art résulte l'intérêt qui ennoblit les événemens les plus communs, qui diversifie ceux qui, peut-être, m'auraient paru trop semblables. Quand je dis que nos Historiens modernes, excepté l'abbé de Vertot, glacent leurs Lecteurs,

parce qu'ils ne savent point chercher nos passions dans le fond de notre cœur, on me répond qu'elles n'ont point la force et la majesté de celles des Grecs et des Romains. J'en conviens, mais en méditant sur Tacite et sur sa manière de présenter les objets, que n'apprend-on à tirer parti des passions les plus viles, les plus déraisonnables et les plus abjectes? La liberté donne, il est vrai, aux passions, une activité et une hardiesse favorables à l'Histoire, et le despotisme, dit-on, les engourdit et les enchaîne : c'est une erreur. Quoique plus timides, les passions n'en sont pas moins actives, parce que l'homme est toujours homme. Si elles sont plus circonspectes, plus rusées, plus dissimulées, pourquoi, à l'exemple de Tacite, nos Historiens ne portent-ils pas la lumière dans les ténèbres où elles se cachent?

On l'a dit aux Poëtes : si vous voulez me faire pleurer, que vos Héros versent eux-mêmes des larmes. Je dirai la même chose aux Historiens : si vous voulez m'attacher, que vos personnages ne soient pas des mannequins, que des ressorts cachés font agir. Montrez-moi leur ame, pour que je puisse aimer ou haïr; montrez-moi leurs passions, et je les partagerai. Quels secours Tite-Live et Salluste n'ont-ils pas tiré des harangues pour faire passer en moi les sentimens des personnages dont ils me racon-

tent les actions ? Par je ne sais quel charme magique je me trouve transporté au milieu des ruines fumantes de Rome, après la retraite des Gaulois, quand je crois entendre, quand j'entends Camille qui retient ses concitoyens, prêts à abandonner leur patrie désolée, pour aller s'établir à Veïes ; et j'adore un Historien qui me rend digne de penser comme Camille, dont j'admire les vertus et les talens. Y a-t-il une narration plus vive, plus sublime, plus intéressante que celle de Papirius, qui veut punir Fabius, son Général de cavalerie, pour avoir vaincu sans ses ordres. Ne partagé-je pas les sentimens de l'armée, du vieux Fabius, du Sénat et du Peuple ? Tous ces mouvemens se succèdent avec rapidité, et aucune scène au théâtre ne me remue avec plus de force. Que dans Salluste, Marius n'eût pas harangué le Peuple, je ne l'aurais pas suivi en Afrique avec cette ardeur, ce plaisir et cet intérêt que je dois au génie de l'Historien.

N'altérez jamais la vérité, en augmentant les embarras et les dangers des personnages auxquels vous voulez que je m'intéresse. Je mépriserai votre jugement, si, à l'exemple de Florus, vous me peignez comme le plus grand des malheurs, une situation dont il me semble que je me tirerais assez aisément. Ne m'arrêtez plus ou moins sur un événement, qu'autant qu'il est

plus ou moins digne de l'attention d'un Lecteur raisonnable. Mais quand les difficultés se multiplient et deviennent presque insurmontables, gardez-vous d'affecter de l'éloquence : c'est alors que l'Historien, comme Xénophon et César, doit prendre le ton le plus simple. Il résultera de cette simplicité une espèce de sublime ; et vous m'attacherez par l'admiration. Sans aimer César, dont je connais les projets injustes, j'aime à le voir lutter contre les périls, et en triompher par cette prodigieuse célérité et ce courage toujours supérieurs aux événemens. La modestie de Xénophon augmente son mérite à mes yeux. Je ne suis tranquille sur le sort des dix mille Grecs qui ont suivi le jeune Cyrus dans le fond de l'Asie, que quand je les vois rentrer dans leur pays ; je partage enfin leur joie, quand ils découvrent et saluent cette mer heureuse qui doit les transporter dans la Grèce.

Des Harangues insérées dans l'Histoire.

Jamais il n'y aura d'Histoire, à-la-fois instructive et agréable sans harangues. Essayez de les supprimer dans Thucydide, et vous n'aurez qu'une Histoire sans ame ; cet ouvrage, que tous les Princes et leurs Ministres devraient lire tous les ans, ou plutôt savoir par cœur, vous tombera des mains, parce que vous ne connaîtrez ni le génie, ni les passions, ni les

entreprises des Grecs, déchus de leur ancienne vertu. Otez à Tite-Live ses harangues, et vous lui ôterez à-la-fois ces traits de lumière qui éclairent et élèvent la raison, et un de ces principaux ornemens par lesquels il réveille l'imagination et remue le cœur. C'est là que j'ai appris le peu que je sais de politique; je l'ai admiré en m'instruisant, et peut-être m'eût-il dégoûté, si, parlant en son nom, il eût fait de longues et froides réflexions.

Mais ces harangues sont soumises à des lois sévères qu'il n'est jamais permis de violer sans devenir un misérable déclamateur. J'exigerais d'abord qu'on ne les employât que dans les occasions rares et importantes où il s'agit du salut et de la gloire de l'Etat, ou de former une entreprise hardie. Il faut encore que l'affaire qu'on agite, puisse être envisagée par de bons esprits, d'une manière différente. Fuyez alors les lieux communs d'une éloquence de collége; que rien ne soit dit pour l'ornement et l'ostentation. Ne consultez que la raison, donnez des preuves, entraînez-moi, et qu'il me soit impossible de vous résister. L'Historien, sous un masque emprunté, tantôt remontera jusqu'aux premiers principes du droit naturel, et fera connaître à quelles conditions la nature permet aux sociétés d'être heureuses. Tantôt

se bornant à m'instruire de cette politique des passions qui gouvernent et agitent le monde, je découvrirai à travers leurs caprices et leurs erreurs, la marche constante qu'elles tiennent; je démêlerai d'avance dans les discours du personnage qui m'entretient, les causes du succès heureux ou malheureux qui l'attend.

Voilà pour ce qui regarde l'instruction; mais à l'égard de l'agrément, on sent aisément combien les harangues doivent y contribuer. Elles réveillent l'attention du Lecteur, interrompent la monotonie de la narration, et forcent l'Historien à prendre tour-à-tour les tons d'une éloquence, tantôt sublime et tantôt tempérée. Sans qu'il paraisse m'en instruire, il me fera connaître les opinions, les mœurs et le caractère de chaque siècle. Il mettra avec succès, dans la bouche des personnages qu'il fait parler, des choses qui choqueraient dans la sienne. Ces harangues servent encore à fixer dans l'esprit du Lecteur, l'objet principal qui doit l'occuper, et qui rendra intéressant les plus petits détails. Qu'on se rappelle avec quel art les Historiens emploient quelquefois des harangues, pour exposer avec autant de force que de grace, la situation des affaires d'une République. Salluste, par exemple, s'est bien gardé de dire lui-même ce qu'il fait dire par Adherbal. Pourquoi ?

quoi? c'est qu'il a senti qu'il ne lui aurait pas convenu de se servir des mêmes tours, ni des mêmes expressions, pour peindre l'esprit des Romains encore conduits par d'anciennes idées, et cependant déjà vendus à l'avarice. Enfin les harangues sont nécessaires, quand l'Historien raconte une action qui doit étonner et peut-être soulever les ames ordinaires. En écoutant Manlius, qui justifie l'arrêt de mort qu'il a prononcé contre son fils, pour avoir vaincu contre ses ordres, je le plains, je frissonne en aimant son courage; le titre et le nom de père me subjuguent, tandis que selon les apparences j'aurais été révolté contre Tite-Live, faisant en son nom la même apologie : Alors, je n'aurais cru entendre qu'un déclamateur, qui aurait voulu se parer d'une magnanimité, dont il aurait été incapable.

Les harangues indirectes sont presque les seules dont nos Historiens modernes fassent usage. Elles sont par leur nature froides et languissantes. Les Anciens les employaient rarement, et seulement dans les affaires moins importantes, ou quand la narration devait marcher avec plus de rapidité.

Une règle commune aux Poëtes et aux Historiens, c'est de faire parler chaque personnage, suivant son caractère et celui de son siècle. Qui pourrait souffrir qu'Alcibiade et

Nicias eussent le même ton dans Thucydide? Marius, César et Caton ne s'expriment point de la même manière dans Salluste; et Tite-Live semble avoir eu l'éloquence différente de tous les grands hommes qu'il fait parler.

Des Portraits Historiques des Grands Personnages.

Quand il paraît sur la scène un homme extraordinaire par ses vertus, ses vices et ses talens, qui change les intérêts de son pays, donne une nouvelle force à sa constitution, ou bien y porte atteinte, ayez soin de m'en faire le tableau; ce serait négliger de m'instruire, de me porter au bien ou de me détourner du mal, que de ne pas peindre un Aristide, un Thémistocle, un Périclès, un Alcibiade, un Camille, un Décius, un Fabricius, un Scipion, etc.; entrez dans tous les détails, il n'en est point de petits pour de pareils hommes; les bagatelles prennent alors un air de dignité et de grandeur. Mais que l'Historien se garde bien de m'arrêter sur un personnage qui n'est pas digne de l'attention d'un lecteur raisonnable. Peignez-moi les hommes qui ont fait des révolutions et conduit de grandes entreprises, dont ils ont été l'ame. Apprenez-moi comment leurs mœurs et leurs talens ont changé la face des Empires et des Républiques. J'aime à voir comment les évé-

nemens naissent de leur caractère; et je sais gré à un Historien qui découvre dans leurs passions et leurs talens la cause des faits que je pourrais regarder comme l'ouvrage de la fortune. Un caractère fût-il méprisable, il me plaira et m'attachera, pourvu qu'il en résulte un grand effet.

En me peignant un grand personnage, que l'Historien se garde bien de me présenter un Héros qui ne tiendrait point à son siècle, ou qui n'aurait aucun défaut. Ce serait ne pas connaître la Nature. Le caractère personnel de chaque homme est toujours subordonné au caractère national, soit parce qu'on y tient par son éducation, soit parce qu'on est obligé de s'y prêter pour réussir dans ses projets. Les passions sont toujours les mêmes; mais plus ou moins contraintes par les Lois et les mœurs publiques, elles se montrent d'une manière différente. Manlius Capitolinus, avait toute l'ambition de Marius; mais Tite-Live se gardera bien de peindre le premier, comme il a peint sans doute le second dans la partie de son Ouvrage que nous avons perdue. Ces nuances délicates sont le fruit du génie; et j'aime à découvrir dans un homme extraordinaire, ce qu'il tient de la nature et ce qu'il tient des circonstances.

Rien n'est plus beau que le caractère de Catilina dans Salluste. On voit un homme extraor-

dinaire qui tient à-la-fois à la plus infâme corruption de son tems, et aux idées de grandeur que Rome conservait encore. C'est du sein de la débauche, et avec le secours des coquins qu'il rend dignes d'être ses complices, qu'il ose former une conjuration qui intimide déjà ceux qui l'ont découverte. Catilina agit avec la confiance que lui donnent son audace et les vices des Romains; mais Cicéron n'ose se fier aux Lois dont il connaît la faiblesse dans le moment même qui le fait triompher pour la dernière fois. Caton occupé de la justice seule, et du salut de la république, quoiqu'il en puisse arriver, opine dans le Sénat, comme s'il parlait encore à des Fabricius et à des Régulus; tandis que César, unissant à quelques vertus une ambition plus vaste que celle de Catilina, regarde les troubles, la confusion et les vices des Romains, comme les bases de la tyrannie qu'il médite.

Fuyons le merveilleux dans les caractères. Quand la nature veut traiter quelqu'un de nous plus favorablement, et former de ces hommes qui honorent l'humanité, elle leur donne une inclination dominante, et en même tems un esprit assez prompt, assez fertile et assez juste pour la servir et préparer les succès dont elle a besoin pour se conserver, s'accroître et se fortifier. Jusqu'ici l'ouvrage de la Nature n'est qu'é-

bauché, et ce sont les circonstances et les événemens qui nous entourent, nous frappent, nous intéressent, qui excitent ou retardent les progrès de notre caractère, l'attiédissent ou lui donnent une nouvelle force : la fortune met la dernière main à l'ouvrage.

Les caractères des hommes les plus extraordinaires, ont, si je puis parler ainsi, leur enfance, leur jeunesse, leur virilité et leur vieillesse; c'est à ne pas confondre ces différens âges, et à distinguer ce que la nature et la fortune ont fait séparément et de concert, que paraît la grande habileté de l'Historien. C'est à ce discernement que Tacite doit le charme secret qui m'attache à sa lecture. Il me montre dans Tibère l'ambition de César, qui ne peut être satisfaite que par le pouvoir le plus absolu ; mais elle est timide et circonspecte ; parce qu'elle s'était façonnée sous un Prince soupçonneux, timide lui-même, jaloux et plus à craindre que ne l'avait été la République. Je vois avec plaisir que Tibère, enchaîné par l'habitude, n'ose montrer son ambition à un sénat qui tremble à ses pieds. Il règne en esclave : delà, cette tyrannie dissimulée qu'il n'aurait point eue en régnant dans un pays accoutumé à la Monarchie. Sa jalousie du pouvoir, toujours accrue et gênée par les obstacles que lui présente son imagination,

et sa timidité, le suivent à Caprée; il n'y est pas voluptueux, il essaye seulement de consoler ou de tromper son ambition par des voluptés insipides. Voilà comme un Peintre des passions peint habilement un caractère. Nos Historiens modernes n'entasseraient pas toutes ces belles antithèses, dont ils sont si curieux, s'ils avaient étudié ce que les hommes doivent à la nature dont la marche est égale et constante, et aux circonstances qui changent continuellement et obligent les passions à emprunter une forme différente, pour parvenir à la même fin. Tous ces Portraits de fantaisie, qu'on met à la tête d'un ouvrage, sont souverainement ridicules, et l'Historien ensuite pour soutenir son dire, tombe dans mille absurdités.

En mettant sur la scène un grand homme, ne me parlez que des vertus qu'il a montrées jusqu'alors. C'est la règle que se sont faite les grands Historiens; et en effet que penseriez-vous de Salluste, si, voulant peindre l'ambitieux Marius dans sa guerre de Jugurtha, il lui eut attribué dès-lors, comme tenant à son caractère, tous ces vices d'emprunt, que les circonstances le forcèrent ensuite d'adopter? Si vous le voulez, à la fin de votre Histoire, aidez-moi à me faire le portrait d'un grand homme. Indiquez-moi la qualité dominante qui ne l'a ja-

mais abandonnée, mais qui, comme un Protée, a pris des formes différentes. Je tirerai alors de vos écrits une instruction utile; j'apprendrai à connaître les hommes qui sont sous mes yeux, à me connaître moi-même, et à me défier de la fragilité des vertus humaines.

Du Style.

Le style est une partie essentielle dans l'Histoire, car il est presque inutile de bien penser, si on ne sait pas bien s'exprimer. Que votre ton soit tantôt plus élevé, tantôt plus simple, suivant que les objets que vous présentez sont plus ou moins importans. Soyez maître de votre langue; évitez ces tours lents, si familiers à nos Historiens; apprenez à les varier de même que vos expressions; c'est le seul secret pour avoir cette abondance, que Cicéron recommande aux Ecrivains, parce qu'elle charme les Lecteurs, et ne les lasse jamais. N'embarrassez point votre marche par des parenthèses; coupez inégalement vos périodes; c'est delà que naît l'harmonie dans notre langue, et sans l'harmonie le style n'est jamais excellent. Que vos expressions, disait Lucien aux Historiens de son tems, soient entendues du peuple, et plaisent aux personnes qui ont l'esprit cultivé. *Erit rebus ipsis par et æqualis oratio.* Jamais personne n'a mieux observé que

Cicéron, cette Loi qu'il imposait à tous les Ecrivains. Cet Orateur reprochait à Thucydide de n'être ni assez lié, ni assez arrondi. Tacite a le même défaut, et le rachète par les plus grandes beautés; mais Tite-Live est toujours égal à son sujet, il a réuni les différentes qualités qu'on admire dans Hérodote et Thucydide. Tantôt c'est un torrent qui se précipite et tantôt c'est un fleuve qui roule ses eaux avec majesté. Je l'ai éprouvé : jamais je ne quitte Tite-Live sans peine; et en admirant Tacite, je l'abandonne quelquefois sans regret. Un style haché, décousu et sans liaison, est condamné comme vicieux, par notre maître dans l'art d'écrire; je le pardonnerais, dit Cicéron, si dans chacune de ses phrases parfaites pour marcher les unes à la suite des autres, on trouvait des beautés pareilles à celles qu'on trouverait dans chaque morceau du Bouclier de Minerve, fait par Phidias, s'il était mis en pièces. L'économie générale de l'Ouvrage serait perdue; mais on aurait le plaisir de voir des Fragmens précieux et dignes encore de notre admiration.

Comme on observait à l'Abbé de Mably, que les règles qu'il prescrivait sur la composition de l'Histoire étaient trop austères, et pourraient décourager la plupart des Ecrivains; rassurez-vous, répondit-il; tant qu'il y aura dans le monde des ignorans, des bavards et

des curieux, on ne manquera pas de mauvais Historiens. Mes réflexions loin de décourager un homme plein de talens, serviront au moins à lui démontrer qu'il y aurait plus de gloire pour lui, à triompher de tous les obstacles qu'il rencontrerait dans sa carrière. D'ailleurs, ajoute-t-il dans un autre endroit, je ne serais pas fâché qu'on me reprochât d'apprendre aux Historiens à faire difficilement leurs Histoires.

NOUVELLE MÉTHODE,

POUR TRAITER

L'HISTOIRE A LA MODERNE (1).

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

..... Quidquid Græcia mendax audet in Historia. *Juv.*

COMME les Français ont introduit depuis peu une méthode tout à fait nouvelle de traiter l'Histoire, et qu'il est naturel de penser que, suivant notre louable habitude, nous ne tarderons pas à les imiter, je vais présenter au Public toutes les règles que j'ai pu recueillir à la hâte, afin qu'on en fasse usage, jusqu'à ce que quelqu'illustre Critique puisse à son aise travailler sur ce sujet, et publier un système plus complet et plus exact sur la manière d'écrire l'Histoire à la moderne. Afin d'être

(1) Ironie fine et piquante contre les Historiens modernes. Elle se trouve pages 7 et suiv. de l'Ouvrage intitulé : *Le Conservateur.* Année 1787, 1er. vol.

court, j'entre tout de suite en matière, et j'adresse mes instructions à tout homme qui veut être Historien.

Souvenez-vous d'abord de clouer une longue Préface à la tête de votre Histoire, dans laquelle vous pouvez dire tout ce qui vous viendra à la tête; car tout ce qui a du rapport à votre Histoire a droit d'y entrer, et tout ce qui y est étranger peut y réclamer une place, parce que c'est une Préface. Il suffira donc que je vous donne un canevas d'idées qui vous serviront à merveille, si vous savez les employer avec art, mais sur-tout avec hardiesse.

Ne manquez pas de saisir toutes les occasions d'introduire les éloges les plus outrés de *Tacite*; mais prenez garde de ne pas entrer dans un trop grand détail sur les particularités que vous pouvez avoir apprises sur cet Ecrivain, de peur qu'on ne découvre que vous ne les connaissiez que pour les avoir ouï dire. Il n'y a point de moyen plus sûr, que de vous en tenir à l'usage établi depuis si long-tems; je veux dire de maltraiter tous les autres Historiens, et de les avilir, en les comparant avec votre Héros en Histoire. Mais alors je vous demande en grace de faire violence à votre modestie, en écartant soigneusement tout ce qui pourrait insinuer que vous élevez le moins

du monde ce grand Ecrivain au-dessus de vous-même.

Avant d'entrer dans votre sujet, il est de la dernière importance de vous défaire de tout amour pour la vérité; il vous en coûtera peut-être beaucoup pour vaincre vos préjugés là-dessus; mais jusqu'à ce que vous les ayez anéantis, vous verrez à chaque instant qu'il vous sera impossible d'écrire une Histoire dans le goût moderne, qui se fasse lire avec plaisir.

Ensuite, vous devez absolument trouver quelque raison qui vous fasse rejeter tous ces Mémoires authentiques qui ont paru depuis long-tems sur les objets que vous traiterez; ce que vous devez éviter avec autant de soin que de ne pas prétendre à mériter le fameux compliment qui fut fait à un illustre Historien, qu'*il était plus beau que la vérité.*

Je n'ignore pas cette maxime de *Polybe*, qu'une Histoire où il n'y a pas de vérité, est une ombre qui passe. Mais l'Epigraphe, qui est à la tête de cette feuille, prouve que cet Auteur a dit cela par amour pour la singularité, puisque ses Compatriotes même condamnaient cette maxime, quoiqu'elle fût passée en proverbe.

On pourrait laisser dire la vérité à un Historien qui traite le premier une certaine période de tems; mais la nature des choses de-

mande qu'on s'écarte de la vérité, à proportion que le nombre des Auteurs qui écrivent sur cette même période augmente; sans cela, le dernier Ecrivain n'aurait pas l'avantage de dire quelque chose de nouveau. Il convient donc de rajeunir la maxime de *Polybe*, en substituant le mot esprit à celui de vérité. Mais comme il n'est pas donné à tous les Auteurs d'avoir une provision suffisante d'esprit, il est nécessaire que nous leur donnions d'autres règles pour compiler l'Histoire, et que nous leur apprenions à faire usage de tous les artifices qui ont été employés pour surprendre, charmer, attrister, ou confondre l'esprit des Lecteurs.

S'il s'agit dans votre Histoire de ces tems sur lesquels on a beaucoup écrit, comme vous ne pouvez pas rapporter des faits qui ne soient pas déjà connus, il faut tâcher de donner à tous un tour nouveau. Vous pouvez prendre le parti de *Philippe* contre *Démosthène*, et ces Républicains obstinés qui s'opposaient à ce Roi de Macédoine. Vous citerez avec quelle volupté on a fait couler des ruisseaux de sang pour l'amour de ces deux mots vides de sens, *liberté et religion*. Un Biographe Anglais eut une pensée fort heureuse : il entreprit la défense et le panégyrique de *Richard III*. Je vous conseillerais d'essayer quelque chose dans

ce goût-là : par exemple, tâchez de démontrer qu'il y a de la folie à avoir une opinion si avantageuse de la Reine *Elisabeth*, et que nous nous formons de fausses idées du bonheur de son Gouvernement. Quant à la vie et au caractère des personnages dont vous parlez, observez exactement de justifier ce qu'on dit à leur désavantage, et de dépriser ce qui est à leur louange. Mais ce que je vous recommande sur-tout en parlant du caractère d'un autre, c'est de ne vous perdre jamais de vue, et de n'accorder jamais à quel homme que ce puisse être, une vertu que vous sentez qui vous manque, ou dont vous ne faites aucun cas. Vous pouvez révoquer en doute la bonté du caractère de *Socrate*, la chasteté de *Cyrus*, la constance des Martyrs, la piété et la sincérité des Réformateurs, la bravoure de *Cromwel*, et les talens militaires de *Guillaume*. Et ne craignez pas qu'il vous manque jamais des autorités pour appuyer vos calomnies, parmi les Ecrivains d'Anecdotes, puisque *Dion-Cassius*, Historien grave, a assuré que *Cicéron* avait prostitué sa femme, enseigné l'ivrognerie à son fils, commis inceste avec sa fille, et adultère avec *Cerellia*.

Je passe aux ornemens : je renferme sous ce chef les Sentences, les Prodiges, les Digressions et les Descriptions. Je ne m'arrêterai pas

sur les deux premiers articles; il suffit de vous en recommander un usage libre, et de vous prier d'être neuf à cet égard, si vous le pouvez. Par rapport aux Digressions, c'est la plus heureuse ressource que vous puissiez employer, lorsque vous vous trouvez en défaut, et si vous voulez pousser votre Histoire jusqu'à l'in-folio, et que vous n'ayez de matière que pour un in-8°. S'il s'agissait, par exemple, de la vie d'*Alexandre-le-Grand*, vous pouvez rechercher ce qu'aurait fait cet Aventurier, s'il n'eût pas été empoisonné; si ses conquêtes ne sont pas plus étonnantes que celles de *Koulikan*; ce qui serait arrivé, s'il eût tourné ses pas vers l'Occident; et s'il aurait battu le Duc de *Malborough*. Dans cet endroit, vous pourriez aussi placer une Dissertation sur les armes à feu, et sur la manière de fortifier. Dans les Descriptions, ne vous épargnez pas; dites toujours plus que ce que l'on a dit avant vous. Que vos Batailles soient les plus sanglantes, vos Siéges les plus longs, vos Forts les plus imprenables, vos Commandans les plus habiles, et vos Soldats les plus intrépides. S'agit-il d'un Combat naval? que la Flotte des Ennemis soit supérieure à la vôtre, que leurs Vaisseaux soient les plus gros qui aient jamais paru. Ne vous faites pas scrupule de brûler cent Vaisseaux, et de faire tomber les Matelots à demi-grillés

dans la mer : laissez-les vivre pendant quelque tems dans les eaux, en nageant, afin d'avoir occasion de les écraser entre leurs Vaisseaux et les vôtres ; et lorsque vous aurez détaillé toutes les horreurs du Combat, ne manquez pas en finissant, de faire sauter en l'air le Vaisseau de l'Amiral et des Officiers les plus distingués par leur naissance et par leur bravoure. Dans le pillage d'une Ville, massacrez sans miséricorde, depuis les vieillards jusqu'aux petits enfans ; poursuivez-les jusques dans les asyles les plus sacrés. Inventez quelque nouveau genre d'insulte contre la modestie des Matrones. Faites violence à un grand nombre de Filles, mais observez qu'elles soient toutes d'une beauté parfaite et d'une pureté sans tache. Lorsque vous aurez brûlé toutes les maisons, coupé la gorge à dix fois le nombre des habitans qu'elles renfermaient, exercé les cruautés les plus rafinées sur les corps morts ; afin d'augmenter l'horreur du spectacle, laissez échapper quelques fugitifs, mais qu'ils soient tout nuds ; déchirez alors leurs membres découverts, excitez contre eux les Paysans, et armez les Elémens pour les persécuter ; qu'ils périssent dans un déluge d'eau, qu'ils meurent de froid, et que les éclairs et les tonnerres répandent l'effroi dans leur ame.

Si, en décrivant des Voyages, vous avez occasion

occasion d'envoyer des Messagers dans des pays déserts, ne les ménagez pas, par scrupule ou par sensibilité, dans la manière dont vous les traiterez; vous pouvez les arrêter par des rivières, noyer tous leurs domestiques et leurs chevaux, les affamer au point de se manger les uns les autres; et si vous croyez que ce trait puisse embellir votre Histoire, faites-les tirer au sort, et servez sur la table ceux sur qui le sort sera tombé. Mais si vous faites cela, faites attention que le Chef des Sauvages chez qui vous les avez envoyés, ne les régale pas de chair humaine, parce que vous ne diriez rien-là de nouveau; je vous conseillerais plutôt de leur faire offrir pour leur repas un Eléphant, un Rhinocéros, ou un Crocodile. Il n'est pas nécessaire de vous dire que le Roi et sa Cour doivent boire dans des crânes humains; mais ce qui m'embarrasse, c'est de savoir quelle sorte de liqueur vous pouvez leur faire boire qui surprenne un Européen; je doute que votre imagination vous fournisse rien de nouveau là-dessus. En traitant des mœurs et des coutumes des Indiens, faites un long chapitre de leurs sortilèges, de leurs superstitions et de leurs cérémonies idolâtres; ce qui vous donnera occasion de lancer quelque trait malin contre la Religion de votre pays : c'est un des ornemens

modernes, dont je vous recommande sur-tout de parer votre Histoire. Vous passerez pour un libertin, tant mieux pour vos Ouvrages : j'en connais un grand nombre qui ne se soutiennent que par cet endroit-là. Autre avis important. Vous ne sauriez trop vous étendre sur le Mariage de vos Indiens; c'est un sujet qui amuse toujours; et comme il conduit à parler de la Polygamie, quel champ ne vous fournira-t-il pas à des réflexions morales et plaisantes! Enfin, lorsque vos Messagers auront leur audience auprès du Roi, vous pouvez vous taire sur le sujet de leur voyage. Il vous suffira de parler de la politesse du Monarque, et des offres obligeantes qu'il leur fait de choisir parmi les beautés de la Cour celles qui seront le plus de leur goût: par ce moyen, vous les dédommagerez de toutes les fatigues que vous leur aurez fait essuyer pendant leur voyage.

Je ne puis pas promettre un grand succès aux Harangues de vos Sauvages, à moins que vous n'ayez l'art d'y placer quelques figures plus hardies que celles que l'on a si souvent employées. Dans les discours des Peuples civilisés, insérez tout ce qui peut faire briller votre érudition, votre esprit et votre jugement. Il n'importe que ce soient des gens d'une con-

dition basse qui prononcent ces discours ; il suffit que vous vous montriez-vous même un homme d'une bonne éducation.

Je vous conseille, en finissant, de ne vous point ménager à l'égard de vos Discours et de vos Harangues, ni sur le nombre, ni sur la longueur ; si vous joignez à cela une bonne quantité de réflexions critiques, d'insinuations scandaleuses, de pensées hardies sur le Gouvernement, et je vous le répète, de railleries libertines sur la Religion, soyez sûr et du débit de vos Ouvrages, et de l'immortalité de votre nom.

ESSAI

SUR

LA CHRONOLOGIE (1).

L'INCERTITUDE et les variations de tous les Philosophes, sont étonnantes au sujet de l'origine du Monde et de son antiquité. On a beau consulter sur cela les Anciens et les Modernes: après les avoir beaucoup lus et étudiés, non-seulement on ne trouve entr'eux aucune conformité sur cet article; on est même obligé de reconnaître que tout ce que les uns et les autres ont pensé sur ce sujet, est si frivole et

(1) Ce petit Traité, extrait d'un Ouvrage anonyme fort rare, intitulé : *Le Monde, son Origine et son Antiquité,* Londres, 1751, petit in-8°. nous a paru digne de trouver place dans ce Recueil, tant par la nature et l'importance du sujet qu'il renferme, que par la Discussion sage et lumineuse avec laquelle l'Auteur examine les différentes opinions des divers Ecrivains qui ont agité la même matière. Il peut servir en quelque sorte d'introduction à l'*Histoire* et à la *Chronologie*, puisqu'il est naturel de connaître et de fixer, s'il est possible, l'origine du Globe sur lequel nous vivons, avant de passer au récit des Evénemens et des Révolutions dont ce même Globe a été le théâtre.

si absurde, qu'il est surprenant que des gens d'esprit et de bon sens, n'aient pas encore ouvert les yeux sur l'inutilité et sur le faux de tous les systêmes qu'on a imaginés sur cette matière.

A l'égard des Anciens, les uns croyant le Monde éternel, se le représentaient comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui; tandis que les autres, persuadés que cet Univers avait commencé, le regardaient en même tems comme si ancien, qu'ils ne pensaient pas qu'il fût possible de rien dire de certain sur l'instant de son origine. Delà, l'extraordinaire et fabuleuse antiquité, que plusieurs Nations se sont attribuée. Chacun donnant carrière à son imagination et ne voulant céder en ancienneté à aucun de ses voisins, se croyait en droit de faire remonter la naissance de ses ancêtres, jusqu'aux tems les plus reculés. Ainsi les habitans de la Bétique en Espagne, se vantaient de conserver les Annales de tout ce qui s'était passé chez eux, depuis six mille ans (1). Les Indiens de leur côté, comptaient six mille

(1) *Hi omnium Hispanorum doctissimi judicantur, et antiquitatis monumenta habent conscripta, ac poëmata, et metris inclusas leges à sex millibus, ut aiunt, annorum.* Strabonis, libro 3°.

quatre cent soixante et un ans, depuis Bacchus jusqu'à Alexandre (1); et les Egyptiens prétendaient avoir l'Histoire Chronologique de leurs Rois, depuis douze à quinze mille ans, sans compter le règne des Dieux et des Héros qui selon eux en avait duré dix-huit mille (2). C'était déjà faire remonter bien haut l'origine du Monde, que de lui donner trente mille ans d'antiquité; mais cela n'approchait pas encore de ce qu'en publiaient les Chaldéens, qui lorsqu'Alexandre passa en Asie, assuraient qu'il y avait déjà plus de quatre cent mille ans, qu'ils observaient les astres (3). En effet, selon

---

(1) *Indi propè gentium soli nunquam migravere finibus suis..... Colliguntur à libero patre ad Alexandrum Magnum Reges eorum, 154. Annis 6451; adjiciunt et menses tres.* Plinii, hist. libro 6°. cap. 21. *Solin* dit à-peu-près la même chose au chapitre 52.

(2) *Eorum nonnulli fabulantur, Deos primùm et Heroas in Ægypto paulò minùs 18,000 regnasse annos.... Homines verò paulò minùs annorum 15,000.* Diodorus libro 2°. *Hérodote* dit encore au 2e. livre de son Histoire, que depuis le premier Roi d'Egypte jusqu'à Séthon, Prêtre de Vulcain, et dernier Roi de ce pays, il s'était écoulé 341 générations d'hommes, qui équivalent à 11,340 années.

(3) *Nàm 403,000 annumerant usque ad Alexandri ascensum, ex quo astrorum observationes à se captas dicunt.* Diodorus, libro 3°. *Cicéron* va plus loin, et

Berose, Abydène et Apollodore (1), ces Peuples comptaient dix générations ou dix Rois, depuis le commencement de leur Monarchie, jusqu'au Déluge ; et ils donnaient au règne de ces Princes, cent vingt sares. Or, selon Eusèbe, le sare Chaldéen, était de trois mille six cents ans ; d'où il résulte que les Chaldéens comptaient quatre cent trente-deux mille ans depuis le premier de leurs Rois jusqu'au Déluge.

Les Modernes, de leur côté, ont tous de concert rejeté cette antiquité extraordinaire. Il est vraisemblable qu'ils ont eu raison de la traiter de fabuleuse et de chimérique ; mais lorsqu'eux mêmes ont entrepris de déterminer les années du Monde, ont-ils pu convenir de rien ? Personne n'ignore les variations et les contradictions de nos plus habiles Chronologistes, qui depuis deux siècles ont pu à peine venir à bout de s'accorder entr'eux sur la vérité de quelqu'une des Epoques anciennes. Cette diversité d'opinions si marquée, ne suffit-elle pas pour prouver la vanité et l'inutilité de ces grands Ouvrages, qui leur ont coûté tant de soins et tant de veilles ? car la vérité

---

leur donne 470,000 années d'observations astronomiques ; mais il s'élève contre cette assertion, qu'il taxe d'impudence et de folie. Voyez au liv. prem. *de Divinatione*.

(1) Eusèbe, *in Chronic.*

est une : elle ne se trouve point dans la division et le partage. On croit pouvoir lever cette difficulté, en disant qu'il ne s'agit point du tout ici des variations ni des contradictions des Chronologistes ; que s'ils varient sur certaines époques, s'ils ne conviennent pas entr'eux sur le règne de certains Princes, sur le tems où sont arrivés certains événemens mémorables, au moins s'accordent-ils tous à fixer les années du Monde et sa durée ; qu'en effet sur cet article il n'y a point à se tromper ; que nous avons sur cela notre règle qui est certaine, et dont il ne nous est pas permis de nous écarter et que cette règle est l'Ecriture dont la Chronologie doit servir à déterminer celle de toutes les Histoires et de tous les Peuples. Rien de plus sensé que ce raisonnement. S'il est vrai qne la Chronologie de l'Ecriture, doive et puisse nous servir de règle dans la supputation des tems, il n'y a point à balancer; c'est là le point fixe d'où il faut partir pour régler toutes les époques. Il ne s'agit donc plus ici que de nous assurer de la vérité du principe. Examinons si la Chronologie de l'Ecriture est pour nous une règle si sainte, si sûre et si infaillible que nous ne puissions, ni nous en éloigner, ni nous tromper en la suivant. Voyons si elle suffit pour décider les contestations dans la matière dont il est question,

et pour fixer un homme sage, et parce que le sentiment de l'éternité du Monde, tout insensé qu'il est, a encore, de nos jours, plusieurs Partisans parmi nous, commençons par en faire voir en peu de mots toute l'absurdité. L'Univers est peut être beaucoup plus ancien qu'on ne le croit communément; mais d'imaginer qu'il soit éternel, et qu'il n'ait point eu de commencement, c'est le comble de l'extravagance.

CHAPITRE PREMIER.

De l'éternité du Monde.

Le Monde est-il éternel? est-il vrai qu'il existe de toute éternité? il n'y a point d'homme sage que cette question ne révolte, et qui ne la trouve également ridicule et déplacée. Comme c'est une vérité incontestable que tout ce qui a commencé d'être, doit naturellement finir, de même, personne ne doute, que ce qui est sujet à finir, ne doive avoir eu un commencement. Ce n'est point un principe imaginé par les Philosophes, assez sujets à se tromper et à prendre pour la vérité même, ce qui n'en a que l'apparence : il est dans la nature, et sur ce pied là, parce que l'expérience nous apprend qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne

finisse, il n'y a point aussi d'homme sensé qui ne trouve fort étrange que l'on mette en question, si ce tout, dont toutes les parties tendent manifestement à leur fin, a eu lui-même un commencement et un principe. On a beau dire qu'il ne se fait rien de rien; on accorde que la chose est impossible dans le cours ordinaire de la Nature; mais vouloir borner la puissance du Créateur, vouloir le réduire comme un ouvrier ordinaire, à ne pouvoir exercer sa sagesse et son activité que sur un sujet qui existe précédemment; vouloir lui ôter le pouvoir de tirer du néant même la matière sur laquelle, dans ses décrets éternels, il a résolu d'opérer; vouloir en conséquence que ce Monde soit éternel, ou que la matière dont il est formé, existe de toute éternité, c'est manifestement extravagant, puisque c'est nier la toute puissance de Dieu, et par conséquent son existence.

Cependant ce systême de l'éternité du Monde, tout absurde et tout insensé qu'il est, a été le systême favori des Anciens. Les uns se le sont représenté comme subsistant de toute éternité dans l'état où nous le voyons; d'autres en supposant que sa forme présente n'a pas toujours existé, l'ont cru du moins éternel quant à sa matière. Tous ou presque tous se sont accordés à supposer certains principes préexistans,

sur lesquels la cause efficiente du Monde avait agi, et dont elle s'était servie pour le former. Il est inutile de s'arrêter, ni à prouver que cette opinion des Anciens, eût-elle été généralement reçue parmi eux, ne saurait être d'aucun poids, d'aucune autorité pour décider la question dont il s'agit. L'argument tiré de ce qu'ils ont crû et de ce qu'ils ont pensé, ne peut faire impression tout au plus que sur l'esprit des ignorans qui ne savent pas qu'il n'y a point de folies, point d'absurdités que ces vénérables Anciens n'aient été capables d'imaginer et d'admettre. A l'égard du sentiment en lui-même, tant d'excellentes plumes ont travaillé à le réfuter, et l'ont fait si solidement, qu'il semble qu'il y ait de la témérité à entreprendre ici de traiter la même matière. Aussi mon dessein n'est-il point de rappeler en détail ce qu'ils ont écrit sur ce sujet; je me borne simplement à quelques réflexions que j'ai cru propres à l'éclaircir. Du reste, je tiens pour un tems perdu, celui qu'on emploie à persuader à des insensés qu'ils pêchent par le sens commun, ou à convaincre des sourds obstinés, qui ont résolu de ne pas entendre.

Examinons d'abord ce que c'est, selon les partisans du systême que nous attaquons, que ces principes préexistans dont on veut que la cause efficiente du Monde se soit servie pour

le former. Parmi les Anciens, ils ont été nommés Atomes par les Epicuriens, c'est-à-dire, corps indivisibles. Les autres les ont appelés Elémens; quelques-uns se sont servi pour les désigner du mot général de Semences des choses; plusieurs enfin ont compris toutes ces idées sous le nom de Matière. C'est encore sur ce nom qu'ils sont connus aujourd'hui, de ceux qui parmi nous soutiennent la même opinion; et par ce terme ils entendent une certaine matière première, matière informe, qui n'était d'abord ni eau, ni feu, ni terre, ni air, ni rien de tout ce que nous voyons et qui par le mouvement a pris et peut prendre encore toutes les différentes formes qui font le caractère distinctif de tous les êtres.

Je demanderais volontiers d'abord à ces Philosophes, sur quel fondement ils ont imaginé cette Matière première, cette matière informe, susceptible de toutes les formes; ces Elémens simples et purs, qui ne sont point les Elémens dont nous nous servons, et qui, par leur mélange, ont servi et servent encore au développement et à l'accroissement de toutes les espèces passagères qui entretiennent la scène du Monde. Il ne s'agit point ici d'entrer dans la question des premiers principes des choses, ni d'examiner si pour produire les êtres différens que renferme ce vaste Univers, l'Intelligence su-

prême n'a pas préparé, comme quelques-uns l'ont prétendu, une multitude de natures simples, qui ne sont jamais sorties d'aucune matière première différente d'elles-mêmes; qui n'ont d'autre cause immédiate de leur formation que le Créateur; qui n'ont point passé d'un premier état à un second; qui sont invariables, indestructibles et ingénérables; et qui ne pouvant être altérées par quelque mouvement que ce soit, ni changées, ni converties en d'autres natures, ni réduites en autre chose que ce qu'elles ont toujours été, ne peuvent par la même raison devoir leur nature spécifique à aucune forme qui leur ait été donnée par le mouvement. Il suffit de savoir que, soit en petit, soit en grand, l'Or, le Fer, le Mercure et les autres métaux, la Terre, l'Eau, le Feu, le Sable, l'Huile, le Sel, en un mot tous les corps simples, quelque analyse que l'on en fasse, sont toujours précisément la même chose; et que de quelque art que l'on se soit servi jusqu'ici, quelque dissolvant qu'on ait employé, quelque gradué ou quelque violent qu'ait été le feu auquel on les a mis, quelque décomposition qu'on en ait faite, il n'a jamais été possible d'en tirer la moindre parcelle de cette Matière première, de ces Elémens simples dont on parle, et que l'on ne connaît que de nom. D'où il résulte que ces natures sont chacune à elle-même leur

Matière première; que comme le mouvement le plus violent et le plus varié, droit, oblique, circulaire, ne peut venir à bout de les résoudre en autre chose que ce qu'elles sont en effet, elles ne doivent point leur structure au Mouvement; et que par conséquent il est ridicule d'attribuer l'origine de cet Univers à une Matière première, à des Elémens simples, purs, qui n'existent qu'en imagination et en idée.

D'ailleurs, quand cette Matière première, ces Elémens simples, ces Principes préexistans, quels qu'ils soient, seraient aussi réels qu'ils sont imaginaires et chimériques, que pourrait-on en conclure? S'ensuivrait-il delà que le Monde existe de toute éternité, ou que la Matière est éternelle? Au contraire, le bon sens ne dicte-t-il pas que tout effet suppose une cause, et tout ouvrage un Ouvrier? Ces idées sont inséparables. Une plante est sortie d'une graine, sortie elle-même d'une autre plante, qui provenait de même d'une graine qu'une troisième plante avait produite. De même il n'y a point d'animal qui n'ait un père; ce père avait le sien, celui-ci un autre. Qu'on remonte, si l'on veut, jusqu'à l'infini, toutes les générations de la plante aboutiront toujours, ou à une première plante, ou à une première graine, d'où toutes les autres plantes sont sorties; comme toutes les générations de l'animal iront

se réunir dans le premier animal, qui a été le père et le principe de toute l'espèce. Voudra-t-on excepter le Monde de cette règle générale? Prétendra-t-on qu'il s'est fait lui-même? Il vaudrait autant dire qu'une montre s'est faite elle-même sans le secours d'un Horloger, et que pour se bâtir, le Louvre n'a eu besoin ni de Maçons, ni d'Architecte.

On est donc obligé, pour la formation de cet Univers, d'avoir recours à une première cause efficiente qui l'ait produit; et comme il est évident que la cause doit être antérieure à l'effet et le précéder, il semble que dès-lors on soit forcé de renoncer à l'Eternité du Monde et de la Matière. Nos Matérialistes modernes n'en conviennent pas, et confondant la cause avec l'effet, à l'imitation d'Epicure, leur maître, ils attribuent l'origine des choses au Hasard, c'est-à-dire, selon eux, au Mouvement et au concours fortuit des parties insensibles de la Matière. Ils disent que ces parcelles, ou molécules de Matière de différentes formes, qui ne sont autre chose que les Atomes de Leucippe et de Démocrite, étant mues de toute éternité dans un vide immense et infini, s'étaient enfin accrochées depuis un certain tems; que marchant les unes sur une ligne droite, les autres sur une ligne courbe, oblique, déclinante, elles s'étaient différemment pelotonnées, et

avaient produit différentes formes, et que de leurs combinaisons fortuites et diverses, étaient sortis le Soleil, la Lune, tous les Astres, la Terre, les Plantes et les Animaux; en sorte qu'on pouvait dire que le Hasard seul avait fabriqué de cette même pâte, le Monde et les Etres intelligens qui l'habitent. Il n'y a point d'homme sensé qui n'apperçoive d'abord combien ce système, affreux renferme d'extravagances et d'absurdités. Car, premièrement, que l'on remonte, si l'on veut, de Monde en Monde jusqu'à l'infini, toujours sera-t-il vrai de dire que l'on pourra concevoir un instant où le premier de ces Mondes n'aura pas existé, attendant pour se former le concours fortuit des Atomes ou des parties insensibles de la Matière. On pourra donc assurer, avec la même vérité, que le Monde n'est pas éternel, puisqu'il sera possible d'assigner un instant, auquel tems il aura commencé d'être.

D'ailleurs, ce Mouvement qu'on suppose de toute éternité dans la Matière, d'où peut-on imaginer qu'il lui soit venu? Car elle ne l'a certainement point d'elle-même. L'expérience nous apprend que le Mouvement n'est point du tout essentiel à la Matière; qu'elle est d'elle-même parfaitement indifférente au mouvement ou au repos; et qu'elle ne se remue qu'autant qu'elle est mise en Mouvement par quelque cause

cause extérieure et étrangère. Il n'y a donc ici que deux partis à prendre, ou de supposer gratis et sans fondement, contre l'expérience et le bon sens, que ce mouvement dans lequel on prétend que la Matière était de toute éternité, lui était propre et essentiel; qu'elle ne le tenait que d'elle-même; qu'elle l'avait en elle-même : ou bien si ce système paraît insoutenable, comme il l'est en effet, d'avoir recours à une cause première, antérieure à la Matière et plus puissante qu'elle, qui lui ait imprimé ce mouvement, et par conséquent de renoncer de bonne grace à la flatteuse chimère de l'éternité du Monde et de la Matière.

Mais cet heureux Hasard, auquel on attribue l'origine de cet Univers, qu'est-ce que c'est, et que prétend-on que nous entendions par ce terme? De quelque façon qu'on le définisse, ce sera certainement toujours une cause morte, impuissante, incapable de produire, je ne dis pas un Monde, mais même le moindre animal, ou la moindre plante. Le Mouvement que quelques-uns voudraient nous faire regarder comme la cause efficiente de tous les êtres, peut bien servir à la conservation du Monde; mais il ne saurait le produire ni le former : il fait marcher la montre, mais il ne peut pas la construire. Si c'est au Hasard et au Mouvement, si c'est au concours fortuit des parties

insensibles de la Matière qu'on doit attribuer la formation de tout ce qui existe; s'ils ont pu produire un Ciel, un Soleil, tant d'autres Astres, une Atmosphère, une Terre, des Mers, des Plantes, des Hommes et des Animaux : pourquoi ne nous donnent-ils pas encore quelquefois, du moins de loin en loin et de tems en tems, quelques-uns de ces magnifiques spectacles ? Comment le Hasard et le Mouvement, ces deux causes autrefois assez puissantes et assez actives pour former un Monde, n'ont-ils pu, depuis que ce Monde est Monde, et ne peuvent-ils pas encore aujourd'hui produire, je ne dis pas un Chêne, un Homme ou un Eléphant, mais le moindre Insecte, un Ciron, une Mite, le moindre brin d'herbe.

La sagesse qui éclate dans la formation de cet Univers, l'ordre et l'uniformité qui y règnent; le dessein si marqué qu'on observe dans toutes ses parties, prouvent invinciblement à quiconque a des yeux, que ce n'est qu'à un Etre très-sage et très-intelligent qu'il peut devoir son origine. Un édifice bâti dans toutes les règles, suppose beaucoup d'art et d'expérience dans l'Architecte qui en a conçu le dessin, et par les soins duquel il a été élevé; et à la vue d'un Tableau de Michel-Ange, de Raphaël ou du Poussin, on ne s'avise point de douter s'il a été

fait par un Peintre habile; cette habileté et cette industrie qui brillent dans tous les chefs-d'œuvre de l'art, et qui ont éternisé les noms de leurs Auteurs; cette même industrie qui, de quelque principe qu'elle parte, se fait appercevoir dans tous les Animaux, dans les plus vils Insectes, dans la plus petite Mite, dans le moindre Vermisseau qui marche, qui voit, qui se détourne quand on s'oppose à son chemin, qui cherche sa nourriture, qui mange, qui digère, qui, en un mot, a, en petit, tout ce que nous avons en grand: cette intelligence, qui est le propre de l'homme, et qui semble avoir été communiquée à chaque espèce animale dans la proportion qui lui convient, l'attribuera-t-on à une cause aussi insensible et aussi aveugle, que le Hasard et le Mouvement? Ces opérations qui, dans l'homme en particulier, marquent tant de force, tant de capacité, tant d'étendue, ne sont-elles l'effet que de l'agitation, de la réflexion, du concours et de l'union fortuite de quelques atomes, de quelques parcelles ou molécules d'une Matière sans raison, sans intelligence aucune? Dire que la Matière mise en mouvement, et guidée par le Hasard seul, ait pu opérer tout cela, il vaudrait autant dire que les rochers et les forêts peuvent engendrer des Ours et des Sangliers, et que le flux et le reflux

de la Mer est capable de produire des Dauphins et des Baleines.

L'ordre et l'uniformité qui règnent dans tout l'Univers, concourent à démontrer la même vérité, et l'absurdité de l'opinion contraire. Ce même ordre, cette variété toujours uniforme et toujours la même que nous admirons dans les Cieux, dans le cours du Soleil, de la Lune et des Planètes, dans les révolutions des autres Astres, toujours constantes et invariables, ce même ordre et cette même uniformité se retrouvent dans toute la Nature. Depuis qu'on se souvient qu'il y a des hommes sur la Terre, l'Air a toujours servi à leur respiration; il a toujours été pour eux le séjour de différens météores, le véhicule des sons, de la lumière et des odeurs : la Mer n'a point cessé de fournir matière à leurs réflexions, par son flux et son reflux toujours constant et uniforme : la Terre, destinée à les porter et à les nourrir, a continué, sans interruption, à leur rendre les mêmes services; et les Plantes qu'elle enfante de son sein, comme les Animaux qui l'habitent, ont toujours été les mêmes dans leur espèce. Dans ceux-ci, l'espèce ovipare a toujours mis bas des œufs, d'où après un certain tems, et à l'aide d'un certain degré de chaleur, doivent sortir les petits; et l'espèce vivipare n'a jamais

manqué de mettre au monde des petits, parfaits et tout formés. Qu'on lise les Histoires, qu'on parcoure différens Pays, on trouvera qu'à quelques légères différences près, dans tous les tems et dans tous les lieux, les Hommes ont toujours été formés sur le même moule. Qu'on avance dans la Mer au tems du reflux, on y reconnaîtra dans une multitude prodigieuse de coquillages épars sur le sable, la postérité de ceux que les Curieux conservent depuis des centaines d'années dans leurs cabinets : les pères et les enfans sont parfaitement les mêmes ; ils sont tous invariablement la copie d'un premier modèle. Qu'on parcoure nos Plaines, nos Bois et nos Montagnes, on n'y découvrira aucune plante dont la racine, la tige, les feuilles, les fleurs et les fruits ne soient exactement les mêmes qui se trouvent décrites dans nos Histoires naturelles, ou représentées dans les herbiers de nos Botanistes. Jamais homme ne fut le père d'un Cheval ou d'un Eléphant ; jamais le Lion n'engendra un Pigeon ou une Perdrix, et jamais graine de Laitue ne produisit un Chou, une Carotte ou une Asperge. Dans la propagation des Plantes et des Animaux, chaque espèce se perpétue toujours sous la même forme, avec les mêmes inclinations, les mêmes vertus, les mêmes propriétés. Une uniformité si constante, peut-elle donc s'attribuer au Hasard et au con-

cours fortuit de quelques parcelles de Matière.

Il en est de même du dessein si marqué que l'on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans toutes les parties de la Nature. Pour peu qu'on les considère avec attention, il est impossible de ne pas convenir que toutes sont formées pour un certain usage, et que celles même dont les actions semblent être contraires, sont destinées à concourir admirablement au bien et à la conservation du tout. Si l'œil est fait pour voir, le Soleil n'a-t-il pas été formé pour l'éclairer? Si l'oreille est faite pour entendre, l'Air n'a-t-il pas été destiné à porter jusqu'à elle, par ses vibrations, les sons sans lesquels cet organe serait inutile? Ce que les pluies ont humecté, l'Air et le Soleil le sèchent. Le feu échauffe, par sa chaleur, ce que le froid a glacé; et l'eau éteint le feu, lorsque, devenu trop violent, il brûle et peut causer un incendie. Il n'y a point de partie dans l'Univers, quelque vile, quelque accidentelle à la nature que l'on puisse imaginer, qui ne soit nécessaire à sa conservation et à son entretien, et dont il puisse se passer sans perdre quelque chose de ses avantages ou de sa beauté. Si nous n'en appercevons pas toujours la destination, ce que nos faibles lumières nous laissent entrevoir, doit nous convaincre que dans ce que nous ne voyons point, il n'y a pas un dessein moins formé et

une utilité moins réelle. Une fin si marquée sera-t-elle donc encore une production du Hasard ? Celui qui ne voit point, aura donc formé l'œil ; et la structure merveilleuse de l'oreille sera l'ouvrage d'une Matière sourde et insensible ? Non ; et tant qu'on ne voudra pas renoncer absolument au sens commun, il sera toujours vrai de dire que quelques combinaisons que l'on puisse imaginer dans la Matière, pour agir avec tant de vues et tant de desseins, pour se diversifier en tant de formes, pour se prêter et s'accommoder à tant de propriétés différentes, et ne jamais s'y tromper, il faut qu'elle ait eu l'intelligence même en partage.

C'est là, en effet, le dernier retranchement des Matérialistes. Instruits par leurs maîtres, Epicure et Spinosa, ils ne se sont pas contentés de faire de la Matière, contre toutes les lumières du bon sens et de la raison, la cause première de tous les êtres, un Etre éternel et nécessaire, c'est-à-dire, qui existe nécessairement de toute éternité, parce qu'il n'a pas pu ne pas exister toujours : ils l'ont encore érigée en Divinité, en lui communiquant libéralement le don de sagesse et d'intelligence. J'ai déjà averti qu'il était inutile de parler à des sourds, et de s'amuser à vouloir convaincre des gens qui sont déterminés à ne pas entendre. D'ailleurs, je crois fort peu nécessaire, pour l'ins-

truction du Lecteur, que je m'arrête ici à examiner si la Matière est capable de penser, ou si elle ne l'est pas; je n'ai donc qu'un mot à répondre à ces Philosophes sublimes qui veulent en faire un être intelligent. Vous blâmez Descartes et les Cartésiens, leur dirai-je, d'avoir osé prétendre que la Matière est incapable de penser, parce que, selon vous, nous n'avons aucune idée de la pensée et de l'esprit, et que nous n'en avons qu'une fort imparfaite de la Matière, dont nous ne pouvons nous flatter de connaître toutes les propriétés essentielles. En cela, peut-être, n'avez-vous pas tort. Mais quand vous soutenez vous-même que cette même Matière aveugle et muette, telle que nous la connaissons, et dont, de votre aveu, nous ne connaissons que cela, est douée de connaissance, de sagesse et de sentiment, sur quel fondement osez-vous avancer une opinion aussi hardie? D'où le savez-vous? quelle preuve en avez-vous? Et s'il est vrai que vous n'en ayez aucune, comme il n'y a pas lieu d'en douter, n'est-ce pas une témérité extrême d'oser vous persuader, et d'oser vous flatter de persuader jamais aux hommes un si étrange paradoxe?

Reprenons et concluons. On remarque dans la construction et le gouvernement de cet Univers, tant de sagesse et d'intelligence, un des-

sein si marqué dans son tout et dans chacune de ses parties, un ordre si constant, une uniformité si régulière et si invariable, qu'il faut avoir renoncé à toutes les lumières de la raison, pour en attribuer l'origine à tout autre qu'à un être souverainement sage et intelligent. Or, il est de la dernière absurdité, de penser que la Matière, le Hasard, le Mouvement, le concours fortuit de quelques Atomes puissent jamais agir avec intelligence et avec sagesse, avec dessein, avec vue, avec ordre et uniformité. Donc, il est également absurde et extravagant d'imaginer, avec les Epicuriens anciens et modernes, que la Matière et le Hasard aient pu être la cause efficiente du Monde; donc, le Monde n'est point éternel.

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la Chronologie de l'Ecriture, et de son autorité.

Le Monde n'est pas éternel; il est également absurde et extravagant de le penser: il a donc commencé d'être; mais est-il possible de fixer le moment précis de son origine? Peut-on compter le nombre de ses années, et déterminer sûrement combien il y a de tems qu'il

existe ? Les Anciens ne l'ont jamais cru, personne d'entr'eux ne l'a tenté : tous ont été persuadés que les premiers tems, dont sa formation a été suivie, étaient remplis de tant d'obscurité, et couverts de ténèbres si épaisses, qu'il était absolument impossible de remonter jusqu'au premier instant de son existence. Les Juifs, plus hardis, furent les premiers et les seuls qui entreprirent de fixer l'époque de son commencement. Les autres Nations eurent beau condamner leur entreprise, et la traiter de téméraire : fondés sur l'autorité de leurs Ecritures, ils prétendirent pouvoir assigner le moment précis où il avait été formé ; et les premiers Chrétiens pleins de vénération pour ces mêmes Ecritures, en admettant la Chronologie des Juifs, adoptèrent en même-tems toutes leurs idées sur l'origine de cet Univers. Depuis ce tems-là, la Chronologie de l'Ecriture a été la règle que nos Chronologistes ont inviolablement suivie : ils l'ont regardée comme le point fixe dont ils devaient partir pour compter les années de la durée du Monde, et dont il ne leur était pas permis de s'écarter. Ont-ils eu tort ? ont-ils eu raison ? Leur opinion sur cet article, est-elle bien ou mal fondée ? C'est ce qu'il est à propos d'examiner.

J'avoue qu'il semble y avoir de la témérité, à oser seulement paraître révoquer en doute

la vérité d'un sentiment universellement reçu par tout ce qu'il y a de plus grands Génies, par tout ce que nous connaissons de plus respectable, de plus savant et de plus habile. Sans parler des Scaliger, des Petau, des Marsham, des Ussérius, et de tant d'autres Ecrivains célèbres parmi les Modernes, la Chronologie de l'Ecriture a été suivie, respectée, canonisée, pour ainsi dire, par toute l'Antiquité Chrétienne, par tous les Pères et les Ecrivains Ecclésiastiques. Je le sais, et à Dieu ne plaise que j'aie dessein de manquer en rien au respect que je dois à mes Docteurs et à mes Maîtres. Mais l'expérience du passé ne devrait-elle pas peut-être nous rendre sages pour l'avenir; et cette même expérience ne nous apprend-elle pas que les opinions les plus généralement répandues et les mieux autorisées, ne sont pas toujours les plus exactement vraies; que les Pères mêmes les plus respectables et les plus habiles ont eu quelquefois des sentimens qui, quoique assez généralement reçus et approuvés de leur tems, sont aujourd'hui proscrits et regardés comme peu conformes ou à la vérité, ou même à la doctrine orthodoxe; qu'au contraire, ces mêmes Pères, ces mêmes Ecrivains Ecclésiastiques, ont quelquefois regardé pendant long-tems, avec toute l'Eglise, comme des rêveries ou comme des erreurs, des vérités dont l'évidence a

été depuis démontrée (1); qu'en un mot, comme dans tout ce qui n'est pas de foi, les hommes les plus pieux, les plus saints peuvent se tromper, il est permis aussi d'examiner ce qu'ils ont pensé, et d'en faire voir la fausseté, lorsque l'on a de justes raisons de croire qu'ils se sont écartés de la droite route. Pour moi, je déclare que je ne vais pas si loin, et que je n'entreprends dans ce Chapitre, ni de réfuter personne, ni d'établir aucun système. Mon dessein n'est point de décider de la vérité du sentiment qui fait de l'Ecriture notre unique règle pour la Chronologie : je propose seulement mes doutes, mes vues et mes conjectures.

Posons d'abord un principe certain, dont nous convenons tous : c'est que l'Ecriture est la règle de notre foi, dans tout ce qui concerne le Dogme et la Morale; que c'est le flambeau qui doit nous guider; que hors d'elle il n'y a que ténèbres, et qu'erreur; qu'étant inspirée de Dieu, étant la pure parole de Dieu, nous devons l'écouter avec respect et la suivre comme la vérité même. Mais doit-elle avoir la même autorité en ce qui regarde la Chronologie? Il serait inutile de consulter là-dessus

(1) Voyez entr'autres ce qui a été dit au sujet des Antipodes, dans le *Traité des Sentimens des Anciens sur le Monde*, chap. 4, pages 205 et suiv.

un Indien ou un Chinois, qui ne regarderaient les Livres Sacrés, que comme un recueil des Annales particulières de la Nation Juive, et qui n'auraient pas pour eux plus de considération que pour une Histoire ordinaire de tout autre Peuple. On n'avancerait pas beaucoup plus en proposant la même question à quelqu'un de ces Rabbins fanatiques, qui, par un respect outré et superstitieux pour l'Ecriture, non contents de la croire inspirée de Dieu, quant aux choses qu'elle contient et qu'on y lit, voudrait encore étendre le même privilége jusqu'au style, jusqu'aux mots, aux syllabes, aux points et aux virgules. Les premiers ne reconnaissant aucune inspiration divine dans les Ecrivains Sacrés, leur donnent trop, en attribuant à l'homme seul, tout ce qu'on lit dans leurs écrits; celui-ci leur donne trop peu, en voulant étendre l'inspiration jusqu'aux choses, qui certainement ne leur ont point été inspirées. L'Eglise et les Théologiens Catholiques, tiennent une conduite plus sensée, en distinguant sagement, dans l'Ecriture, ce qui vient de Dieu, et ce qui est purement de l'homme; ce qu'on ne doit attribuer qu'à l'Ecrivain, et ce qui lui ayant été dicté par le Saint-Esprit, doit être respecté comme une inspiration divine. Dans tout ce qui est de lui, l'homme peut se tromper; au lieu de rendre ses vrais sentimens, il peut ac-

commoder son style et ses expressions à la portée, à la façon de penser de ceux à qui il parle et qu'il veut instruire. Dans tout ce qui vient de Dieu, il n'y a ni erreur à craindre ni ménagement à attendre : tout est vrai; il ne reste qu'à écouter et à se soumettre. En partant de ce principe, la question que j'ai proposée se réduit à savoir, si la Chronologie de l'Ecriture est inspirée ou non, puisque si elle l'est, nous convenons tous qu'elle doit faire notre règle. Il ne m'appartient point de décider ici une question aussi importante; je me contenterai de faire à ce sujet deux réflexions qui pourront servir à éclaircir cette matière.

I. Personne n'ignore combien les Rabbins ont défiguré l'Histoire des anciens Patriarches. Ils en ont fait des Contes aussi romanesques et aussi puérils que ceux de Peau-d'Ane ou du Petit-Poucet. Cependant tout absurdes et tout ridicules qu'ils sont, il ne laissent pas d'avoir été adoptés par quelques-uns de nos Ecrivains; et nous ne voyons point qu'ils en aient été repris, quoique ces récits fabuleux n'aient aucun fondement dans les Livres Sacrés, et que quelquefois même, ils soient contraires à ce qu'on y lit. Voici entr'autres ce que nous raconte sur la foi de Maimonide, d'Abraham et de son père Tharé, un Auteur moderne, certainement très-savant et des plus versés dans la connaissance des Langues Orientales.

« Tharé, dit-il (1), selon le Livre de Josué, » était Idolâtre, et selon tous les Orientaux, » il est un des Auteurs de l'Idolâtrie. Lors » donc que sa femme *Thit*, attachée à la vé- » ritable Religion, le vit par politique ou au- » trement donner dans des cultes Idolâtres, » outre les déplaisirs qu'il lui causait peut-être » d'ailleurs, elle se crut obligée de s'élever » contre lui. Division dans la famille. Quel- » ques-uns de ses enfans s'attachent à leur » père; d'autres s'en séparent. Est-il quel- » que modération dans les guerres de Reli- » gion? L'Ecriture ne dit rien de ces combats » domestiques ou publics; mais osons conjec- » turer qu'il y en eut, et de violents. Abraham » paraît avoir été un homme paisible, mais » brave. Il était amateur des Sciences, selon » ce qu'en disent les Anciens. Si l'on s'en » rapporte à toutes les Traditions Orientales, » il était tous les jours fatigué par mille al- » tercations avec son père, ses frères, ses » compatriotes. Dieu pour le conserver, lui, » la Religion, les Sciences, etc., lui inspira » le dessein de sortir de la Chaldée. L'Ecri- » ture dit, qu'il avait avec lui Tharé; mais

(1) M. Fourmont l'aîné, *Réflexions sur l'Origine de l'Histoire et la Succession des anciens Peuples*, tome 1, liv. 2, sect. 3, chap. 4.

» Tharé était alors décrépit; et qui sait s'il » était avec Abraham de bon gré » ?

L'Auteur raconte ensuite, comment *Thit*, c'est-à-dire la femme de Tharé, mère d'Abraham, déclare une guerre ouverte à son mari, met Abraham dans son parti, le fait sortir d'Ur, son pays natal, où par l'invention des Arts, il s'était rendu fort considérable, et enfin le mène à Charan, où il devient un Roi très-puissant pour ces tems-là. M. Fourmont avoue que l'Ecriture ne dit rien, ni de ces démêlés d'Abraham avec sa famille, ni de sa prétendue Royauté à Charan, ni des disputes de Religion qu'il eut à soutenir dans la Chaldée contre ses compatriotes, ni du danger qu'il courût d'y être mis à mort à cause de son zèle pour le culte du vrai Dieu, par le Roi idolâtre, qui régnait alors dans ce pays. Il reconnaît, dis-je, que l'Ecriture ne parle point de tout cela. N'importe, il croit que toute abrégée qu'elle est, elle représente les mêmes faits, lorsqu'elle est jointe aux Traditions Orientales. C'est sur la foi de ces prétendues Traditions, ou peu conformes, ou même souvent tout-à-fait opposées à l'idée que le Texte Sacré nous donne de ce Patriarche, que cet Auteur s'élève contre ceux de nos Ecrivains qui rejettent comme fabuleux, tout ce récit des démêlés d'Abraham avec les Chaldéens, ses compatriotes, prétendant

dant même mettre la certitude de l'aventure de la fournaise, où les Rabbins disent que le Patriarche fut jeté par les Idolâtres, en parallèle avec celle du supplice de nos Martyrs. « Lorsque, dit-il, l'on révoque en doute une » telle histoire, songe-t-on aux événemens de » nos jours et à plusieurs qui ont précédé. » Pense-t-on même à nos Martyrs, soit des pre- » miers tems du Christianisme, à Rome et dans » la Grèce, soit de notre siècle, au Japon et » ailleurs ? On peut donc mettre, conclut-il, » au nombre des vérités Historiques, ces guer- » res de Religion, dont nous parlent les Orien- » taux ».

Voilà donc les Traditions Orientales et Rabbiniques, mises par M. Fourmont, non-seulement au nombre des vérités Historiques, mais même en parallèle avec les faits rapportés par les Livres Saints, malgré le silence qu'ils gardent sur ces Traditions, et quoiqu'ils semblent même quelquefois les contredire. Or, si en écrivant les faits historiques rapportés dans l'Ecriture, les Auteurs Sacrés ont été inspirés, si le Saint Esprit a conduit leurs plumes, en un mot si les récits historiques qu'elle renferme sont la pure parole de Dieu, je demande s'il peut être jamais permis d'en retrancher ou d'y ajouter? Au contraire, si l'on permet d'ajouter à ces faits, d'en retrancher, de les interpréter

et de les expliquer à sa fantaisie, comme M. Fourmont le fait ici, et comme l'ont fait plusieurs autres Ecrivains Catholiques qu'on pourrait citer, n'est-ce pas une preuve ou du moins un aveu tacite, que les Livres Historiques de l'Ecriture n'exigent qu'une foi humaine et une créance ordinaire?

Cette réflexion tirera une nouvelle force des observations suivantes. Il est dit formellement dans l'Ecclésiastique (1), que Samuël mourut, et qu'après sa mort il déclara et fit connaître à Saül, que la fin de sa vie était proche; qu'il éleva sa voix du fond de la terre et prophétisa pour détruire l'impiété de la Nation. Voilà une apparition de Samuël rapportée en termes bien clairs et bien précis. Cependant les Pères et les Commentateurs sont fort partagés sur sa réalité. Les uns la croyent, d'autres la nient, et ne pensent pas pour cela s'éloigner du respect dû à la Divinité de l'Ecriture. Il en est de même de l'Histoire de Jephté et de son vœu. Nicolas de Lyra, Pagnin, Vatable, Munstar, Estius, Grotius, Urbain Chevreau, et plusieurs autres ont cru qu'il n'avait point sacrifié sa fille; mais qu'il l'avait dévouée au culte des autels, avec l'obligation de garder une perpétuelle virginité. Au contraire, Saint

(1) Cap. 46, verb. 23.

Ambroise, Saint Jérôme, Saint Augustin, Saint Jean-Chrysostôme, Théodoret, Saint Thomas, et la foule des Commentateurs, prétendent qu'elle fût égorgée et brûlée ensuite pour accomplir le vœu de son père. On pourrait citer cent autres traits de cette nature. Or, que peut-on penser de cette liberté, que les Pères et les Interprètes se sont donnée d'entendre et d'expliquer à leur gré les faits les plus clairs rapportés dans l'Ecriture? N'est-il pas naturel d'en conclure qu'ils eussent été plus réservés, s'ils l'avaient regardée comme devant être notre règle dans le récit des événemens et des vérités Historiques. Passons à quelque chose de plus marqué.

II. Tout le monde sait qu'avant Copernic, l'opinion commune était que la Terre immobile occupait le centre du Monde, et que les Planètes au nombre desquelles on mettait le Soleil, tournaient autour d'elle. Ce système est clairement établi dans l'Ecriture (1); il y est même appuyé par deux faits rapportés en termes si formels et si précis qu'ils ne semblent pas pouvoir être expliqués dans le sentiment contraire; les voici:

Les petits Rois de la Palestine alarmés de l'alliance que Josué avait faite avec les Gabao-

(1) *Terra autem in æternum stat.*

nites, résolurent de s'unir entr'eux pour prévenir les suites qu'elle pouvait avoir à leur préjudice. Cinq des principaux se liguèrent, et allèrent mettre le siège devant Gabaon. Josué, instruit de l'extrémité où ses alliés étaient réduits, prit l'élite de son armée, marcha toute la nuit, attaqua les ennemis dès le matin, sans leur donner le tems de se reconnaître, en tailla en pièces la plus grande partie, et mit le reste en déroute. Ils fuyaient dans la vallée de Bethoron, lorsque le Seigneur fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres, qui en tua un nombre infini. Alors Josué dit (1) : « Soleil, » arrête-toi vis-à-vis de Gabaon ; Lune, n'avance » pas contre la vallée d'Aïalon ; et le Soleil et » la Lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le Peuple » du Seigneur se fut vengé de ses ennemis ». Le Prophète Habacuc dit aussi positivement, qu'en cette occasion le Soleil et la Lune s'arrêtèrent dans leur demeure (2), et l'auteur de l'Ecclésiastique, parlant de Josué, « le Soleil, » dit-il (3), ne s'est-il pas arrêté dans sa

(1) Josué, *cap.* 10, *vers.* 13.

(2) *Sol et Luna steterunt in habitaculo suo.* Habac. cap. 3, vers. 11.

(3) *An non in iracundiâ ejus impeditus est Sol, et una dies facta est quasi duo ?* Ecclesiast. cap. 46, vers. 5.

» colère; et un jour n'a-t-il pas été aussi long » que deux autres ». Venons au second fait.

Le Roi Ezéchias étant tombé malade, n'attendait plus que la mort, suivant la prédiction qu'Isaïe lui en avait faite de la part de Dieu (1), lorsque le Seigneur, touché des prières et des larmes de ce Prince, ordonna au Prophète de retourner lui annoncer qu'il le guérirait et que ses jours étaient prolongés de quinze années. » Et quel signe me donnerez-vous, lui dit » Ezéchias, qui puisse m'assurer de cette gué» rison. Voulez-vous, répondit Isaïe, que » l'ombre du Soleil s'avance de dix lignes, ou » qu'elle retourne en arrière d'autant de degrés. » Il est aisé, répartit le Roi, que l'ombre » s'avance de dix lignes; ce n'est pas là ce » que je veux, mais qu'elle recule de dix de» grés ». Isaïe pria le Seigneur, et l'Ecriture dit expressément que le Soleil qui avait déjà passé dix lignes, recula en arrière de dix degrés (2). Le fait est confirmé par l'auteur de l'Ecclésiastique qui, parlant de ce prodige, dit que sous le règne d'Ezéchias, le Soleil re-

(1) IV. *Reg. cap.* 20, *vers.* 1.

(2) *Et reversus est Sol decem lineis per gradus quos descenderat.* Isaïe, cap. 28, vers. 8.

cula en arrière et prolongea les jours de ce Prince (1).

Voilà des faits bien marqués, des passages bien formels et bien précis en faveur de l'ancien système, qui place la Terre immobile au centre du Monde, et qui fait tourner le Soleil autour d'elle. L'Ecriture dit, en termes très-clairs, et qui ne souffrent point d'équivoque, que le Soleil s'arrêta, qu'il recula en arrière, et elle le répète en plus d'un endroit. Cependant, personne n'ignore qu'après avoir essuyé d'abord quelques contradictions, le système de Copernic, dans lequel la Terre tourne autour du Soleil, et qui fait de cet astre le centre et le mobile de cet Univers, a enfin pris le dessus, qu'il est aujourd'hui le seul que suivent nos Astronomes et nos autres Ecrivains, et qui soit soutenu dans toutes les Ecoles Chrétiennes. Qu'en peut-on conclure, sinon que, pour la Physique comme pour le détail Historique des événemens, l'Ecriture n'est pas apparemment notre seule et unique règle.

De ce que nous avons dit jusqu'ici, il s'ensuit que malgré le respect que l'on doit à l'Ecriture, les Pères eux-mêmes, les Interprètes, les Commentateurs et les Ecrivains les

(3) *In diebus ipsius* (Ezechiæ) *retrò redit Sol, et addidit vitam regis.* Ecclesiast. cap. 48, vers. 26.

plus Catholiques ont reconnu qu'elle contenait beaucoup de choses qu'on pouvait croire n'avoir point été inspirées, qu'en conséquence ils n'ont pas fait difficulté de s'en écarter en divers points, même d'en ôter, d'y ajouter, de l'expliquer, de l'interpréter, de l'accommoder à leurs vues et à leurs idées, selon le dessein qu'ils se proposaient; qu'ils se sont donné cette liberté, sur-tout en ce qui regarde le détail des événemens, et que l'Eglise elle-même ne trouve point mauvais, n'empêche point que nous nous éloignions de ce qu'elle nous apprend au sujet du système du Monde. Mais si l'on peut penser que dans ces deux articles elle n'est point la règle de ce que nous devons croire, s'il est permis d'imaginer que les Ecrivains Sacrés n'aient point été inspirés à cet égard, qu'il aient pu se tromper ou accommoder leur style et leurs expressions à la manière de penser du Peuple pour lequel ils écrivaient; s'il est vrai de dire que l'esprit de Dieu qui les animait, qui les éclairait, qui les guidait, voulait faire des hommes de parfaits Adorateurs, et qu'il ne s'était nullement proposé d'en faire des Historiens exacts ou des Physiciens habiles; si, dis-je, il est permis de penser de la sorte, serait-il défendu de croire qu'il n'a pas non plus eu en vue de faire de nous de grands Chronologistes, et que les

Auteurs Sacrés n'ayant pas toujours été, ou n'ayant pas toujours cru devoir être fort exacts dans la Physique et dans l'Histoire, ils ne l'ont peut-être pas été davantage dans la date des différentes époques et dans le calcul des années du Monde ? Je laisse à de plus savans que moi le soin d'en décider ; j'ai déjà averti qu'il ne m'appartenait point de prononcer sur une matière aussi délicate. Du reste, je crois que l'on conviendra sans peine avec moi, que de tout ce qu'on vient de lire, il résulte évidemment qu'il n'est pas encore bien décidé que pour fixer la durée du Monde, la Chronologie de l'Ecriture soit l'unique règle que nous devions suivre.

CHAPITRE TROISIÈME.

Si l'Ecriture est un guide sûr, fidèle et suffisant pour fixer la Chronologie.

Elle ne peut l'être, si, comme je viens de le montrer, il n'est pas bien sûr qu'il ne nous soit pas permis de nous en écarter dans la recherche des vérités Chronologiques. Mais sur ce principe, on ne manquera pas de demander comment donc il s'est pû faire que les Pères, les Ecrivains Ecclésiastiques, et après eux nos Chronologistes se soient tous accordés à la

suivre, comme le Guide le plus assuré que nous eussions pour fixer la Chronologie? On peut en apporter deux raisons assez plausibles. La première se tire du respect que l'on a toujours eu, et que l'on ne doit jamais cesser d'avoir pour les Livres Sacrés. Les premiers Chrétiens, comme nous l'avons dit, en recevant des Juifs les Ecritures qui prouvaient la venue du Messie, la Divinité de Jésus-Christ, et la vérité de la Religion, adoptèrent en même-tems toutes leurs idées sur la manière de compter les années du Monde, et sur l'époque de son commencement. Leur extrême vénération pour les Livres Saints, ne leur permit pas d'examiner si cette manière de compter était juste, et si on pouvait la prendre pour règle sans craindre de s'égarer. Les Juifs superstitieux revendiquaient jusqu'aux minuties, jusqu'aux accens de l'Ecriture : les premiers Chrétiens les imitèrent, et par un zèle outré se firent un scrupule de s'écarter, le moins du monde, d'un calcul qu'ils regardaient comme sacré. Cela est si vrai, que, comme les Juifs suivaient alors la Chronologie des Septante, c'est aussi la seule que les Pères aient employée, et qui ait été reçue dans les premiers siècles de l'Eglise ; et de là vient que les premiers Chrétiens judaïsans se trompèrent si lourdement sur l'époque de

la fin du Monde, qu'ils s'imaginèrent être fort proche.

Mais on peut dire qu'une des plus fortes raisons qui les engagèrent à adopter la Chronologie de l'Ecriture, fut le chimérique et le fabuleux qu'ils crurent remarquer dans celle de tous les autres Peuples. Les Histoires anciennes qu'ils avaient entre les mains, ou ne leur apprenaient rien sur la durée de cet Univers, ou faisaient remonter son origine jusqu'à des tems si reculés, qu'à force d'en exagérer l'antiquité, elle cessait d'être vraisemblable. Les Annales des Egyptiens et des Chaldéens, ne leur offraient que des trente mille, des cent mille, des quatre cent mille ans : ces calculs outrés les effrayaient, et ils leur semblaient si disproportionnés avec celui des Livres Saints, qu'il leur paraissait impossible de les concilier. Avaient-ils tort de parler ainsi ? Que l'on en juge par les travaux de nos plus fameux Chronologistes, qui, ayant entrepris cette conciliation, peuvent à peine en venir à bout à force d'étymologies outrées et assez souvent visiblement fausses, et de suppositions purement arbitraires et toutes gratuites (1). Les premiers

(1) Voyez entr'autres sur ce sujet l'Ouvrage de M. Fourmont, intitulé : *Réflexions sur l'Origine, l'Histoire et la Succession des anciens Peuples, etc.*

Pères, moins habiles, peut-être, mais certainement plus sensés en cela que quelques-uns de nos Modernes, désespérant de réussir dans un projet si difficile, en étaient d'autant plus portés à rejeter ces Chronologies imaginaires, qui ne leur présentaient, d'ailleurs, aucune liaison, aucune suite, et à s'attacher à celle de l'Ecriture. Celle-ci, plus sensée et plus raisonnable dans le nombre des années qu'elle semble attribuer à la durée du Monde, leur paraissait, par cet endroit, avoir, ou plus de vérité, ou du moins plus de vraisemblance : ils la trouvaient, outre cela, plus liée, plus suivie pour la succession des faits et l'ordre des événemens. Ils crurent enfin qu'elle leur suffisait pour fixer les grandes, les principales époques. Eurent-ils raison de le penser ? Je hasarderai encore ici, sur ce sujet, deux ou trois réflexions qui termineront tout ce que j'ai à dire sur la Chronologie de l'Ecriture.

Les Pères des quatre premiers siècles avaient un avantage bien marqué sur nos Chronologistes modernes. Comme la Version des Septante était alors la seule, ou à-peu-près la seule qui fût reçue dans l'Eglise, on n'avait point aussi pour l'Ecriture d'autre Chronologie que la leur. Tous les Pères la suivaient; et comme ils partaient tous du même principe, ils pouvaient espérer de s'accorder.

Il n'en est pas de même de nos Chronologistes modernes. Ils se trouvent partagés entre trois textes, l'Hébreu, le Samaritain et les Septante; et le différent calcul de ces trois textes cause entr'eux des différences, non d'un an, ou même d'un siècle, mais souvent d'un ou de plusieurs milliers d'années. Il s'agit de savoir quel est le texte que l'on doit suivre : ils se battent là-dessus, sans qu'aucune autorité se mette en peine de les accorder; et il faut convenir qu'il n'est pas aisé de le faire. Le texte Hébreu de la Massore abrège trop les temps : il ne compte qu'environ quatre mille ans, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ : mais c'est le texte original; et par cet endroit quelques Hébraïsans s'y tiennent *mordicùs*, et ne céderaient pas à l'évidence même. L'Hébreu Samaritain donne plus d'étendue à la durée du Monde; mais il est moins correct, dit-on, que l'Hébreu de la Massore. Cependant, il ne laisse pas d'avoir ses partisans; et le Père Marin, de l'Oratoire, entr'autres, a fait tous ses efforts pour détruire celui-ci, et pour élever sur ses ruines l'autorité du texte Samaritain. Enfin, la Version des Septante, qui fait remonter l'origine du Monde jusqu'à six mille ans ou environ, avant Jésus-Christ, outre son antiquité, outre le privilège qu'elle a d'avoir été suivie, pour la Chronologie, par tous les anciens Pères, compte en-

core parmi nos Modernes un très-grand nombre de sectateurs, et entr'autres plusieurs noms illustres, tels que Génébrard, Vossius, le Père Pezron, etc. Pour ne point fatiguer le Lecteur par des discussions Chronologiques, je vais lui représenter ici, en abrégé, la différence des trois calculs, par rapport à la vie des anciens Patriarches qui ont vécu depuis Adam jusqu'au Déluge.

Années des Patriarches, depuis Adam jusqu'au Déluge.

Selon le texte Hébreux,		1656 ans.
Selon le texte Samaritain,		1307
Selon les Septante	Dans Eusèbe,	2242
	— Josephe,	2256
	— Jule-Africain,	2262
	— St-Epiphane,	
	— Le Père Petau,	

On voit, par cette table abrégée, que dans ces trois calculs, qui regardent seulement les tems qui ont précédé le Déluge, le texte Samaritain abrège les années du Monde de trois cent quarante-neuf ans, et que la Version des Septante les allonge, au contraire, de près de six cents ans, ou, si l'on veut, de cinq cent quatre-vingt-six années. Ces différences, comme on voit, ne sont pas petites. Six cents ans avant

le Déluge, et quatorze ou quinze cents ans après, de plus ou de moins, font sans doute un arrangement bien différent dans l'ordre des faits, dans la succession des événemens, et dans la date des principales époques de l'Histoire ancienne ; et pour nous en tenir à la question dont il s'agit ici, on avouera que deux mille ans de plus ou de moins font un objet dans l'antiquité du Monde. Dans ces différences de calculs si marquées, quel parti prendre? Les uns suivent opiniâtrément le texte Hébreu ; d'autres tiennent pour le texte Samaritain, et plusieurs se déclarent pour la Version des Septante. Pourquoi? parce qu'il leur plaît : disons mieux, parce que l'un ou l'autre de ces calculs convient et s'accommode mieux à leurs desseins, à leurs vues, à leurs idées, et souvent à leurs préjugés. Le texte Hébreu a pour les uns son originalité ; pour les autres, les Septante ont leur droit acquis par l'usage constant qu'en ont fait Jésus-Christ, les Apôtres et tous les Pères des premiers siècles. Dans ces perplexités, quelle autorité nous décidera? Aucune : le seul Tribunal infaillible établi par Jésus-Christ pour fixer nos doutes, garde un profond silence sur ces matières ; d'où il résulte qu'en supposant même dans la Chronologie de l'Ecriture toute l'autorité de la parole de Dieu, elle n'est pas suffisante pour mettre fin à nos incertitudes,

et pour nous guider dans la recherche des vérités Chronologiques.

Que serait-ce si, entrant dans un examen plus détaillé de la Chronologie sacrée, j'entreprenais de faire voir, qu'indépendamment de la différence des Textes, on n'y trouve, en effet, aucune liaison, aucune suite, et que nos Chronologistes sont obligés d'y suppléer par des calculs et des suppositions purement arbitraires. De là leurs variations et leurs différences infinies, chacun d'eux cherchant à raccourcir ou à allonger les tems, selon qu'il convient à son dessein et à son système. Veut-on en voir un exemple bien marqué? qu'on jette les yeux sur les deux Tables qui suivent: elles représentent, en abrégé, les calculs de nos plus fameux Chronologistes, le Chevalier Marsham et le Père Pezron, par rapport aux années écoulées depuis le Déluge jusqu'au retour de la captivité de Babylone.

Selon Marsham.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham,	426 ans.
De la Vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte,	430
De l'Exode à la Fondation du Temple,	480
La Durée du Temple,	460
La Captivité,	70
Total,	1806 ans.

Selon le Père Pezron.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham,	1257 ans.
De la Vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte,	430.
De la sortie d'Egypte à la Fondation du Temple,	873
De la Fondation du Temple à sa Destruction,	470.
6 mois 10 jours 1 min.	
La Captivité,	70
Total,	3100 ans

6 mois 10 jours 1 m.

En voyant cette dernière Table, qui ne rirait de la scrupuleuse exactitude du Père Pezron, qui porte la précision non pas jusqu'aux mois et aux jours seulement, mais même jusqu'à une minute? mais tout exact qu'il est, ou qu'il veut paraître, il résulte toujours de ces deux calculs, que comme Marsham ne se donne aucun espace, lui, au contraire, en prend un qui tient de l'immensité, puisque du seul Déluge jusqu'à la fin de la Captivité, il met presque le double de ce que compte son confrère. Delà il est naturel de conclure que l'un des deux s'est trompé, et peut-être conclurait-on à bien plus juste titre qu'ils se sont trompés l'un et l'autre. Du reste, il est inutile de demander

mander qui des deux a suivi la Chronologie de l'Ecriture : ni l'un ni l'autre n'ont prétendu s'en écarter ; tous deux ont fait profession de s'y conformer ; bien entendu qu'ils se sont cru permis de l'accommoder à leurs systêmes.

Je pourrais citer cent exemples pareils, tous également propres à prouver et l'abus que font nos Auteurs de la Chronologie de l'Ecriture, qu'ils tournent et façonnent à leur gré, et l'inutilité, l'insuffisance de cette même Chronologie, pour fixer les années du Monde. J'ennuyerais le Lecteur, si j'entreprenais d'entrer dans ces détails, mais je ne puis passer ici sous silence ce qui regarde le tems des Juges. L'Ecriture dit expressément (1), que Dieu a donné des Juges aux Israëlites pendant quatre cent cinquante ans ; et pour remplir ce nombre d'années, il est incroyable combien nos Chronologistes ont fait d'efforts, combien ce seul endroit a mis leur esprit à la torture. Les uns rétrécissent absolument le tems des Juges : les autres ne comptent la sortie d'Egypte qu'à la quatorzième année du Désert. Quelques-uns, dans ces quatre cent cinquante ans, comprennent Josué. Plusieurs, au contraire, ne commencent à compter les années

(1) *Reg. lib.* 1. *et Act. Apost. cap.* 13.

des Juges, que d'Othoniel. Il y en a même, qui au lieu de quatre cent cinquante ans, voudraient qu'on ne lût que trois cent cinquante. Tous allongent ou raccourcissent à leur fantaisie le tems des Anarchies et des Servitudes. Ils ont pris l'Ecriture en tous sens, et avec cela, les plus sincères sont obligés d'avouer (1), que l'on est encore dans les mêmes perplexités, et que jusqu'ici on a plutôt vu que résolu les difficultés du Livre des Juges, de celui des Rois et des Actes des Apôtres.

Je finis par cette réflexion, qui me paraît assez sensible. Que la division et les variations des Chronologistes soient infinies, par rapport à la durée ou au nombre des années du Monde, c'est une vérité dont on ne saurait douter, pour peu que l'on ait lu, et qui d'ailleurs a été démontrée par le Père Tournemine, Jésuite, dans l'énumération qu'il en a faite à la fin du *Ménochius*. Cependant, quelque diversité qui règne entr'eux, tous font profession de suivre la Chronologie de l'Ecriture et de s'y conformer. D'où je conclus (et j'espère que tout homme sensé tirera la même conclusion avec moi), que puisque l'Ecriture ne suffit pas pour les mettre d'accord entr'eux,

(1) Voyez M. Fourmont, *ubi sup. tom.* 2. *liv.* 3. *chap.* 10.

elle n'est pas un Guide sûr, fidèle et suffisant pour régler et fixer la Chronologie.

CONCLUSION.

Inutilité de la Chronologie pour fixer les années du Monde.

Si l'on pouvait encore en douter, il suffira pour s'en convaincre de se rappeller ce qui vient d'être dit des variations étranges des Chronologistes, et de leurs dissensions éternelles. Un d'entr'eux en convient de bonne foi (1), et de son aveu, ni Scaliger, ni Petau, ni Usserius, ni Marsham, ni Cumberland, ni Pezron, ni Périzonius, ni aucun de ceux de nos Auteurs qui se sont rendus célèbres en ce genre, n'ont encore pu s'accorder sur la vérité d'aucune Epoque. Or, s'ils ne sauraient convenir entr'eux de la date des Epoques particulières, comment leur sera-t-il possible de remonter jusqu'à la grande Epoque, jusqu'à l'Epoque générale, qui est l'origine du Monde.

M. Fourmont attribue cette division des Chronologistes, à ce que chacun d'entr'eux s'étant fait un plan et un arrangement particulier d'âges, de règnes, d'années de règnes, et ne voulant pas en sortir, de toute néces-

(1) M. Fourmont, *ubi supra*. Voyez sa Préface, pag. 6 et suiv.

sité, il n'a dû s'accorder avec les autres qu'en très-peu d'articles. Dans cette disposition, comme pour fixer, dit-il, l'époque des faits, bon gré, malgré, il faut que le Chronologiste prenne parti : bon gré, malgré aussi, attaché à un sentiment et obligé d'en rechercher toutes les raisons, il s'y livre insensiblement et choisit très-souvent presque machinalement le sentiment qui tend le plus et qui convient le mieux à ses vues particulières.

Cette raison est sans doute de quelque poids. Il est vraisemblable qu'elle influe beaucoup dans les différences et les variations de notre Chronologie. Mais la source du mal vient certainement de plus loin ; et l'on ne doit point en rechercher la cause ailleurs, qu'en ce que nos Chronologistes n'ont aucun point fixe, d'où ils puissent partir sûrement, aucun principe certain qu'ils puissent suivre. Tous, à la vérité, regardent la Chronologie de l'Ecriture, comme le flambeau qui doit les guider, et la règle qu'ils doivent suivre; tous font profession de s'y conformer. Mais, outre que j'ai fait voir qu'il n'était pas encore bien décidé que sans manquer au respect qui est dû aux Livres Saints, il ne soit peut-être pas permis de s'écarter de leur manière de compter, le peu que j'ai dit des secours qu'ils pouvaient nous fournir pour la Chronologie, du peu de suite et de liaison que l'on remarque dans celle qu'ils

nous offrent et de la différence des Textes, cela joint aux variations perpétuelles de ces mêmes Ecrivains, dont chacun protestant qu'il veut s'y conformer, se donne en même tems la liberté d'y suppléer, de l'altérer ou de l'interprêter à sa fantaisie : toutes ces raisons, dis-je, sont plus que suffisantes pour convaincre toute personne sage que cette règle qu'on nous propose, est une règle très-défectueuse, et que c'est un Guide mal sûr et absolument insuffisant pour fixer notre Chronologie.

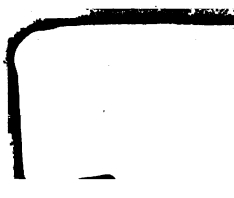
Destitués de ce secours, à quoi donc pourrons-nous nous attacher? Sera-ce aux Olympiades et aux Marbres d'Arondel? Mais outre qu'ils ne remontent pas assez haut, ces derniers ont beaucoup perdu de leur crédit parmi les Savans; et l'on dispute encore aujourd'hui de quel point il faut partir pour commencer à compter les Olympiades. Croirons-nous trouver plus de secours dans l'antiquité chimérique des Chaldéens, et entrerons-nous dans le chaos ténébreux des Rois Assyriens et Babyloniens, dont le synchronisme, de l'aveu de nos plus habiles Chronologistes, est encore pour nous une énigme? Ou bien aurons-nous recours aux Dynasties Egyptiennes ou absolument fabuleuses, ou si imparfaites, si mutilées, si dérangées, si confuses en un mot, et si obscures qu'aucun de nos Auteurs, si

l'on en excepte M. Fourmont, qui n'a été suivi de personne, n'a osé se flatter d'être sorti avec honneur de leur labyrinthe? Nous en rapporterons-nous enfin aux Annales Chinoises, qui, de l'aveu des Chinois mêmes, ne contiennent pour les premiers tems, ni moins d'obscurités, ni moins de fables. Non, et il est généralement décidé que l'Histoire Profane ne saurait nous fournir ce point fixe que nous cherchons pour remonter jusqu'à l'origine du Monde. Mais l'eût-on trouvé ce point fixe, en serait-on plus avancé? Je ne sais; et je doute si avant tout, il ne serait point nécessaire de résoudre une difficulté que tout le monde sait, mais à laquelle on ne fait peut-être pas toute l'attention qu'elle mérite. C'est qu'originairement les différens Peuples ont compté les tems fort différemment, et que l'année n'a pas toujours été de douze mois chez toutes les Nations de la Terre. Les uns ne la composaient que d'un mois comme les Egyptiens, les autres de trois, comme les Arcadiens; les autres de six, comme les Acarnaniens; et ce ne fut qu'en différens tems que les uns et les autres commencèrent à la composer de douze. Toute l'Antiquité rend temoignage à cette vérité; et Pline nous apprend (1),

(1) *Annum alii æstate unum terminabant, et alterum hyeme; alii quadripartitis temporibus, sicut Ar-*

que c'est pour cette raison que dans les Histoires anciennes nous trouvons des vies si longues. Or, de là ne résulte-t-il pas que pour fixer la Chronologie des différens Peuples, il faudrait commencer par déterminer de quelle manière chaque Nation a d'abord compté ses années, et fixer ensuite le tems auquel elle a commencé à compter par années Solaires? Sans cela pourra-t-on se flatter jamais d'avoir une Chronologie sûre et exacte? mais qui osera entreprendre de débrouiller ce chaos? Quel nouveau Thésée pourra se flatter de ne pas s'égarer dans les détours inexplicables de ce labyrinthe? Concluons donc que tous les travaux des Chronologistes, toutes les recherches qu'ils ont faites jusqu'ici, sont fort inutiles pour fixer les années du Monde, et que les lumières de la Chronologie ne suffisent pas pour nous faire remonter jusqu'à son origine.

---

cades, quorum anni trimestres fuêre : quidam Lunæ senio, ut Ægyptii. Itaque apud eos aliqui et singula millia annorum vixisse produntur. Plin. Hist. lib. 7. cap. 49. Voyez aussi Diodor. lib. 1. Solin. cap. 1. Macrob. Saturn. lib. 1. cap. 12. Augustin. de Civit. Dei, lib. 15. cap. 12. etc.

FIN.